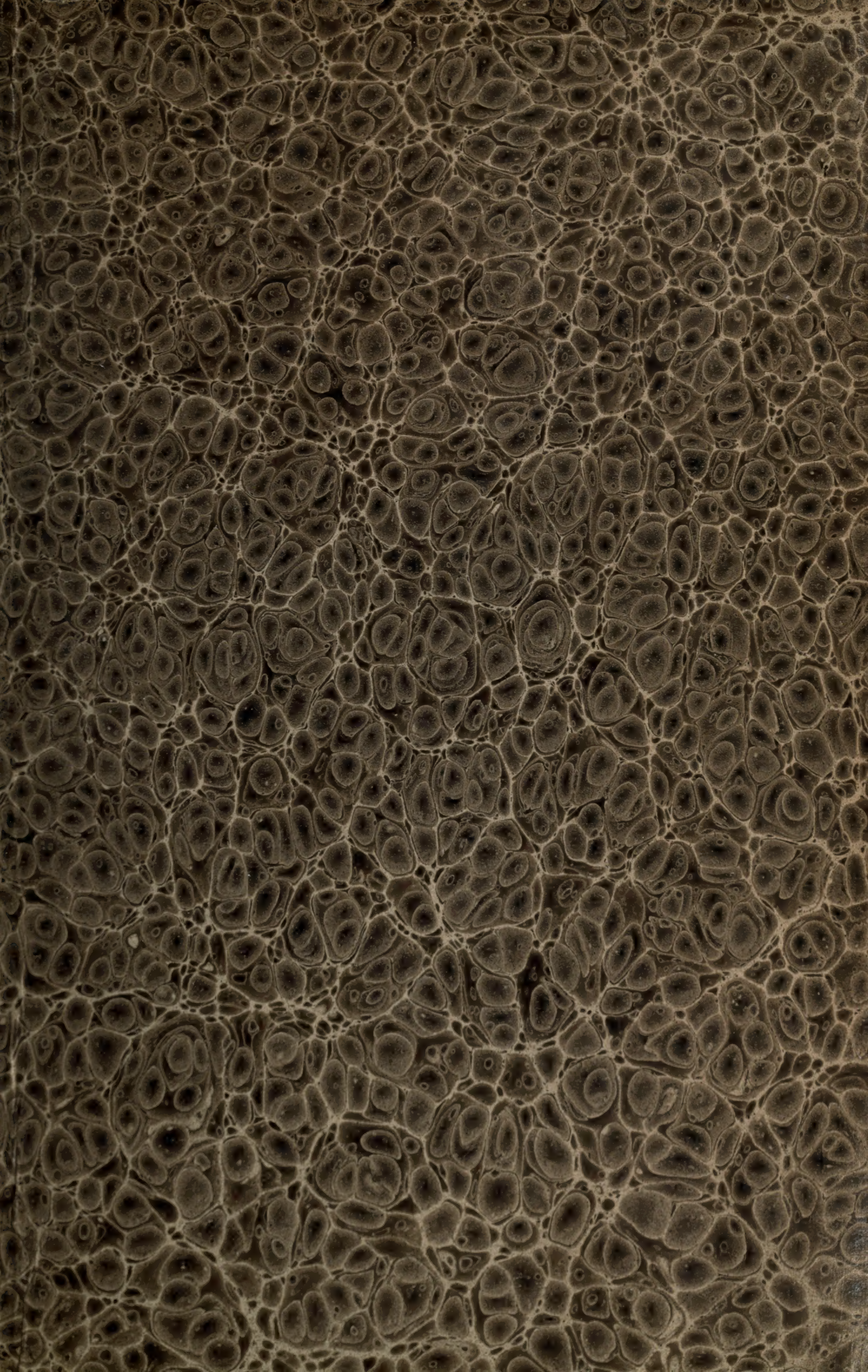
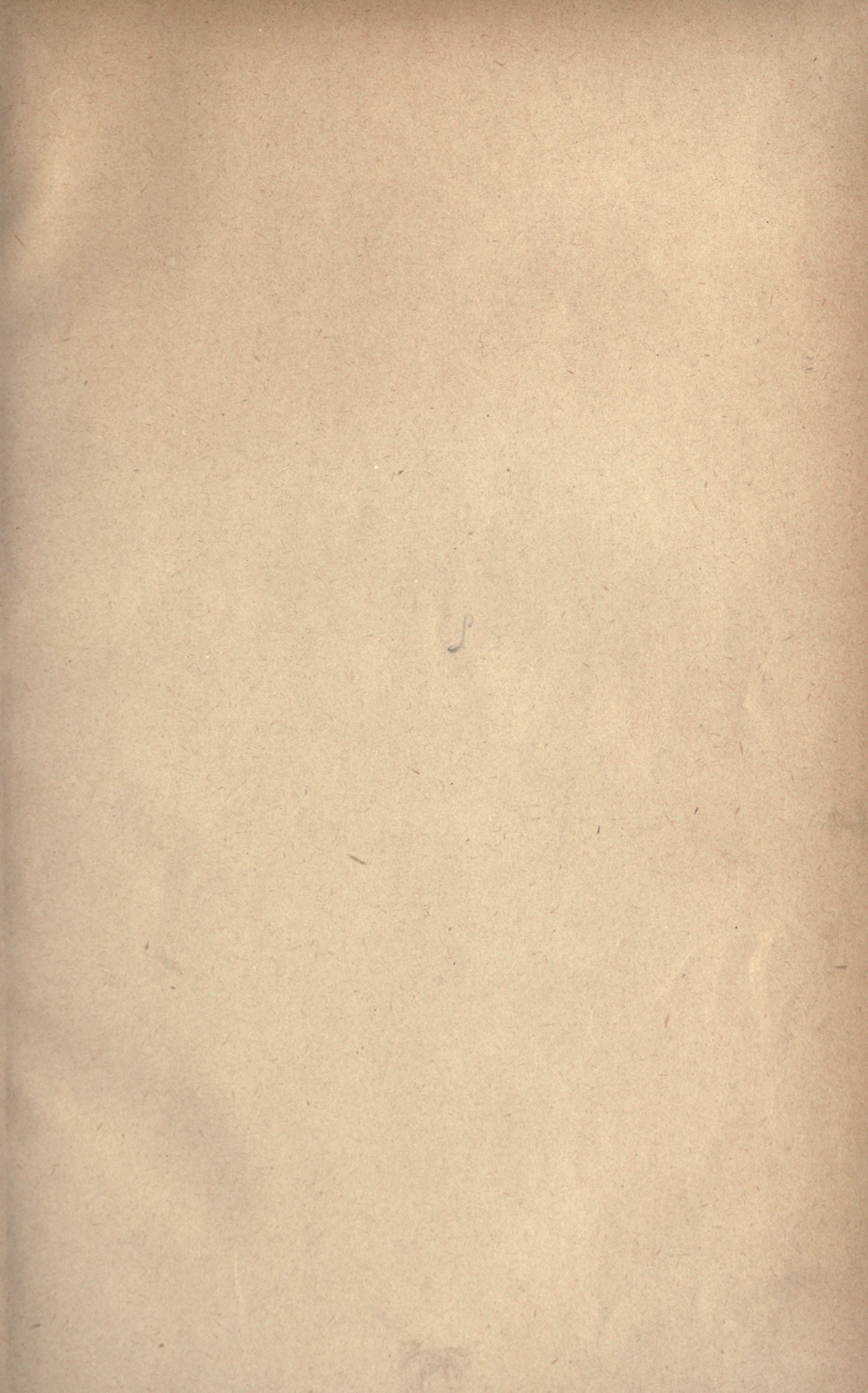

3 1761 06638852 1







LETTRES INÉDITES

DE LA

COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

TROISIÈME SÉRIE

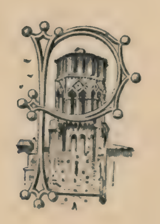
BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE
2e SÉRIE — TOME XVIII

LETTRES INÉDITES
DE LA
COMTESSE D'ALBANY
A SES AMIS DE SIENNE
(1797-1820)

TROISIÈME SÉRIE
LETTRES A ALESSANDRO CERRETANI
(1803-1820)

MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR LÉON-G. PÉLISSIER
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
Librairie de l'Université
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)
PARIS, AUGUSTE PICARD, RUE BONAPARTE, 82
1915

NOTE PRÉLIMINAIRE

A la fin de l'avertissement placé en tête de la *deuxième série des lettres de la comtesse d'Albany,* M. Pélissier écrivait : « Une dernière et prochaine publication donnera les lettres à Cerretani avec quelques éclaircissements et index nécessaires ». Cette publication, — *la troisième série des Lettres*, — lorsque, le 9 novembre 1912, une mort foudroyante vint le frapper en plein travail, M. Pélissier avait à peu près achevé de la préparer; sauf un petit nombre de vérifications ou d'indications de détail, l'annotation était terminée; l'index même était en voie d'exécution, puisque le dépouillement de la première série, de beaucoup la plus considérable, était déjà fait. La tâche dont Mme Pélissier a bien voulu nous honorer, avec une confiance dont nous lui gardons la plus profonde gratitude, était donc modeste; elle a consisté à mettre au point quelques notes et à terminer l'index.

M. Pélissier avait à un certain moment manifesté l'intention de faire précéder cette dernière série des Lettres d'une Introduction générale relative à la comtesse d'Albany et à sa correspondance. Malheureusement, le temps lui a sans doute fait défaut pour réaliser son dessein; du moins il ne s'est rien trouvé dans ses papiers qui puisse se rapporter à cette

étude. Quel jugement aurait-il porté sur le personnage? Ce qu'il en avait déjà dit soit dans le préambule du *Portefeuille de la comtesse d'Albany,* soit dans l'avertissement de la *Deuxième série des lettres aux amis de Sienne* le laisse suffisamment entrevoir. Force nous est de nous en contenter, car M. Pélissier disparu, nous n'avions pas qualité pour parler à sa place. Il nous suffisait d'assurer aussi diligemment que possible la publication du manuscrit qu'il avait préparé en y joignant l'index complémentaire qu'il avait lui-même explicitement indiqué. Nous avons apporté à ce travail tout le soin dont nous étions capable pour servir la mémoire de notre vénéré maître et faire de cette publication ce qu'il désirait avant tout qu'elle fût : un recueil de documents contrôlés et sûrs, le plus abondant et le plus précieux, qui permette aux « Alfiéristes » de tenter sur pièces l'esquisse du véritable caractère de la comtesse d'Albany.

V.-L. Bourrilly.

LETTRES DE LA COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

(TROISIÈME SÉRIE)

I (291).

A Alessandro Cerretani[1].

(19 novembre 1803.)

Remerciements pour ses condoléances pour la mort d'Alfieri. — Désespoir de la comtesse. — Chagrin de Luti. — Excuses d'écrire brièvement.

Le 19 novembre.

Je suis bien sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous prenez à mon extrême douleur. Je suis la plus malheureuse créature qui existe; j'ai perdu le meilleur et le plus respectable des amis. Le plus grand bonheur qui pourrait m'arriver, ce serait de finir une carrière dont je suis déjà ennuyée depuis dix ans, mais qui m'était moins à charge, parce que je la supportais avec un ami que j'adorais depuis vingt-six ans; enfin j'ai tout perdu, et je ne sais pas en vérité comment je fais pour continuer à exister, car la vie m'est odieuse. Pardon de vous parler de ma douleur, mais je suis persuadée que vous devez la sentir. Notre

1. Sienne, *Biblioteca civica*, I, 149. Sans suscription, mais l'attribution n'est pas douteuse. L'allusion à la mort d'Alfieri et l'étalage de la douleur de la comtesse la datent de 1803. — L'original a appartenu autrefois à M. G.-B. Vivarelli de Sienne.

pauvre archiprêtre[1] l'aura bien sentie aussi; il est resté seul d'une société de personnes de mérite. Parlez-lui de moi, je ne suis plus en état que de penser à la grande perte que j'ai faite. Je me sens glacer le sang en y pensant, je l'ai toujours devant les yeux. J'ai la tête si faible que je puis à peine écrire. Pardonnez-moi et plaignez-moi.

Louise de Stolberg, C. d'Albany.

II (292).

A Alessandro Cerretani[2].

(3 juillet 1804.)

Remerciements à l'archiprêtre. — Consolations et souhaits au même. — Tristesse constante de Mme d'Albany. — L'édition des œuvres d'Alfieri. — Delille et *L'Énéide*. — Le philosophe Degérando. — Couronnement de l'Empereur. — Reconnaissance de l'Empire — Mécontentement en France. — Procès de Moreau. — Napoléon nourriture des poissons. — Pauline Borghèse à la cour d'Étrurie.

Le 3 juillet.

Je vous remercie, Monsieur le Chevalier, de votre souvenir[3]. Je suis fort charmée d'avoir fait votre connaissance: j'en remercie notre bon archiprêtre, à qui je vous prie de faire mes compliments. Je suis charmée qu'il soit mieux; exhortez-le à la patience et au courage. Je le plains de tout mon cœur : je voudrais être auprès de lui pour

1. Le chanoine Luti. (Voir série II, Avertissement, pp. x-xi et p. x, note 3.)

2. Sienne, *ibid.*, I, 98. Suscription : « *Al nobil uomo il signor Alessandro Cerettani a Siena.* » Date de l'autographe : le 3 juillet... La nouvelle du procès de Moreau fixe l'année 1804, selon la juste remarque de M. Corradini.

3. Première lettre écrite par Mme d'Albany à Cerretani après sa visite à Florence.

le distraire, quoique je ne suis guère capable de ranimer le courage de personne. J'ai l'âme si affligée et si oppressée que j'ai besoin de toutes mes forces pour ne pas ennuyer les autres de ma douleur; car tout mon courage se borne à cela; quand je suis seule, je m'y livre sans ménagement. J'ai tout perdu dans ce monde, tout ce qui m'attachait à la vie, je ne fais plus que végéter et *tirare avanti*[1], ne pouvant pas abréger une vie qui m'est à charge, puisque je suis chargée d'un dépôt que je dois donner au public[2]. Si je n'avais pas des livres, je serais au désespoir, ils me soutiennent dans mes heures d'horrible mélancolie[3]. Je viens de recevoir la nouvelle traduction de *L'Énéide* par M. de Lille[4]. Il y a de belles choses, mais il a fait comme tous les Français, il a augmenté les idées de l'original, ce qu'on ne peut pas faire dans une traduction. J'ai aussi trouvé un autre nouvel ouvrage : *L'Histoire comparée des systèmes de Philosophie*[5]. Cet ouvrage est assez intéressant, je le crois cependant traité un peu légèrement. Il fait passer en revue tous les systèmes de philosophie depuis les premières écoles jusqu'à celle de Kant, sur laquelle il s'étend longuement. Ces livres me distraient un peu pour quelques instants, car le monde ne fait que me faire sentir davantage la perte que j'ai faite.

Il n'y a aucunes nouvelles politiques; aucun souverain n'a encore reconnu le nouvel Empereur excepté les princes

1. Expressions employées déjà dans les lettres au chanoine Luti, de la même époque. (Cf. série II, p. 131, lettre 252.) Les épanchements de Mme d'Albany ne sont pas sans monotonie.

2. Elle ne songea d'ailleurs pas à l'abréger quand elle se fut déchargée de ce dépôt (*Les Œuvres inédites d'Alfieri*).

3. Les allusions à sa bibliothèque et à ses lectures sont fréquentes au cours de cette correspondance.

4. L'abbé Jacques Delille (1738-1813). Sa traduction de *L'Énéide* parut en 1804, chez Giguet.

5. Ouvrage de Degérando, publié à Paris en 1804. J.-M. Degérando, (1772-1842), membre de l'Institut, conseiller d'État sous l'Empire et sous la monarchie de Juillet.

d'Allemagne voisins de la France, et les feudataires comme l'Espagne et l'Étrurie. La couronnation[1] se fera le 16 août[2], *et le 14 juillet*[3] sera aboli pour qu'on oublie l'origine de la Révolution et de la grandeur de la nouvelle dynastie. On dit qu'il y a un grand mécontentement en France, mais cela ne produira rien : la nation est trop avilie. Napoléon fait grâce à tous ceux qui la demandent, mais on dit que Moreau ne la demandera pas et sera exilé dans une terre pour deux ans. George même, s'il demandait sa grâce, l'aurait[4]. Après la couronation, le nouveau souverain ira faire son expédition en Angleterre[5]. J'espère qu'il deviendra la nourriture des poissons, mais il n'est pas si fou de risquer sa personne *sacrata*.

MM. Lessi[6] et Fabre[7] vous remercient de votre souvenir, et moi je vous prie de compter sur mon tendre intérêt et de croire que je vous distingue de bien des personnes que j'ai connues pour vos excellentes qualités et vos connaissances.

Donnez-moi de vos nouvelles et croyez que j'aurai toujours un grand plaisir à en recevoir.

La Pauline Borghèse passe toutes les soirées avec la Reine[8].

1. Ital. : *coronazione*.
2. La cérémonie du couronnement ne fut célébrée que le 2 décembre 1804.
3. La fête commémorative de la prise de la Bastille. — *Souligné dans l'original.*
4. Sur l'opinion pendant le procès de Moreau et de Georges Cadoudal, cf. Thiers, *op. laud.*, livres XVIII-XIX; Fauriel, *Les Derniers jours du Consulat;* Daudet, *Le Procès et l'Exil du général Moreau*, 1909.
5. Il s'agit de l'expédition préparée au camp de Boulogne.
6. Bernardo Lessi, plusieurs fois membre de la *Giunta* sous la régence de Marie-Louise, reine d'Étrurie.
7. F.-X. Fabre, peintre montpelliérain, ami et factotum de la comtesse d'Albany.
8. Pauline Bonaparte, femme de Don Camillo de' principi Borghèse, arrivée à Florence au commencement de 1804, avait fait sensation à la cour et dans Tout-Florence par sa beauté et la liberté de ses manières. (Cf. Covoni, *Regno d'Etruria,* p. 156 et suiv.)

III (293).

A Alessandro Cerretani[1].

(28 juillet 1804.)

Une correspondance franco-italienne. — Une langue universelle. — Paradoxe du voyageur Dutens. — Les livres de l'économiste Fabroni. — Le désordre de l'État et l'indépendance des dicastères. — L'économie nécessaire. — La bibliothèque de Mme d'Albany. — Achats à la vente Rossi (de Pise). — Son éternelle tristesse. — Chagrin de Luti. — Caluso et *L'Énéide*. — Bonaparte et les jacobins. — « Un *certain* Fouchet (*sic*). » — Les Borghèse à Lucques. — Nouvelles personnelles.

Le 28 juillet.

Je vous remercie, Monsieur le Chevalier, de votre aimable souvenir et surtout de m'écrire en italien, parce que cette langue vous étant plus familière que celle que j'écris me procurera plus souvent de vos nouvelles. Vous aviez bien tort d'y renoncer, car vous écrivez si bien en italien, et cette langue est si belle qu'elle est préférable à toutes les autres. Pour moi, j'écris en français, parce qu'elle me procure le moyen de dire plus facilement ce que je veux dire; sinon je préférerais la vôtre. Il y a longtemps qu'on a cru qu'il y aurait une langue universelle ; cela me paraît une chimère comme tant d'autres choses. Je ne sais pas si le genre humain s'est jamais beaucoup perfectionné depuis qu'il est créé. Je crains qu'il n'a fait que changer de manières et de formes. M. Dutens[2] prétend même que

1. Sienne, *ibid.*, I, 97. Même suscription que la lettre précédente. Date de l'autographe : le 28 juillet. L'hypothèse de Corradini, 28 juillet 1804, est confirmée par les nouvelles politiques.

2. Louis Dutens (1730-1812) a publié des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes où on démontre que nos plus célèbres philosophes ont puisé la plupart de leurs connaissances dans les ouvrages des anciens*. (Paris, 1776; Lon-

les anciens connaissaient toutes nos découvertes; de cela, je doute, car certainement ils ne connaissaient pas la navigation comme nous. Quant à la philosophie, je crois qu'ils disaient à peu près tout ce que nous disons dans d'autres termes. J'en lis à présent l'histoire, et il me paraît qu'on retrouve tous nos systèmes, qu'on n'a fait que remoderner[1].

Je ne lis jamais les livres économiques[2], ainsi je ne connais pas ceux de Fabroni[3]; mais je crois que dans ces matières il est plus facile d'écrire que d'opérer et surtout quand personne ne veut rien réformer pour le bien de l'État; chaque département veut la réforme de celui de son voisin. La Compagnie économique ne réussira pas à mettre de l'ordre dans les finances. Elle fera connaître toutes les plaies de l'État, comme on a fait autrefois en France, et empêchera de trouver de l'argent pour l'avenir, ce qui sera aussi un bien, parce que alors, par force, on sera obligé de moins dépenser, ou bien de faire des dettes; ce qui ne peut pas durer longtemps dans un petit pays. Il faudrait commencer par réformer la garde, les emplois augmentés du double et tant d'autres choses qu'il n'est pas probable que celui qui commande puisse y consentir. L'armée est aussi beaucoup trop nombreuse. Je parle de tout cela « historiquement », car je ne m'en occupe guère. Je passe ma journée dans une nouvelle chambre que j'ai faite pour réunir mes livres, et je les ai augmentés dernièrement à une vente de bibliothèque d'un M. Rossi,

dres, 1796.) Mme d'Albany eut occasion de le voir à Rome, et il parle d'elle dans ses *Mémoires d'un Voyageur qui se repose.*

1. *Sic*, pour moderniser; c'est l'italien *rimodernare*.

2. D'économie politique.

3. Giovanni Fabroni, mari de Térésa Fabroni, dont il est question ailleurs dans ces lettres, était un savant de mérite. Il fut envoyé à Paris comme membre de la Commission de vérification des poids et mesures. Rosini donne la liste de ses écrits d'économie politique et de science appliquée dans une note de l'éloge de Térésa Fabroni.

consul à Pise, qui en avait une nombreuse. Je passe mon temps moins mal dans cette compagnie; je tâche de me distraire du chagrin qui me pèse sur le cœur, et je crois honorer la personne incomparable que j'ai perdue en m'occupant de ce qui lui était le plus cher après moi. C'est mon but; celui de lui plaire était ce qui m'occupait le plus quand il vivait, et il aimait que je m'instruis (*sic*). Vous imaginez bien que j'ai des moments bien douloureux, et que sa perte est une horrible privation de tous les instants du jour. Si je n'avais pas aimé à m'occuper, je serais devenue folle. Car, quoique je ne parle pas de mon chagrin, je ne le sens pas moins.

Je suis fâchée que le bon archiprêtre soit si malheureux, et que son moral se soit affaibli : aussi, c'est l'effet de son mal, comme il a donné sur les nerfs.

L'abbé de Caluso, que vous avez vu, m'a beaucoup vanté les morceaux de *L'Énéide* qu'il a entendus à Sienne[1]; il en a été très content.

On parle de paix avec l'Angleterre. Le couronnement ne se fera qu'au mois de novembre. Bonaparte[2] a remis tous les jacobins en place, et il a commencé par faire ministre de l'intérieur un certain Fouchet[3]. On dit qu'il a peur et que le terrorisme lui est nécessaire; on dit que la Cisalpine restera république. Les altesses impériales qui sont à Lucques reçoivent les gouverneurs, ce qui fâche beaucoup la noblesse du pays, qui espérait par leur moyen de se débarrasser du gouvernement démocratique.

Adieu, mon cher Monsieur, portez-vous bien et recevez mes remerciements pour votre souvenir; comptez à jamais sur l'intérêt que vous m'avez inspiré.

1. Des morceaux d'une traduction italienne de *L'Énéide* à laquelle travaillait alors Cerretani. (Voir la lettre à Luti du 17 juillet, série II, n° 257, p. 141, et les lettres suivantes.)

2. L'initiale seulement dans le manuscrit.

3. « Le certain Fouchet » devint ministre en mai 1804. (Cf. MADELIN, *Fouché*, 2 vol. in-8°, Plon.)

Je m'imagine que Mario s'occupe à fêter la Cour et à lui préparer sa maison, quand elle ira à Sienne de la manière la plus brillante possible.

IV (294).

A Alessandro Cerretani[1].

(25 août 1804.)

Une calamité de famille. — Nomination de Mme d'Arberg à la cour impériale. — Les fautes sont personnelles. — Tristesse continue de Mme d'Albany. — Les fêtes à Sienne. — Une historiette de majordome. — Bruits de guerre. — Bonaparte au camp de Boulogne. — Silence des gazettes sur les événements. — Un combat à Brest.

Le 25 août.

Ce n'est pas bien à vous, Monsieur le Chevalier, de persifler vos amis quand il arrive une calamité dans la famille. C'est ce que vous venez de faire avec moi en me faisant compliment sur la promotion de ma sœur[2] à la cour de *Arlecchino finto Principe*. J'avoue que j'ai été un peu estomaquée[3] quand j'ai appris cette nouvelle; mais comme dans une famille nombreuse toutes les circonstances ne sont pas de même, non plus que les façons de penser, il faut prendre son parti, d'autant plus que les fautes sont personnelles, et il suffit en temps de révolution de se conserver pures (*sic*) sans exiger que tous les vôtres le soient. Dans tout autre temps, ceci m'aurait

1. Sienne, *ibid.*, I, 109. Sans suscription; mais le qualificatif de chevalier appliqué au destinataire, le ton général et les allusions à Luti, en tiers dans la lettre, prouvent qu'elle est adressée à Cerretani. Date de l'autographe : 25 août. La nomination de Mme d'Arberg fixe l'année 1804.

2. Mme d'Arberg, dont la fille épousa plus tard le général Mouton, comte de Lobau, nommée dame du palais de l'impératrice Joséphine.

3. Ital. : *stomacare,* révolter, indigner.

peut-être un peu chagrinée, mais à présent je ne m'intéresse plus à rien de ce qui arrive dans ce monde. Je vis au jour la journée, contente quand il y en a une de passée; c'est autant de gagné. Il est bien triste de ne pouvoir ni vivre, ni mourir. Je voudrais pouvoir faire un pacte avec notre archiprêtre, de lui donner toutes les années qui me restent à vivre, si elles sont plus nombreuses que les siennes; mais il suffit de détester la vie pour y rester éternellement, et une mère de famille qui est nécessaire est enlevée, comme Mme Antinori. Tout va de travers ici-bas et quand on commence à l'observer, on ne peut plus vivre agréablement. Je sais que Sienne a été brillante; parlez-moi, je vous prie, de la fête du chevalier Bianchi[1]. Je sais que le *credenziere* qu'il m'avait demandé l'a planté[2] avant sa fête. Tous les Français sont de même, et puis il y aura eu de la jalousie entre son officier et lui. Le chevalier Baldelli[3] se loue beaucoup de vous et vous rend justice; cela ne m'étonne pas. Je désirerais qu'il y eût à Florence plusieurs personnes comme vous; ce serait une grande ressource pour la société, de gens qui aiment à parler de quelque chose de sensé.

On parle de guerre, mais je n'en crois rien; aucune puissance n'est en état de la faire et n'en a pas l'énergie. On dit que Bonaparte[4] est allé à Bologne[5] pour faire l'expédition; les vents, en attendant, ont mis en désordre sa flottille, qui a souffert extrêmement. On dit même que à Brest il y a eu aussi un combat entre les deux flottes. Les gazettes françaises n'osent parler de rien et les anglaises manquent depuis deux courriers. La seule *Gazette de*

1. Cf. lettre à Luti du 28 août 1804, où elle parle aussi de l'aventure de ce majordome. (T. II, p. 143 sqq.)
2. Ital. : *piantato*.
3. Florentin, ami et correspondant de la comtesse d'Albany.
4. L'initiale seulement dans le texte.
5. Boulogne.

Leyde indique quelque chose. — Je vous prie de faire mes compliments à notre archiprêtre; je lui écrirai mardi pour ne pas multiplier mes lettres à Sienne. Adieu, Monsieur le Chevalier, portez-vous bien et comptez à jamais sur l'intérêt que vous m'avez inspiré. M. Fabre vous présente ses hommages.

V (295).

A Alessandro Cerretani[1].

(5 octobre 1804.)

Inquiétudes d'un amant. — Le plaisir et l'angoisse d'aimer. — Nouvelles études de la comtesse : l'histoire naturelle, l'astronomie. — L'ordre parfait du grand tout. — La guerre contre la Russie et l'Autriche. — Humboldt et l'Amérique méridionale. — L'ascension des Cordillères — Claire.

Le 5 octobre.

J'ai été, mon Chevalier (*sic*), bien fâchée d'apprendre, par votre dernière lettre, les inquiétudes que vous avez eues pour votre amie. Je sens combien vous avez dû souffrir, car je sais plus que personne quel tourment on éprouve. Je ne connais pas de peines plus horribles! J'ai souvent pensé si on est dédommagé de ces sortes d'angoisses par le plaisir d'aimer! Mais malheureusement quand on s'attache à quelqu'un, on ne réfléchit pas qu'on va au-devant de chagrins innombrables, qui ne sont encore rien en comparaison de celui qu'on éprouve en le perdant. Oh! la vie est une triste chose pour qui sent vivement! On dit qu'on a des plaisirs aussi. Hélas! on n'en a guère; ils sont toujours empoisonnés par la crainte.

1. Sienne, *ibid.*, II, 123. Suscription : « *Al Signor cavallier Alessandro Cerretani a Siena.* » Date de l'autographe : 5 octobre. La nouvelle de la déclaration de guerre précise l'année 1804.

A présent, je vis comme une pierre, si elle ne sent rien. Je ne crains plus rien et ne désire rien. Je ne pense qu'à mes livres, je m'occupe d'un peu de tout : de l'histoire naturelle, de l'astronomie; je passe en revue tout ce qui m'entoure sans rien approfondir, étant trop vieille. Le système céleste me remplit d'admiration; aussi tout ce qui existe dans ce monde, et il y a un accord parfait entre tous les éléments, et un ordre parfait qui fait que tout est fait l'un pour l'autre, ou au moins les résultats sont toujours convenables au grand tout, et tous les règnes s'enchaînent l'un à l'autre. En m'occupant de ce que fait la nature, je me distrais de ce que font les hommes, dont les opérations vues en grand sont peu de chose, mais qui nous intéressent de près et doivent nous occuper malgré nous.

Vous savez apparemment que la guerre est déclarée à Paris le 23 septembre aux Empereurs, et on dit au roi de Naples, mais je n'en crois rien; le temps n'en est pas encore venu. On dit que la France aurait proposé à l'Empereur une paix avantageuse, mais que l'Empereur russe n'en veut pas et veut pour première condition le roi de Sardaigne en Piémont[1]. Il faudra guerroyer pour l'obtenir. Dieu veuille bénir nos armes; sans cela, le *Patron* deviendra le maître du monde.

J'ai vu ici un voyageur très intéressant, qui a été cinq ans dans l'Amérique méridionale; il s'appelle Hombolt (*sic*), vous l'aurez vu nommé dans les gazettes[2]. Il parle bien et il rend [très] bien compte des découvertes qu'il a faites en botanique et en histoire naturelle. Il est

1. En juillet 1804, l'empereur de Russie demandait l'évacuation par les Français de Naples et de l'Allemagne du Nord, et, pour le roi de Sardaigne, une compensation au royaume qu'il avait perdu.

2. Le naturaliste allemand Alexandre de Humboldt et le botaniste François Bonpland voyagèrent dans l'Amérique méridionale de mai 1799 à août 1804.

monté sur la montagne la plus haute du monde et des Cordelières[1] (*sic*). Il faut avoir un grand désir de s'instruire pour se transplanter ainsi dans des climats si différents et courir de si grands périls. Il est bien heureux qu'il y a du monde qui veullent (*sic*) le faire pour leur gloire et notre amusement.

Mille choses, je vous prie, à votre aimable Claire; je fais des vœux bien sincères pour le rétablissement de votre amie, à laquelle je m'intéresse tendrement sans la connaître personnellement. Vous savez que vous m'avez inspiré bien de l'intérêt par vos excellentes qualités. Conservez-moi votre amitié et donnez-moi de vos nouvelles. Les airs superbement sots de la Ciccia[2] ne m'étonnent pas; elle manque d'esprit avec un excellent cœur.

Comment va la traduction de Virgile? Saluez-moi l'auteur.

VI (296).

A Alessandro Cerretani[3].

(15 décembre 1804.)

Cerretani et ses imprudences : les courants d'air. — Heureux effets de son voyage de Rome. — Lectures de la comtesse. — Shakespeare en anglais. — Shakespeare phénomène de la nature. — Renvoi du ministre Salvatico. — Autres nouvelles de cour. — Gaspillage. — Retour prochain du Pape. — Le couronnement de Napoléon et celui de Charlemagne. — Acquisitions de Fabre à Rome. — Un tableau du Poussin.

Le 15 décembre.

J'ai reçu votre dernière lettre, Monsieur le Chevalier. J'ai toujours un grand plaisir à recevoir de vos nouvelles; j'aimerais mieux d'avoir le plaisir de causer avec vous,

1. L'ascension célèbre du Chimborazo, cime la plus élevée des Cordillères, mais non pas la plus élevée du monde.
2. Mme Cicciaporci.
3. Sienne, *ibid.*, I, 105. Suscription : « *A Monsieur, Monsieur le*

mais puisque cela ne se peut pas, il faut se contenter de vous lire. Je suis fâchée que vous avez été incommodé; il me paraît que vous affrontez un peu trop l'air sans vous couvrir. Quand on sort d'une chambre chaude, on peut aisément prendre un rhume et même une maladie, si on va au vent tout comme on est dans la maison. Ma santé est bonne; le voyage de Rome[1] m'a fait du bien au physique, car, au moral, rien ne peut guérir une plaie qui ne se fermera jamais[2]. Elle est trop profonde; j'ai trop perdu, je sens la perte à tous les instants du jour. J'ai perdu tout l'agrément de ma vie et tout l'intérêt; aussi, quelque chose qui puisse arriver m'est indifférente dans ce monde. Je tue le temps en lisant. Je lis à présent Shakespeare[3] en anglais. Il y a dans ces tragédies du beau, du sublime, du mauvais et du détestable; mais dans toutes les tragédies il y a des morceaux sublimes et une grande connaissance du cœur humain. Il est étonnant qu'un homme qui avait commencé par garder les chevaux de ceux qui arrivaient au théâtre ait pu créer des pièces où il y a tant de beautés. C'est un phénomène de la nature[4]!

Nous avons de grands événements depuis quelques jours. Salvatico[5] a été renvoyé par ordre de l'Espagne, et

chevalier Alexandre Cherettani, à Siene. » Date de l'autographe : 15 décembre. L'année 1804 est fixée par le retour du Pape et le voyage de la comtesse à Rome.

1. C'est dans ce voyage qu'elle demanda à Canova le premier projet du monument funéraire d'Alfieri.

2. Nouvelle allusion à la douleur que lui a causée la mort d'Alfieri.

3. Elle écrit *Scheaskpear*.

4. Jugement assez intelligent pour une femme de son temps, nourrie de lettres classiques

5. Le comte Odoardo Salvatico de Parme, qui, pendant le court règne de Louis Ier, avait eu une grande influence sur les affaires et un grand ascendant à la cour, fut congédié brusquement par la Régente en 1804. (Cf. Covoni, *Regno d'Etruria*, p. 161 et suiv.) Ce fut la cour de Madrid qui conseilla à la Régente de donner cette preuve de déférence au gouvernement impérial. (Cf. Marmottan, *op. laud.*, p. 142.)

du soir au matin; le ministre prétend que c'est la Reine qui l'a voulu, mais c'est lui qui s'est vengé, parce qu'on avait chassé la Tenentaja, qui était sa belle. Intrigue de cour, dont nous sommes bien heureux, vous et moi, de n'y avoir que faire (*sic*), ainsi que M. Gagnoni, que je vous prie de saluer pour moi. Le marquis Corsi a donné sa démission et on l'a fait grand écuyer[1]. Les finances sont entre les mains de la députation[2], qui ne les raccommodera pas, car cela est difficile quand on veut dépenser sans réformer. La dépense partout est à l'ordre du jour, en France plus qu'ailleurs, quoiqu'on a chassé la Maison de Bourbon parce qu'elle dépensait trop[3]. Qu'on est dégoûté du monde quand on a un certain âge et qu'on réfléchit! Le Pape reviendra au mois de février; il doit avoir couronné l'usurpateur[4]. Il surpasse celui qui a couronné Pépin, car il n'était pas allé exprès pour cela[5]. Notre siècle sera le plus fameux de tous en *lâcheté*[6].

Mille choses à notre bon archiprêtre; remerciez-le de ma part du *panpepato* et du *torrone*, et demandez-lui ce que je lui dois et à qui je dois payer. Adieu, mon cher

1. Le marquis Corsi, ami et correspondant de Mme d'Albany, avait été ministre des finances et conseiller d'État sous Louis Ier; il suivit Salvatico dans la retraite.

2. Pour étudier les moyens d'améliorer les finances toscanes, dont la situation était déplorable, la Régente nomma une Commission de cinq membres : Frullani, Neri, Corsini, Spannocchi, Fabroni, qui ne corrigea aucun abus et ne réussit qu'à s'attirer la haine du peuple. (Covoni, *op. laud.*, pp. 161-165.)

3. Mme d'Albany juge d'une façon trop simpliste. Ce n'est pas la trop grande dépense, mais la dépense irrégulière et inéquitable qui fut — et en partie seulement — cause de la Révolution.

4. Pie VII, après cette *lâcheté*, resta à Paris jusqu'en avril 1805. Il passa par Florence au retour, et le 6 mai y rentra par la *Porta San Gallo* au milieu d'un vif enthousiasme. (Zobi, *op. laud.*, IX, p. 577.)

5. Je crois inutile de discuter cette comparaison historique, Mme d'Albany n'ayant pas d'autorité en matière d'histoire carolingienne.

6. Ce mot est écrit en gros caractères et souligné dans l'original.

Chevalier, conservez-moi votre intérêt et comptez à jamais sur celui que vous m'avez inspiré pour la vie. Fabre vous présente ses hommages; il a rapporté de Rome des livres, des estampes et un tableau du Poussin[1].

VII (297).

A Alessandro Cerretani[2].

(19 janvier 1805.)

Remerciements. — Détresse morale de la comtesse. — Indifférence de la vieillesse. — La comtesse dépositaire des ouvrages d'Alfieri. — Édition dirigée par F.-X. Fabre. — Le courage du suicide. — Transformation de la Cisalpine en royaume d'Italie. — Jugement sur Melzi d'Eril. — Lucien Bonaparte en Cisalpine. — L'amie de Cerretani. — Kant et le P. Soave. — Philosophie allemande. — La foire aux livres à Francfort. — Schiller et son *Guillaume Tell*. — Sottise du gouvernement florentin.

Le 19 janvier.

Je suis toujours, mon cher Chevalier, bien charmée de recevoir de vos nouvelles et de lire vos intéressantes lettres, remplies de sensibilité et d'instruction. Vous êtes trop indulgent pour moi. Je suis bien loin de mériter votre admiration; je devrais plutôt vous inspirer de la compassion. Je suis vraiment bien malheureuse; tout me rappelle mon bonheur passé. Je ne me réveille jamais une fois, le matin, sans détester le jour que je vais recom-

1. La collection de Fabre ayant compté jusqu'à dix-sept tableaux de Poussin, il est impossible de savoir duquel il est ici question. Peut-être s'agit-il de *La Mort de sainte Cécile*, qui avait figuré dans le cabinet du bailli de Breteuil, ambassadeur de l'ordre de Malte, à Rome.

2. Sienne, *ibid.*, I, 99. Même suscription que la lettre 292. Date de l'autographe : le 19 janvier; d'un ancien annotateur : 1808 (erreur). Corradini suppose justement 1805, comme le prouve l'allusion à la constitution du royaume d'Italie.

mencer. Mais brisons là-dessus : je tâche de tuer le temps pour arriver à la fin de ma carrière, et les livres est (*sic*) la chose qui me distrait le plus. Avant le malheur qui m'est arrivé, je croyais aussi ne pouvoir pas le supporter, et je me figurais que je terminerais mes jours ; mais croyez-moi, à un certain âge on supporte tout et on s'accoutume à être malheureux. D'ailleurs, chacun a des devoirs à remplir. Je suis restée dépositaire des ouvrages de cet ami que je pleure, et quoique je ne sois guère nécessaire à les faire imprimer, puisque M. Fabre y donne tous ses soins, il me paraît cependant que je dois avant de mourir voir, être témoin que la volonté de l'ami soit remplie ; si la maladie m'enlevait de ce monde, je ne puis pas l'empêcher ; mais je ne dois pas m'en retirer avant que d'avoir rempli ma tâche et la confiance qu'on m'a témoignée. Je puis vous assurer que dans les premiers moments, c'est la seule chose qui m'a retenue dans ce monde ; peut-être aussi n'est-ce qu'un prétexte dont la nature s'est servie pour tromper mes sentiments, car peu de personnes ont le courage de mourir volontairement, on aime mieux mourir en détail. Je ne suis guère attachée à la vie, et je puis dire avec vérité que je n'y ai aucun plaisir excepté ceux[1] que me procure quelques moments un bon livre, et encore sont-ils empoisonnés, ne pouvant plus les communiquer à celui que j'ai perdu. Ce qu'on voit dans ce monde n'est pas fait pour consoler de rien. Je ne sais si vous savez que ce *grand faiseur*[2] a déclaré à M. de Melz[3] et à sa Consulte que, vu les discordes qu'il y avait dans sa République, l'envie des princes qui la circondaient[4], le besoin de donner un état au roi de Sardaigne, un morceau de plus au Pape, il devait en faire

1. *Prem. réd. :* quelques.
2. Surnom qu'elle donne souvent à Bonaparte.
3. Melzi.
4. Italien : *circondare* = environner.

un *Royaume héréditaire,* et par conséquent il devait lui proposer une constitution dans quatre jours, et que lui ni aucun Italien ne pouvait être roi de ce pays[1]. Avouez que la conséquence est belle. On dit que Lucian[2] sera le roi, et j'ai toujours dit quand il s'est retiré à Rome, feignant d'être brouillé avec l'aîné, que c'était une feinte. Je suis bien aise d'avoir deviné. *M. de Melzi è ben burlato, s'è disonorato per fare la strada a un tiranno*[3]. On croit que le Pape sera payé d'avoir vendu sa dignité[4]. Que de choses on voit qui dégoûtent du monde et qui donnent envie de ne plus voir personne. Vous êtes trop heureux d'avoir la société d'une femme adorable qui vous console de tout. Je désirerais de la connaître, l'ayant entendue louer par beaucoup de monde. Vous êtes digne d'elle par vos belles qualités. Je dois à notre bon archiprêtre de m'avoir procuré votre connaissance. Voulez-vous bien lui faire mes compliments et vous réjouir[5] avec lui des forces qu'il a acquises dans une saison si rigoureuse ? Je lui écrirai la semaine prochaine. Je viens de voir un extrait de Kant

1. Le vice-président de la république italienne, Melzi, et la *Consulta di Stato* avaient été conviés aux fêtes du couronnement. L'Empereur leur laissa entendre son intention de se créer roi d'Italie : c'est probablement à ces premiers pourparlers que pense ici la comtesse. Elle se trompe d'ailleurs en prêtant à Napoléon l'intention de donner la couronne à son frère Lucien. Napoléon pensa au contraire à choisir pour roi son frère aîné ou le fils aîné et encore enfant de son frère Louis, sous la régence de celui-ci : l'un et l'autre refusèrent. C'est alors que le 17 mars 1805, après une harangue de Melzi et un vœu de la *Consulta* l'acclamant comme roi, il accepta pour lui-même la couronne et nomma Eugène de Beauharnais vice-roi. Les historiens italiens, Botta par exemple, ont beaucoup reproché à Melzi de s'être prêté à cette « *comédie* » un peu basse. (Cf. *Mémoires du prince Eugène*, I, pp. 132-180; Fréd. Masson, *Napoléon et sa Famille*, III, pp. 1-46.)

2. Lucien Bonaparte.

3. Ce jugement sur Melzi est vraiment trop sévère; il est injuste de lui attribuer une ambition et une duplicité qu'il n'eut pas.

4. Cette opinion ne se réalisa pas.

5. Déchirure dans la marge qui atteint légèrement le texte.

par le P. Soave[1], qui a fait le cours de métaphysique pour les collèges : il est bien fait, mais il y a déjà un sch[isme] dans cette nouvelle philosophie; deux de ses écoliers [ont] fait avec lui comme ceux de Luther avec sa nou[velle] religion. Il ne paraît plus rien de nouveau en [France][2]; en Allemagne, il y a dix mille auteurs vivants qui font des romans, des tragédies, etc.; à la dernière foire de Francfort, il a paru quatre mille ouvrages nouveaux qui moururent avec la foire, excepté une nouvelle tragédie de Schiller, qui se nomme *Guillaume Tell*. Avez-vous jamais lu le *Théâtre* de Shakespeare en anglais ? Il y a du mérite beaucoup; il est extraordinaire pour le temps et la qualité de l'auteur. M. Lessi vous remercie de votre souvenir, il ne résisterait pas au milieu des sots qui composent le g[ouvernement][3]. Ils font tous les jours plus de sottises et les écrivent encore plus platement. Adieu, portez-vous bien ; conservez-moi votre intérêt, et comptez à jamais sur celui que vous m'avez inspiré.

1. Le P. Francesco Soave, le célèbre moraliste, auteur des *Novelle Morali*.
2. Les [ ] correspondent à des déchirures dans l'original.
3. L'initiale G. seulement dans le texte.

VIII (298).

A Alessandro Cerretani[1].

(15 février 1805.)

Remerciements. — Lectures historiques de Cerretani. — L'immoralité de l'histoire. — Un paradoxe de saint Jean Chrysostome. — Que pense Napoléon de lui-même ? — Désir de connaître ce scélérat. — Poètes italiens. — Moralistes. — Son goût pour Montaigne. — Bruits de guerre peu fondés. — Tout Florence au théâtre.

Le 15 février.

Je vous prie d'être persuadé, Monsieur le Chevalier, que plus vos lettres sont longues, plus elles me font de plaisir. Elles sont remplies d'agrément et de raisonnement. Je vois que vous faites un cours de lecture d'histoire dans les formes, et à force d'en lire, on voit répéter souvent les mêmes événements, et on prend une sorte de mépris pour les hommes. On est fâché aussi de voir toujours les méchants triompher : les plus adroits ont quasi toujours raison, et les bons sont sacrifiés. Saint Chrysostome prétend que le juste serait trop heureux, s'il l'était dans ce monde et dans l'autre; il me paraît que ce serait au contraire une justice de la Providence de punir le crime dans ce monde; cela ferait plus d'effet. On a bien imaginé, pour nous consoler, d'inventer un bonheur après nous; comme personne ne revient de ce pays-là, on ne peut pas nous dissuader.

1. Sienne, *ibid.*, I, 118. Même suscription que la lettre 292. Date de l'autographe : 15 février. M. Corradini la croit antérieure à 1807 (Luti étant cité ici comme vivant), mais pense que rien n'autorise à préciser davantage la date. Les termes de *grand faiseur* et l'opinion de Napoléon (analogues à d'autres employés peu auparavant) permettent, ce me semble, de la placer en 1805. Mme d'Albany est volontiers obsédée par une idée ou une expression, et elle se complaît à la répéter dans plusieurs lettres consécutives.

Véritablement, il faut être honnête pour soi-même, pour être content et tranquille, quoique je crois que les scélérats qui arrivent à leur but ne sont pas mécontents d'eux-mêmes et se reprochent peu de chose, à moins qu'il ne leur répugne d'être méprisés. Je voudrais savoir si ce *Grand Faiseur* est mécontent de lui-même, à moins que l'ambition dont il est possédé ne lui fasse désirer encore davantage. Je suis persuadée qu'il se fait illusion sur les crimes qu'il a commis; il croit les avoir faits pour le bien de l'État.

J'aurais toujours désiré de voir dans l'intimité un grand scélérat, pour connaître son âme; probablement, je mourrai sans pouvoir me satisfaire, à moins que je n'aille à Paris et que ma sœur[1] ne me procure l'honneur des petites entrées de S. M. Napoléon.

Je conçois que vous vous reposez quelquefois de vos lectures d'histoire avec de la poésie. Vous en avez dans votre langue qui charme l'esprit et le cœur. Pétrarque est du nombre, ainsi que le Tasse qui m'a toujours ravie; il y a une noble mélancolie répandue dans tout ce poème, qui entraîne. Milton dans sa langue a aussi beaucoup de mérite; mais rien ne peut se comparer au Tasse, qui me paraît de tous les poèmes modernes le meilleur. J'aime beaucoup aussi les livres de philosophie et de morale, Montaigne, le *Spectateur*[2], les ouvrages de Rousseau, que j'ai relus plusieurs fois et toujours avec plaisir. Montaigne est mon ouvrage favori; il a fondu dans ses *Essais* tous les auteurs anciens et surtout les poètes. Je m'imagine que vous ne négligez pas Cicéron, qui élève l'âme par ses pensées sublimes. Nous avons besoin dans ce moment de nous relever, car on ne voit que des bassesses de tout

1. Mme d'Arberg, dame du palais de l'impératrice Joséphine, qui lui resta fidèlement attachée à la Malmaison.
2. D'Addison.

genre : il faut, au moins dans son particulier, sortir de cette fange.

On parle de guerre. mais je n'y crois pas; les princes se laisseront plutôt écraser que de montrer du nerf; ils se ressentiront quand il ne sera plus temps, que le tyran sera devenu un tel colosse que rien ne pourra l'abattre.

Mille choses à notre archiprêtre; je suis charmée que l'air de la campagne lui ait fait du bien.

Tout Florence est au théâtre, je suis seule occupée à vous écrire, et j'y ai plus de plaisir que d'écouter les bêtises des oisifs, qui viennent *faire heure*[1] chez moi. J'aimerais mieux que vous fussiez ici et que je puisse causer avec vous; mais vous êtes heureux à côté de votre respectable amie que je désirerais connaître. Adieu, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie.

IX (299).

A Alessandro Cerretani[2].

(20 mars 1805.)

L'amie de Cerretani. — *Julie* et M. de Volmar. — La raison et l'ignorance des femmes. — Projet de voyage à Rome par Sienne. — Le cinquième volume des *Œuvres posthumes*. — Les lyriques italiens. — Les langues poétiques. — Les tragédies historiques de Shakespeare. — L'Écriture sainte. — Nouvelles incertitudes sur le retour du Pape. — Menaces de rupture entre la France et Naples. — Retour de M. Gori à Sienne.

Le 20 mars.

Je vous remercie, mon cher Chevalier, de l'intéressante description que vous me faites de la *Julie* moderne que votre cœur a choisie. Vous ne me dites pas si le mari est

1. *Ital.* : pour passer une heure.
2. Sienne, *ibid.*, I, 119. Même suscription que la lettre 296. Date de l'autographe : le 20 mars; divers annotateurs anciens ont supposé

un autre *Monsieur de Volmar*[1]; mais sans attendre votre réponse, je suis sûre que non. Elle a d'autant plus de mérite d'être vertueuse, car ce bon Volmar était un être impossible, mais estimable. Où a donc été élevée cette aimable femme? Où la nature l'a-t-elle créée? car, pardonnez-moi, dans votre pays, les femmes ignorent ce que c'est que d'être raisonnable et se croient tout permis. On ne leur a jamais dit qu'elles doivent principalement se faire estimer, qu'elles y gagnent davantage. Elles se livrent sans frein à leurs passions, sans jamais s'occuper de leur vieillesse. Je ne désespère pas de connaître votre aimable amie; je n'ai pas renoncé à passer à Sienne pour aller à Rome. C'est un voyage que je veux faire tous les deux ans au moins, et comme je n'ai pas vu Naples, je me propose d'y aller d'abord que j'aurai rempli mon devoir[2] et que j'aurai donné au public les manuscrits qui m'ont été confiés. J'en suis au cinquième volume[3]. L'*Alceste* vous plaira ainsi que le tome des *Poésies* et des *Satires* qui satisferont votre âme et votre esprit. Je ne connaissais pas les lyriques italiens, je lis le Guidi, le Chiabrera et le Fillicai[4], qui ont une imagination bien brillante et égale des Grecs. La poésie des autres nations perd infiniment, quand on goûte la vôtre, dont la langue est plus faite pour ce genre, quoi qu'en disent les Anglais de la leur. Je continue mon Shakespeare, qui est souvent

20 *marzo* et 20 *maggio* 1809. La date réelle est 20 mars 1805, comme le prouvent la suite de la lecture de Shakespeare et les nouvelles des relations franco-napolitaines.

1. Cette allusion à la *Nouvelle Héloïse* est une transition toute naturelle entre cette lettre et la mention de J.-J. Rousseau dans la lettre précédente.

2. L'édition des *Opere postume* d'Alfieri.

3. Autre preuve que cette lettre est antérieure au mois d'août 1805. Elle dit, le 16 août, que les six premiers volumes viennent de paraître.

4. Sur Alessandro Guidi (1650-1712), Gabriello Chiabera (1552-1638) et Vincenzo da Filicaia (1642-1707), imitateurs de Pindare et d'Anacréon, voir H. Hauvette, *Littérature italienne*, pp. 303-306.

extravagant; j'en ai déjà lu six tragédies, mais les moins bonnes, parce que je les lis selon l'ordre qu'elles ont été faites, et les premières sont les plus médiocres. Quand il traite des sujets nationaux, il est très fidèle à l'histoire, mais c'est le plus souvent un récit historique dialoguisé[1], un fait tragique, comme *Henri V*, qui n'est que celui de la bataille d'Azincourt, où il n'y a rien de tragique qu'un combat où il y a eu beaucoup de morts. Dans le cours de la pièce, il y a plusieurs scènes burlesques et quasi indécentes. Il y a deux ou trois monologues admirables, qu'il met dans la bouche d'un chœur. Il y a toujours du très beau et du très mauvais.

Dans le cours de la semaine, je m'occupe aussi de la Bible, des prophéties d'Ézéchiel où il y a de la poésie. Je parcours l'ancienne et moderne littérature, et je tue le temps le moins mal possible pour arriver à la fin de ma carrière, non pas en jouissant du bonheur, il ne peut plus y en avoir pour moi, mais moins ennuyeusement.

Aucune nouvelle politique. On ne sait plus quand le Pape reviendra de la grande cloaque[2]. Pour moi, je crois qu'il y passera la semaine sainte : ce sera un nouveau spectacle à donner aux Parisiens soi-disant convertis ou feignant de l'être. On dit aussi que les affaires vont mal entre la France et Naples; que le PATRON n'est pas content de l'indocilité de son vassal le roi des Deux-Siciles, qui croit pouvoir voler de ses propres ailes.

Mille choses à notre ami[3]. Je suis charmée qu'il soit mieux en santé; son moral s'en trouvera bien, et il sera plus patient pour supporter sa situation ennuyeuse. Adieu, mon cher Chevalier, comptez à jamais sur mon tendre intérêt, et croyez que je suis toujours charmée de recevoir

1. *Sic.* Influence de l'italien *dialogizzare*.
2. Synonyme de Paris dans le dialecte gallophobe de M[me] d'Albany.
3. Le chanoine Ansano Luti.

de vos nouvelles. M. Gori, nouvellement arrivé de Paris, doit être un objet d'amusement pour Sienne. Adieu : portez-vous bien. M. Fabre me charge de vous remercier de votre souvenir. Son voyage de Rome lui a ranimé le goût de la peinture.

X (300).

A Alessandro Cerretani[1].

(23 avril 1805.)

Excuses du retard de sa réponse. — Correspondance nombreuse. — L'amie de Cerretani. — Le bonheur dans le monde. — Un faux pas sur le chemin de la vertu. — L'*Atlas historique* de Molini. — Couronnement de Napoléon, roi d'Italie. — Une visite au Pape. — Pronostics sur les destins de l'Italie. — Apathie imbécile des Princes. — Mission florentine à Milan. — Enfantillage de mathématicien. — Traduction de Tacite en italien.

23 avril.

J'ai tardé, mon cher Chevalier, à répondre à votre aimable lettre parce que j'en ai eu une infinité d'ennuyeuses à écrire, qu'on ne peut pas ordinairement différer. Quoique très libre de mes actions, il y a cependant des convenances qu'il faut remplir, et puis on a toujours plus ou moins des affaires qui vous contrarient et vous font remplir le temps de la manière qu'on ne voudrait pas. Je puis donc, dans ce moment, me livrer au plaisir de vous remercier de votre souvenir et causer avec vous pendant quelques instants, pour ne pas vous ennuyer; car vous employez si bien votre temps qu'on doit se faire scrupule de vous

1. Sienne, *ibid.*, I, 120. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 23 avril. Un annotateur ancien a supposé 23 avril 1809; mais la nouvelle du couronnement permet de rectifier cette erreur et de dater la lettre du 23 avril 1805.

l'enlever. Je vous remercie de la description que vous m'avez faite de votre amie et de son intérieur. Sa vertu et sa raison doivent la rendre heureuse, si on peut l'être dans ce monde; et si on a trouvé ce bonheur, il n'est guère durable; c'est un songe qui s'évanouit d'abord, et qui laisse après lui des regrets bien durs et bien cuisants. Si, cependant, on remplit ses devoirs, on jouit d'une tranquillité d'âme qui équivaut à beaucoup d'autres félicités, et qui est plus durable qu'un plaisir vif et passager, puisqu'il est fondé sur la vertu et la raison. Mais, malheureusement, quand on est jeune, on ne se contente pas de ces plaisirs tranquilles; les passions nous entraînent et dérangent toute notre vie. Il ne faut qu'un *faux pas* pour nous jeter hors du chemin de la vertu. On se relève quelquefois avec l'âge et on se remet dans la bonne voie, ayant l'expérience pour soi et ayant acquis de l'indulgence pour les autres.

On va imprimer ici, chez Molini, un *Atlas historique*, qui sera très intéressant pour ceux qui veulent apprendre l'histoire. Je vous conseille d'y souscrire; ce ne sera que quatre pauls par cahier, et il en paraîtra tout au plus deux par mois. C'est un ouvrage excellent[1].

Le couronnement[2] se fera le 23, et puis on dit que le nouveau Roi viendra à Florence faire une visite à la Reine, et puis ira à Rome revoir le Pape. Cette visite sera comme *una striscia di fuoco* qui brûlera partout où elle passera, car elle ruinera ce pays pour la grande dépense qu'elle occasionnera. Ces Messieurs voyagent avec une suite si nombreuse qu'il leur faut des chevaux sans nombre pour les traîner.

Je crois que nous verrons encore bien des choses avant

1. Voir dans la série II, p. 168 (lettre 271 à V. Mocenni), des renseignements analogues, mais plus complets, sur cet *Atlas historique*.
2. Le couronnement de Napoléon comme roi d'Italie eut lieu le 23 mai 1805.

peu d'années, et que l'Italie entière deviendra partie de la France ou bien avec le temps un royaume à part, si cependant tout ce bouleversement peut durer, car il me paraît trop fort; à la longue, ces imbéciles de princes désirent se ressentir, si cependant ils peuvent sentir! Sans leur bêtise, tout cela n'arriverait pas.

Le P[rince] Corsini et Fossombroni[1] vont complimenter le nouveau Roi à Milan. Ce dernier est fait maréchal pour avoir un plus bel uniforme. Il faut avouer que, pour un mathématicien, c'est un grand enfantillage. Je ne l'aurais pas cru si petit[2], mais quand on approche de la mort, on finit par retourner en enfance.

Nous sommes bien heureux tous les deux dans (*sic*) être éloignés l'un et l'autre. Portez-vous bien et conservez-moi votre amitié; je la mérite pour celle que j'ai pour vous. Mille choses à notre archiprêtre. J'espère que sa santé n'est pas moins bonne qu'elle n'était ces mois passés.

Un comte Sanseverini de Naples va imprimer une traduction de Tacite en italien, dont il dit des merveilles et il rabaisse les précédentes.

1. Tommaso Corsini et Fossombroni furent envoyés par la régente Marie-Louise à Milan pour représenter le gouvernement d'Étrurie au couronnement de Napoléon.

2. Elle avait écrit d'abord et a effacé *pusillanime*.

XI (301).

A Alessandro Cerretani[1].

(19 juillet 1805.)

Le 19 juillet.

Il y a des siècles, mon cher Chevalier, que je dois répondre à votre obligeante lettre; mais mille petits embarras m'en ont empêchée, et entre autres l'arrivée d'une amie, qui m'a très occupée, et que je n'avais pas vue depuis treize ans, et avec qui je passais une partie de l'année quand j'étais à Paris. Vous jugez du plaisir que j'ai eu à la retrouver, combien j'ai joui de sa société. Je l'ai menée voir tout ce qu'il y a de beau dans cette ville, et par conséquent, je lui sacrifiais toute la matinée avec grand plaisir. J'ai revu aussi très volontiers les chefs-d'œuvre de cette capitale, et j'ai refait un nouveau cours de peinture et d'art. Ce pays est le berceau (non pas Florence seule) des beaux-arts et de tout ce qu'il y a de grand et de durable. La Toscane a produit à elle seule plus que bien des pays ensemble, et elle a eu des génies qui ont créé; il n'y a pas grand mérite à *imiter* comme ont fait tant de nations. Pour en revenir à mon amie, il est si doux de retrouver une compagne de notre jeunesse! On ne forme plus à un certain âge des amitiés aussi durables comme les premières, qui sont un choix réel du cœur; l'intérêt ni la réflexion n'y ont aucune part; on s'amuse ensem-

1. Sienne, *ibid.*, I, 122. Même suscription qu'à la lettre 295. Date de l'autographe : 19 juillet. M. Corradini suppose 1806 à tort, car la date 1805 est assurée par la triple mention du séjour de son amie (cf. la Lettre à Luti du 21 juin 1805, série II, n° 273, p. 171), des *Templiers* et du séjour de Monti à Milan.

ble, on se retrouve dans les endroits de divertissement, et le penchant vous entraîne l'une vers l'autre. Dans ce pays, on ne connaît guère ces amitiés entre deux femmes; elles se craignent trop. Dans les pays ultramontains, si on a des amants, on le cache, on craint moins que votre amie vous l'enlève. Ici, le *cavalier servente* vous tient lieu de tout; chez nous, il faut aller avec une femme pour ne pas aller seule. Ce sont d'autres usages et d'autres mœurs; on croirait que les mœurs devraient être partout de même en Europe, surtout quand il s'agit de certains principes, mais cela n'est pas comme cela.

Depuis que je vous ai écrit, voilà deux pays qui ont changé de maître[1] : on dit que la Suisse sera unie au *grand tout* ainsi que la Hollande : c'est la *tache d'huile* qui s'étend sans peine et sans qu'on puisse l'empêcher; au moins jusqu'à présent ne le veut-on pas.

Aucune nouvelle en littérature. On parle d'une nouvelle tragédie à Paris, qui a eu un grand succès, qui se nomme *Les Templiers*[2] : je ne conçois pas comment on peut en faire une tragédie. Monti à Milan a eu un grand succès à la Cour de son Roi, car à présent, il est pour lui; il a si souvent changé de maître que je ne serais pas étonnée, à moins qu'il le payât bien, qu'il ne changeât encore.

J'ai vu souvent la Caroline Spannochi ; voulez-vous bien lui faire mes compliments? Elle aime la société, et elle y est très bien.

Je me suis remise à mes études ordinaires et au courant de mes correspondances. Pardonnez-moi de ne vous

1. La République cisalpine, devenue royaume d'Italie (26 mai); la république de Gênes, incorporée à l'Empire (4 juin); la république de Lucques, convertie en principauté et donnée au prince de Piombino (23 juin 1805); ajoutons la revision de la constitution hollandaise dans un sens plus monarchique, et l'installation à la tête du pouvoir exécutif d'un « pensionnaire d'État », Schimmelpenninck.

2. Tragédie de François Raynouard (1761-1836).

avoir pas remercié plus tôt de votre bonté, et conservez-moi votre intérêt. Comptez à jamais sur celui que vous m'avez inspiré! Mille choses à notre bon archiprêtre. J'espère que sa santé est passable.

XII (302).

A Alessandro Cerretani[1].

(27 août 1805.)

La pension de Cipriani. — Remerciements. — Nouvelles politiques et domestiques. — Bataille du Finistère. — Médiation prusso-russe. — Ambition de Bonaparte. — L'imitation de son patron Charlemagne. — Changements administratifs en Toscane. — Comment se fera l'unité italienne. — La comtesse à la fenêtre. — Les livres. — Mme d'Albany inconsolée. — Les désordres de la maison Ricardi. — Conciliation des systèmes philosophiques. — Études astronomiques. — Nouvelles diverses.

J'ai été bien charmée, mon cher Monsieur, de recevoir de vos nouvelles et de vos lettres qui sont toujours parfaitement écrites[2], et me font grand plaisir. Je commencerai par vous remercier d'avoir contribué à faire[3] continuer la pension à Cipriani[4], qui fait honneur à Sienne par son talent et son honnêteté. Il est bien reconnaissant à sa patrie, qui lui a donné les moyens de se faire une réputation, car s'il devait travailler pour vivre, il ne pourrait pas perfectionner ses ouvrages comme il fait.

Je tâcherai de vous mettre au fait des nouvelles politi-

1. Sienne, *ibid.*, II, 121. Sans suscription. Date de l'autographe : mardi 27. Le mois et l'année (août 1805) sont assurés par la nouvelle de la Bataille du Finistère et la suite de l'affaire Cipriani.

2. Les lettres de Cerretani n'ayant pas survécu, impossible de dire si ce compliment s'applique à la graphie ou au style français.

3. Elle avait écrit d'abord et a effacé *rendre*.

4. Sur le graveur Cipriani, cf. *ibid.*, 2e série (*Lettres à Luti*), p. 169, n. 2. (Lettre 272.)

ques *et domestiques*[1]. On nous avait annoncé une descente prochaine en Angleterre, mais je crois que le combat, à la hauteur du Finistère, entre quinze vaisseaux anglais et la flotte combinée où les Espagnols ont perdu deux vaisseaux de ligne, a dérangé peut-être la grande entreprise[2]; il est probable que cette flotte allait attaquer l'Irlande, pendant qu'on faisait faire une fausse attaque contre l'Angleterre. Il paraît que le moment est passé, peut-être aussi n'est-il que remis. Qui peut deviner les intentions du *Patron* de l'Europe? Quant à la guerre continentale, il ne faut pas y penser. L'Empereur français cherche à renouer la médiation de la Russie et d'y unir celle de la Prusse pour avoir une paix solide qui me paraît impossible à obtenir, parce que le Patron veut encore s'agrandir, et s'il veut imiter son Patron Charlemagne, il a encore à prendre pour arriver à Hambourg et au Portugal. Je ne doute pas qu'il n'en ait le projet. Cet homme est un de ces fléaux que chaque siècle a produits ou au moins quelques-uns.

Ce pays a eu aussi ses petites tempêtes, et l'orage est tombé sur quelques têtes. Martini[3], pour le moment, est le patron : il taille, il coupe, il remet des créatures. Giunti est tombé comme il s'est élevé[4]. La Compagnie des finances va tomber aussi. Ils ont commencé par[5] flatter, et puis ont voulu réformer, et cela a déplu, car la réforme n'arrivait pas jusqu'à leurs créatures. Le fait est qu'on changera souvent, et puis on finira par *envoyer*[6] quelqu'un

1. Souligné dans l'original.
2. Bataille du Finistère, le 22 juillet 1805.
3. Vincenzo Martini, précédemment gouverneur de Sienne, père de la poétesse Anna Rinieri de' Rocchi, louée par Alfieri. (Cf. Mazzatinti, *op. laud.*, p. 253.)
4. Giuseppe Giunti, que Zobi appelle « *Soggetto versipelle e pericoloso* », fut écarté du Conseil et nommé *Vicario* à Pescia. Le Conseil d'État fut réduit à trois membres : Martini, Mozzi, Pontenani. (Zobi, *op. laud.*, IX, 623-624.)
5. L'original a ici *pour*, mauvaise traduction du *per* italien.
6. Souligné dans l'original.

qui commandera à tout le monde, parce que personne n'y entend rien. Pour moi, je suis à la fenêtre et ne m'intéresse à personne, mais je suis seulement fâchée de voir un pays qui a été heureux, réduit comme les autres par la seule raison que rien ne pouvait rester en place, et que cette maudite Révolution a tout bouleversé.

Je tâche de me distraire des malheurs générales (*sic*) et particuliers avec mes livres. Je mène à peu près la même vie que vous, à l'exception du bonheur dont vous jouissez et que j'ai perdu, et qui rend ma vie bien pénible. Je ne suis rien moins que consolée, mais je me suis habituée à être malheureuse. Les personnes qui me voient en public croient que je le suis, mais je puis bien vous assurer que je ne passe pas un jour sans pleurer, et qu'il ne meurt personne dont je n'envie le sort. Mais à quoi servent mes souhaits! Je suis bien fâchée de la conduite de Lessi : en vérité, je n'y entends rien. Cet homme s'est mêlé des affaires de Fenzi[1] et a mis son nom au bilan en assurant toujours qu'il y avait de quoi payer, et puis il s'est trouvé qu'on ne payait que 45 %. Comme j'y suis intéressée, j'en ai dit un mot assez fort à Lessi, en lui reprochant d'avoir mis son nom à un état faux. Les affaires de la Maison Ricardi sont cause aussi du désordre de sa tête, car j'appelle un homme fou, quand il essaie deux fois de se tuer et qu'il n'y réussit pas, surtout quand il y a une rivière qui coule dans la ville. Jamais plus de la vie je ne croirai dans les bonnes têtes de ce pays, surtout pour les affaires : voici la quatrième qui se brise.

J'ai cherché, comme vous, à étudier les différents systèmes de philosophie des anciens, mais comme je ne sais pas le latin, je ne puis lire que des livres écrits en français ou traduits. Il y a une histoire de la philosophie écrite

1. Célèbre banquier florentin, dans la liquidation duquel la fortune de Mme d'Albany fut compromise.

en latin par un Anglais, qui est souvent citée. J'ai un ouvrage nouveau de Degerando, qui est superficiel. J'en ai un autre de Deslande[1] : *Histoire critique de la philosophie*. Dites-moi ceux que vous connaissez en anglais, car je crois que cette nation a plus écrit sur cette matière que les autres. Quant aux modernes, je crois que tous leurs systèmes sont pris des anciens. Après les avoir tous lus, on fait ce qu'ils ont dit ; mais on n'en sait plus (*sic*) davantage[2] quant aux choses ; mais il est amusant de voir ce que chacun a imaginé. Depuis quelque temps, je me suis un peu occupée des astres, et je trouve le monde encore plus petit : je ris de la folie des hommes qui croient que celui qui a créé tout cela s'occupe de chaque individu. Mais quand on connaît un peu le système planétaire, on est embarrassé de placer l'Enfer et le Paradis. Où pensez-vous qu'on les a mis?

Je vous prie de saluer de ma part votre Claire, qui venait souvent chez moi, quand elle était à Florence. Elle aime la société des étrangères, et elle y est très bien ; je la trouve gaie et aimable.

Ma lettre était commencée depuis mardi, mais je n'ai pas eu le temps de l'achever : on est venu m'interrompre. Il n'y a aucune nouvelle politique de plus. On s'attend à de grands changements de celui qui paraît au timon de l'état, mais il fera comme les autres. Adieu, portez-vous bien ; vous vous occupez de choses solides et vous laissez aller les intrigues et les intrigants comme ils veulent, et vous êtes comme moi.

1. André-François Deslande (1690-1757). L'ouvrage ici cité parut à Amsterdam en 1737 et puis en 1756.
2. Elle veut simplement dire : « On n'en sait pas davantage... »

XIII (303).

A Alessandro Cerretani[1].

(3 décembre 1805.)

Les événements de la guerre. — Affolement de la comtesse. — Une nouvelle époque historique. — Niaiserie du roi de Prusse et du roi de Naples. — Résistance de l'Angleterre. — Bataille de Cadix (Trafalgar). — Mort de Nelson. — Infériorité militaire des Allemands. — Philosophie d'Aristote. — Histoire de ses ouvrages. — La philosophie se répète. — Résignation de Mme d'Albany. — Tentatives de suicide de Lessi.

Que puis-je vous dire, mon cher Chevalier, sur les événements de la guerre? On n'y entend rien; il paraît qu'il y a une chaîne secrète qui est tendue pour faire trébucher toutes les têtes couronnées, et changer les dynasties de l'Europe. Je ne sais si je vous ai dit qu'il y a longtemps que je suis persuadée que tous les souverains seront détrônés; le moment est venu d'une nouvelle époque dans l'histoire.

Le roi de Prusse, qui pourrait rétablir l'équilibre, se laisse gagner par l'appât de quelques palmes de terrain *qu'on lui reprendra quand on voudra*[2]. Il y a un aveuglement général! Il n'y a que ceux qui n'ont pas voix en (*sic*) chapitre qui voient clair; mais à quoi cela sert-il? Le roi de Naples aussi a l'imprudence de laisser faire un débarquement chez lui dont il sera victime. Probablement, la Reine d'Étrurie aura son royaume, et la P[rincesse] Élisa aura celui-ci.

Les Anglais, jusqu'à présent, sont les seuls qui se dé-

1. Sienne, *ibid.*, I, 124. Même suscription qu'à la lettre 295. Date de l'autographe : 9 décembre. La bataille de Trafalgar précise l'année 1805.
2. Souligné dans l'original.

fendent et s'escriment. La bataille de Cadix[1] où ils ont pris dix-neuf vaisseaux à la flotte combinée, qui était forte de trente-trois contre vingt-sept; mais ils ont perdu Nelson qui est mort glorieusement d'un coup de canon[2] qui l'a glacé sur son vaisseau. Onze vaisseaux seulement sont rentrés à Cadix. C'est une victoire qui leur sera très utile! Quant aux Allemands, je les crois trop pesants pour guerroyer contre les Français, et puis leur ancienne tactique qu'ils ne veulent pas changer les fera toujours battre en détail.

Croyez-moi, mon cher Chevalier, occupons-nous plutôt des anciens philosophes que des horreurs des modernes. Je tâche aussi bien que vous de passer le plus d'heures que possible dans ma bibliothèque, pour me distraire utilement et puiser du courage pour supporter les dégoûts que nous éprouvons tous les jours, et dont l'ambition d'un seul est cause. J'ai lu quelques traductions des œuvres d'Aristode (*sic*), de sa *Poétique* et de son *Traité sur les gouvernements*. Vous savez aussi bien que moi que ses ouvrages ont été très longtemps enfouis dans une cave, et qu'on croit qu'il y en a de perdus et de moisis auxquels on a suppléé. C'est dommage que vous ne puissiez pas les lire en grec, ainsi que ceux de Platon. Il paraît qu'Aristote croyait que la terre avait toujours existé. Les modernes n'ont fait que répéter d'une autre manière ce que les anciens ont dit. En lisant ceux-ci, on les admire moins. D'ailleurs, je crois qu'il n'y a qu'un certain nombre d'idées en philosophie, qui prennent seulement d'autres formes.

Je suis charmée que votre amie soit rétablie, j'y prends un véritable intérêt pour vous; je sais, par expérience, l'horrible tourment qu'on éprouve en voyant souffrir une

1. Le nom de bataille de Trafalgar a prévalu. La bataille fut livrée le 22 octobre 1805.

2. Plus probablement d'un coup de mousqueton tiré d'une hune par un matelot provençal et qui atteignit dans les reins Nelson.

personne qu'on aime. Hélas! C'est un malheur que je ne sens plus, et je ne crains plus rien dans ce monde. Dans ma malheureuse situation, c'est une espèce de bonheur. Je vis au jour la journée, et je vois la mort sans trembler, ne me croyant nécessaire à personne. Qu'avez-vous dit de la tentation qui a pris deux fois à Lessi de faire le saut périlleux, sans jamais en avoir une volonté bien décidée? L'auriez-vous cru? Mille choses à l'archiprêtre; croyez que vos lettres me font toujours grand plaisir.

XIV (304).

A Alessandro Cerretani[1].

(18 janvier 1806.)

Le bonheur en soi-même. — Le ménage Bianchi. — Instabilité des situations à Florence. — Les commérages florentins. — Mariage du prince Eugène. — Chute de l'Allemagne. — Ineptie du roi de Prusse. — Montaigne, bréviaire de la Comtesse. — Les replis tortueux du cœur humain. — Le César moderne et ses bulletins. — César sans vertus. — Indifférence et résignation de la Comtesse. — M. de Vargas en Sardaigne.

J'ai toujours un grand plaisir, mon cher Chevalier, en recevant de vos nouvelles, et l'assurance de votre amitié : je vous prie de croire que je vous conserve le plus tendre intérêt et l'estime que vos belles qualités m'ont inspirée. Je suis bien de votre avis : on peut trouver le bonheur partout quand le cœur est content et l'esprit occupé, et si le cœur est malheureux, on ne trouve le bonheur nulle part. Mais il faut observer que la plupart du monde cher-

1. Sienne, *ibid.*, I, 125. Suscription. Date de l'autographe : le 18. La mention du mariage Beauharnais fixe le mois et l'année (janvier 1806).

che l'amusement hors de chez soi, parce qu'ils ne savent pas (*sic*) s'occuper et croient que le monde les dédommagera et les divertira, et ils retrouvent l'ennui partout parce qu'il monte en croupe derrière eux. C'est le cas de M. Bianchi. Pour M. Lagnioni, je crois que c'est un autre motif. Sa femme croit peut-être venir jouer un rôle. Elle ignore comme tout est précaire dans ce pays, et que les postes les plus éminents sont ceux qui s'écroulent le plus aisément, et je suis persuadée que son ami ne jouira pas longtemps de sa primauté, et si même il continue plus qu'un autre cela ne donnera aucun titre à la dame, car ce monsieur n'est pas aimé et surtout depuis les dernières impositions, dont tout le monde se plaint.

Voilà, mon cher Chevalier, un petit aperçu des commérages florentins. Jetons un coup d'œil sur les politiques; je ne sais si vous savez que la princesse de Bavière[1] épouse ou a épousé hier le prince vice-roi, et qu'elle lui apporte en dot le Tyrol, ce qui agrandit l'Italie d'autant de plus; quoique le Patron ne voulait rien pour lui, il avait oublié que l'Italie lui appartient.

Cet homme sera le maître du monde, car ce roitelet de Bavière ne sera que son feudataire, ainsi que celui de Würtemberg. L'Empereur est tombé au rang de troisième puissance, et tout cela, parce que l'a voulu le roi de Prusse pour se venger, et sans prévoir que dans un couple d'années il aura son tour, et il n'aura que ce qu'il a mérité, tout comme l'Empereur, qui a toujours trahi la cause commune en ne pensant qu'à s'agrandir.

Je n'avais pas entendu parler des affaires de votre oncle, je savais qu'il avait loué les deux étages de sa maison. Je tâcherai de découvrir quel arrangement il a fait, et je suis

1. La princesse Auguste-Amélie de Bavière; son mariage avec Eugène de Beauharnais fut célébré le 14 janvier 1806. (Cf. *Memorie del regno d'Italia*, Milan, Corona et Caimi, 1865, I, pp. 140-152; Masson, *op. laud.*, III, pp. 164-181. Le roman du prince Eugène.)

charmée de vous donner une preuve de mon amitié. Je ne promets pas de réussir, mais je ferai tout ce que je pourrai.

Je suis charmée que l'archiprêtre lise Montaigne, qui est mon bréviaire, car je ne [manque] pas un jour d'en lire quelques pages; il me console, m'élève l'âme; il apprend, en parlant de lui, à connaître les replis tortueux du cœur humain. Son chapitre intitulé : *Philosopher, c'est apprendre à mourir*, est admirable[1]. Il paraît que Épaminondas est son héros; ses hommes favoris sont Homère, Alexandre et Épaminondas. S'il y a des petitesses dans son livre, c'est qu'un homme qui peint l'homme et ses passions trouve du sublime à côté du mesquin. Nous voyons un exemple dans le César moderne qui est héroïque dans ses opérations, et une vieille religieuse dans ses bulletins. Il s'abaisse à parler des femmes, à dire des platitudes. Je ne puis mieux le comparer qu'à un *César sans vertus;* il a toute sa valeur militaire, sa prévoyance, son coup d'œil, et aucune de ses belles qualités. Je vous avoue franchement que tout ce qui arrive dans le monde ne m'intéresse nullement, et qu'on peut le renverser sans que j'y prenne part; *tiro avanti la mia trista carriera, e non v'è que* (*sic*) *lo studio che un poco mi distrae e m'interessa.* Vous devez plus que personne me comprendre; aussi, j'ose vous le dire, je connais votre cœur, votre sensibilité, il plaindra le mien comme je prends part à votre bonheur; jouissez-en, soyez-en avare, et vivez pour un être qui le mérite si bien. Saluez de ma part la cousine, dont l'amabilité me plaît. J'ai eu aussi des nouvelles de M. de Vargas qui me fait un mystère de la raison qui l'a conduit en Sardaigne. Il est toujours mystérieux! mais il est trop heureux d'être loin de Naples dans ce moment; qui sait s'il n'a pas prévu? Portez-vous bien et conservez-moi votre amitié.

1. *Essais*, livre I, chapitre xx.

XV (305).

A Alessandro Cerretani[1].

(15 mars 1806.)

Le sort heureux et tranquille de Cerretani. — Lectures de la Comtesse. — Shakespeare et *le Roi Lear*. — Les lyriques italiens. — Les *Commentaires de César* et les *Bulletins*. — Un baron juif allemand. — Nouvelles familières. — M. de Vargas espagnol ou danois. — La grippe en Allemagne. — L'investiture des Deux Siciles. — Murat en Suisse. — Le musicien Crescentini.

Je suis toujours charmée, mon cher Monsieur, de recevoir de vos nouvelles et de lire vos lettres qui sont remplies d'esprit et de philosophie. Si vous n'avez pas trouvé le bonheur, qui est rare dans ce monde, vous avez au moins trouvé la tranquillité et vous fuyez l'ennui ; c'est ce que me prouvent vos lettres. Je crois que la seule manière de passer sa vie moins désagréablement, c'est de savoir occuper son cœur et son esprit. Il est vrai que l'occupation du cœur nous donne souvent bien du chagrin et nous empêche d'occuper notre esprit. Cependant les livres distraient même un cœur malade, et quant à moi l'étude est la seule chose qui ne m'ennuie pas ; aussi j'y consacre huit ou dix heures par jour, et je regrette tous les moments que je donne à la société des indifférents. Je n'ai pas encore fini Shakespeare, je viens de lire *le Roi Lear*, qui est rempli de beautés, mais qui est bien loin d'être une tragédie comme toutes celles de cet auteur. Mais il n'y en a pas une

1. Sienne, *ibid.*, I, 126. Même suscription que la lettre 304. Date de l'autographe : 15 mars. Bien que la lecture de Shakespeare et des lyriques italiens ait été entreprise en 1805, les nouvelles politiques fixent bien cette lettre à 1806.

où il n'y ait du sublime et du détestable. J'ai voulu connaître les lyriques de votre langue, et j'ai lu quelques odes de Chiabrera où il y a de belles choses, mais ce n'est pas un genre qui me plaise. J'ai lu les *Commentaires de César* pour juger si ce grand capitaine se vantait autant que ceux de nos jours, et je trouve que la modestie avec laquelle il parle de lui est admirable. Nos *bulletins* n'étaient pas aussi modestes.

Je suis bien fâchée de n'avoir pas pu découvrir la manière dont votre oncle s'est arrangé avec ses créanciers. Il a loué sa maison chèrement, et il y a un baron juif avec qui il passe sa vie. Ce baron a été juif, ou au moins son père, et il a abandonné sa religion, et Marie-Thérèse l'a anobli pour le récompenser.

J'ai vu une seule fois chez moi votre compatriote; elle est assez bien, très polie, mais un peu maniérée. Son mari est arrivé ici avec de belles voitures, ce qui a piqué les Florentins qui veulent l'exclusion, et les personnes qui ont reçu des politesses de lui l'ont à peine regardé, à leur manière ordinaire.

J'ai eu une lettre de Sardaigne de M. de Vargas qui ne m'a pas dit pourquoi il y est allé, et pourquoi il a quitté le service de Naples; mais un de ses amis, qui a passé à Florence, m'a dit que c'était pour un passe-droit. Il y a quelqu'un qui a écrit ici pour savoir qui il est? de quoi il vit? et d'où il est? Je n'ai jamais pu découvrir s'il est Espagnol ou Danois? C'est un homme d'esprit avec une tête ardente. Dites-moi si vous l'avez beaucoup fréquenté pendant son séjour à Sienne?

Je suis fâchée que vous ayez payé le tribut de la grippe, j'ai eu aussi une fluxion avec la fièvre : à présent, je suis bien. Toute l'Europe a eu cette épidémie. On dit qu'en Allemagne, il y en a une horrible que les Français ont apportée du bord de la mer, et ont répandue sur le continent où ils ont guerroyé. On parle de nouveau de recommencer

à se massacrer, mais on ne sait pas pour qui n'y (*sic*) pour quoi. Beaucoup de généraux allemands sont punis pour avoir mal fait leur devoir.

On dit *qu'on* tourmente le Pape pour avoir l'investiture des Deux Siciles, quoique on a aboli *les Fiefs*. On prétend que l'Empereur des Empereurs doit aller à Rome incessamment couronner son frère Roi de Naples.

On dit que Murat sera landman perpétuel de la Suisse. Crescentini a, pour dix ans, de Napoléon trente mille livres de rentes et la voiture, et au bout de ce temps douze mille de rentes viagères et sa liberté. Vous rappelez-vous combien les Français républicains se déchaînaient contre les *musici* du Pape?

Adieu, mon cher Chevalier, mille choses à notre bon archiprêtre. Continuez à me conserver votre amitié, et comptez sur la mienne pour la vie. Je salue la cousine Claire. Mille compliments à M. Cicciaporci.

XVI (306).

A Alessandro Cerretani[1].

(19 juillet 1806.)

Promenade de la Comtesse à Lucques et chez le marquis Santini. — La planète et l'immensité des cieux. — Le *Système du monde* de Laplace. — Ouvrages élémentaires d'astronomie. — Les théories de Buffon. — Les occupations préférables à la campagne. — Les inconvénients de la société. — Les planètes habitées. — Le livre de Dupuis.

Le 19 juillet.

Il y a des siècles, mon cher Chevalier, que j'aurais dû répondre à votre intéressante lettre du 23 juin, mais une

1. Sienne, *ibid.*, I, 108. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 19 juillet. La détermination de l'année est assez malaisée, cette lettre ne contenant aucune allusion à des faits historiques. Mais elle n'est pas de 1805, car une autre lettre de la comtesse à Cerretani, de date certaine, est datée du 19 juillet 1805; elle

petite course que j'ai faite à Lucques et la campagne du marquis Santini m'en a empêchée. Je m'empresse de vous remercier de votre aimable souvenir, et vous prie de me continuer votre amitié et de ne pas me priver de vos nouvelles pour me punir de mon silence. Je suis bien de votre avis que *tout paraît rien* quand on compare les événements de notre globe à l'immensité des cieux et à ses opérations. Quand je veux me consoler de tout ce qui arrive et oublier ce monde, je me perds dans le système planétaire dont je me suis occupée depuis quelque temps. Il y a un ouvrage excellent de M. de La Place qui se nomme : *Exposition du système du monde*, en deux volumes; un autre de Mollet, *Étude du ciel ou connaissance des phénomènes astronomiques mise à la portée de tout le monde sans aucunes démonstrations mathématiques.* Un troisième de Biot, *Traité élémentaire d'astronomie physique pour le Lycée.* Ces trois ouvrages donnent des idées bien nettes de ce qui se passe dans l'hémisfère (*sic*) céleste. Ce sont des ouvrages excellents pour ceux qui ne sont pas bien forts dans les mathématiques. On ne peut pas devenir savant en astronomie sans algèbre, mais je me fie aux calculs des autres et je me contente de savoir comment on est parvenu à deviner le système planétaire. Vous aurez vu dans M. de Buffon qu'il prétend que le monde a été couvert d'eau, mais avant cela il veut qu'il ait mis trente-cinq mille ans à se refroidir; tout cela est comme le système de M. Dupuis, qui veut que toutes les fables de l'antiquité aient signifié des étoiles ou quelques signes du ciel[1]. Chacun peut faire un système, mais il est difficile de

ne peut être de 1807, puisque Luti y est encore cité comme vivant. La suite des études astronomiques de la comtesse commencées en 1806 permet donc de la situer en cette année-là.

1. Dupuis (Charles-François) avait publié en 1781 un *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par le moyen de l'astronomie*, et, en 1795, l'*Origine de tous les cultes* ou *Religion universelle*, dont il fit l'année suivante un *Abrégé*.

prouver ce qui ne dépend pas de nous. Je lis à présent un livre de Vallérius, *L'Origine du monde*, qui asseoit tout son système sur les passages de la Bible. Les *Époques* de M. de Buffon sont aussi *un bellissimo parto della sua fantasia*. Le fait est que nous ne savons rien et que nous conjecturons beaucoup de choses sans rien prouver. C'est toujours un grand plaisir d'exercer son esprit et de le détourner de toutes les petitesses de ce monde, pour ne pas dire ses vilenies. Quand on s'occupe de tous ces phénomènes, on est étonné comment il y a des hommes qui se tourmentent pour paraître quelque chose de grand.

Vous avez raison : la campagne, quand on aime l'étude, est délicieuse; mais il faut aussi s'occuper des objets de la nature, un peu de la botanique et de l'histoire naturelle. L'histoire des hommes y est moins intéressante; on aime à les oublier quand on est loin d'eux. — Je trouve qu'en vivant beaucoup en société on se rapetisse l'esprit; on met une grande importance à mille petits commérages qui deviennent indifférents pour celui qui vit seul et à la campagne et s'occupe de la nature. J'ai vu ici le bon général Spanocchi; voulez-vous bien dire mille choses aimables de ma part à sa femme? — Je ne vous parlerai plus politique; vous ne devez plus vous y intéresser depuis que vous planez dans les cieux et que vous vous promenez d'une planète à l'autre. Croyez-vous qu'elles soient habitées par des hommes aussi mesquins que la nôtre? Ils doivent être d'un autre tempérament, car le climat en est si différent, et certainement il influe sur nos vertus et nos vices!

Le livre de Dupuis est peu estimé; il en a fait un *abrégé* en un volume de trois gros *in-quarto*. On les vendait cinq sequins et on les a pour trois, ce qui prouve qu'il n'a pas de débit. Que dites-vous de nos sacrements qui sont aussi des étoiles, et même Jésus-Christ? Il faut vouloir absolument voir son système partout.

Adieu, mon cher Chevalier, soyez aussi heureux que

vous le méritez et conservez-moi votre amitié; comptez à jamais sur la mienne pour la vie. Mille choses à notre archiprêtre.

XVII (307).

A Alessandro Cerretani[1].

(16 août 1806.)

Remerciements. — Les traités de paix incertains. — La Sicile au roi Ferdinand. — Prévision de la chute des Bourbons d'Espagne. — Les Bourbons au Mexique. — L'expérience de l'histoire. — Une opinion de Massillon. — Curiosité et indifférence. — L'abbé Raynal : souvenirs. — Collaboration de Diderot. — Les six premiers volumes des *Œuvres posthumes*. — Les satires de M. d'Elci. — La satire sur *les Femmes*. — Le *cerveau fêlé* de Luti.

Ce 16 août.

Je ne veux pas, Monsieur le Chevalier, être accusée par vous de négligence à répondre à vos aimables lettres, et que vous me punissiez en ne m'écrivant plus. Ce serait vraiment me faire de la peine, car votre correspondance m'intéresse et m'instruit. Je ne puis vous rien dire de la paix qu'on nous a annoncée, mais qui jusqu'à présent ne s'est pas vérifiée, à moins que la nouvelle n'en soit venue aujourd'hui par le courrier de France. Nous ne savons pas non plus les conditions de celle de Russie qu'on dit faite depuis le 20 juillet. Soyez sûre que tant celle d'Angleterre que l'autre seront comme toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent et laisseront un champ libre au *Patron du monde* de s'emparer du reste. Si même il abandonne *par le traité* la Sicile au roi Ferdinand, il la

1. Sienne, *ibid.*, I, 110. Même suscription que la lettre 304. Date de l'autographe : « ce 16 aoust ». La date 1806 est assurée par la mention de l'envoi effectué des *Opere postume* à Cerretani. Cf. les deux lettres suivantes.

lui prendra dans quelques mois sur le plus léger prétexte. Avant une année, il aura l'Espagne et le Portugal et enverra tous les Princes de la maison de Bourbon au Mexique. Il né souffrira pas en Europe un nom qui doit lui être odieux par la crainte qu'il doit lui inspirer malgré toute sa puissance. Voilà quelle est ma politique; on me rit au nez, mais jusqu'à présent j'ai toujours deviné, parce que j'ai toujours vu les choses encore pis qu'elles ne paraissaient. A force d'avoir lu l'histoire et étudié les personnages qu'elle renferme, j'ai appris que les ambitieux sont insatiables, qu'ils comptent pour rien tout ce qu'ils ont acquis[1], quand ils ont encore à acquérir[2]. Ce sont des êtres créés pour le malheur du genre humain. Massillon dit très bien, dans un de ses sermons, que celui qui admire un conquérant mérite de l'avoir pour souverain, car il regarde comme le plus grand des malheurs d'être sujet d'un tel homme. Qu'aurait-il dit s'il avait connu celui-ci, qui veut être le maître du monde entier? Si on pouvait s'isoler et avoir l'âme assez insensible pour ne penser qu'à soi, quand on n'a aucun lien, on regarderait ce spectacle qui arrive sous ses yeux avec une sorte de curiosité; mais quand on sent, et qu'on déteste les méchants, on est fâché de les voir triomphants partout, et de voir tout le monde vil. Je sais bien que le monde a toujours été de même, mais on n'aime pas d'en être spectateur. *Basta!* on ne tarirait pas sur cette matière, tant on a l'âme remplie et qui déborde.

J'ai lu l'histoire de l'abbé Raynal[3]. J'ai connu l'auteur qui était un bavard, parlait toujours de lui et des distinc-

1. Imitation du vers célèbre : *Nil actum reputans dum quid superesset agendum.*

2. Première rédaction effacée : « quand il leur reste encore. »

3. L'abbé Guillaume-François Thomas Raynal (1713-1796), auteur, entre autres ouvrages, de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Nantes, 1780, qui fit sa réputation et fut souvent réimprimée, et d'une *Histoire du Stathoudérat*, La Haye, 1748.

tions que les Princes lui avaient faites. Je sais cependant que lorsqu'il était à Berlin le Grand Frédéric, [qui] était piqué du portrait qu'il avait fait de lui, ne lui parla jamais de son *Histoire des Indes*, mais beaucoup de son *Histoire du Stathoudérat* qui est assez mauvaise. Il y a de très belles choses dans ses descriptions du Pérou et du Mexique, et il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas très fidèle dans ses calculs de commerce, qui lui ont été donnés. On prétend que certains morceaux ont été faits par Diderot, mais je n'en crois rien.

J'espère que notre archiprêtre (que je vous prie de saluer, ainsi que M. Cicciaporci) aura été content de moi; je lui ai envoyé par le commandeur Benvenuti les six premiers volumes qui viennent de paraître. Je vous prie de lui recommander l'*Alceste* et le *Salluste*, ainsi que les *Satires*. Vous y verrez un *Dom Burratto*[1], qui vous fera rire. Le chevalier d'Elci[2], ancien rival du poète, a lu des satires qui ont eu un grand succès à Florence. Il dénigre les ouvrages de son rival en disant que dans les tragédies il y a des caractères *immoraux*. J'en appelle à votre tribunal et à votre jugement. Vous les avez toutes lues? Je suis sûre que les satires vous plairont; elles font penser, et les Italiens en ont plus besoin que de rire. Celles de

1. Satire 8, *I pedanti*. Allusion à d'Elci. Voir la lettre de Mme d'Albany à Foscolo, dans Traversi, p. 129.

2. Angiolo Maria d'Elci. Ses relations avec Alfieri sont mises en lumière par Reumont, *op. cit.*, vol. I, pp. 339-345. Voir le portrait qu'en trace Foscolo dans une lettre à Mme d'Albany. Cf. la lettre d'Alfieri à Luti, dans Teza, *op. cit.*, p. 438. Son éloge a été écrit par G. Gherardo de Rossi, *Notizie biografiche d'A. M. d'Elci*, et par G. B. Niccolini, *Della vita e delle opere d'A. d'Elci*. « Nocque molto alla sua fama l'esser celebre per una grande inimicizia prima ch'ei lo fosse pei suoi scritti... nè bastò la luce della nuova gloria per celare sulla fronte del profano le cicatrici che una divinità sdegnata lasciate vi aveva da gran tempo col fulmine di un epigramma. » (Niccolini, *op. cit.*) Il y a quatre épigrammes d'Alfieri contre d'Elci, les épigrammes III, VII, XXXV et LXXXVIII, dans le *Misogallo*, éd. Renier. Niccolini fait certainement allusion à l'épigramme VII. Voir un portrait peu flatté de d'Elci dans Traversi, *Lettere inedite*, p. 130.

M. Delci sont plus gaies. Il en a fait une sur les femmes, sur lesquelles, après celle de Juvénal et de Boileau, il n'y a plus rien à dire ; aussi vous aurez vu comme elles sont traitées par le poète. A présent, c'est le moment que tous les commérages littéraires vont se déchaîner : ils ne feront ni bien ni mal, et, si l'ouvrage est bon, la postérité l'admirera.

J'ai eu un grand plaisir à procurer ce moment de plaisir à notre ami. Dites [le] lui bien de ma part. C'est une singulière chose, que ce cerveau qui conserve toutes les anciennes impressions et ne reçoit plus les nouvelles, depuis qu'il a été fêlé[1]. Nous sommes plus matériels qu'on ne veut que nous croyons. Et cette âme qui ne devrait jamais vieillir et qui suit l'exemple du corps! Que de choses on pourrait dire! Il vaut mieux confesser que nous ne savons rien! Dans ce moment, je reçois la lettre de notre bon archiprêtre. Je jouis de l'avoir rendu heureux quelques instants. Adieu, mon cher Chevalier, donnez-moi de vos nouvelles et conservez-moi votre amitié. Je répondrai un autre jour au malade. Mille choses à M. Cicciaporci ; je ne réponds pas à sa lettre n'ayant pas le temps.

1. Allusion à l'attaque d'apoplexie dont Luti venait d'être victime.

XVIII (308).

A Alessandro Cerretani[1].

(30 août 1806.)

Départ de la Comtesse pour Turin. — Séjour chez Caluso. — Jugement sur les Satires demandé à Cerretani. — Injustice fréquente du public à l'égard des auteurs. — Inanité de la critique. — Jalousie des Italiens contre leurs poètes. — Les satires de M. d'Elci.

Le 30 août.

Vous serez bien étonné, Monsieur le Chevalier, quand vous saurez que mercredi prochain, 3 septembre, je pars pour les environs de Turin, à la campagne de mon ami, l'abbé de Caluso, pour y passer un mois[2]. C'est une visite que je vais lui rendre pour celle qu'il m'a faite il y a deux ans. Cette course dans cette saison me fera du bien, et je n'aime pas de passer le mois d'octobre à Florence. Je vous écrirai de l'endroit où je serai, et vous pouvez m'adresser vos lettres *à Turin, poste restante*. Je suis curieuse de savoir si vous trouvez que les *Satires* soient des *sciocchezze*, comme le dit M. Pelli[3]. Je m'attendais à toute autre critique, mais jamais je n'aurais cru qu'on accusât de *bête* un homme qui avait autant de génie. Il faut se rappeler de (*sic*) l'injustice du public pour le Tasse, Corneille, Racine et Milton, pour ne pas être étonné. Je répète toujours

1. Sienne, *ibid.*, I, 111. « Suscription : Al nobil uomo il signor cavaliere Alessandro Cerrettani a Siena. » Date de l'autographe 30 août. Le voyage de Turin et la publication récente des *Opere postume* fixent l'année 1806.

2. Une lettre à M. Giulio del Taja, d'octobre 1806, annonce son retour de Turin à Milan, après ce séjour chez Caluso.

3. Peut-être Gius. Bencivenni Pelli, père adoptif de Mme Fabroni, qui fut un littérateur en renom. Il mourut en 1808.

la même chose : si les ouvrages sont bons, les critiques ne font rien; s'ils sont mauvais, les louanges non plus; l'impartiale postérité les mettra à leur place. Je crains que l'Italie soit en général encore trop arriérée pour les Satires! Celle *sur les lois* est fortement pensée, et on n'aime guère à penser : on veut rire. Beaucoup de gens trouvent dans ces Satires la critique de leurs actions, surtout la seconde classe, qui est celle qui juge les ouvrages. Enfin, il y a un déchaînement qui ne peut se comparer qu'à celui qui arriva à la publication des Tragédies. Je ne conçois pas pourquoi les Italiens sont si ennemis de tous ceux qui se distinguent parmi eux et si admirateurs des étrangers. On croirait qu'ils sont nés pour être subjugués, et c'est ce qui les rend aussi esclaves de tous les peuples qui s'emparent de leur pays. L'envie est la passion qui les domine! Adieu, mon cher Chevalier. *Jouissons*, *nous*, de la peine que les auteurs ont prise de nous faire passer quelques heures agréables et laissons aux envieux la peine de critiquer. Portez-vous bien et conservez-moi votre amitié, comptez à jamais sur la mienne pour la vie. Mille choses à l'archiprêtre. Parlez-moi des *satires* du chevalier D.[1] qui ne vient pas chez moi, et pousse l'envie jusqu'à moi.

1. D'Elci, nommé dans la lettre précédente.

XIX (309).

A Alessandro Cerretani[1].

(15 novembre 1806.)

Voyage de la Comtesse en Piémont. — Insécurité de la correspondance en Toscane. — Avantages de la vie à la campagne. — La vallée d'Ivrea. — Le château de Caluso. — La famille Caluso. — Turin opprimé. — Chez les Lambertini. — La campagne bolonaise. — Regrets des Bolonais. — Les peintres de l'école bolonaise. — Les hurlements de M. d'Elci. — Le reptile et l'éléphant. — Le Mausolée de Canova à Santa Croce. — Le temps et les œuvres des maîtres. — L'envie, passion dominante des Italiens. — La politique impolitique de la Prusse. — Changements de trônes. — Un sonnet de Chiaromanni. — Comparaison de ce temps et du seizième siècle. — L'Italie et les puissances.

Florence, li 15 novembre (*sic*).

Je vous dois, mon cher Chevalier, un million d'excuses de n'avoir pas répondu à votre aimable lettre, que j'ai reçue en Piémont. Je pourrais vous dire beaucoup de choses pour ma justification, mais, à vous parler sincèrement, je n'ai pas pu écrire de ce pays-là, et pour cause que vous devinez très bien : ne pouvant pas dire ce qu'on pense, il est inutile de prendre la plume. Il me paraît que la correspondance en Toscane n'est pas beaucoup plus sûre. Je me contenterai donc de vous parler de ce qui m'intéresse. J'ai fait un voyage agréable, et j'ai vu par expérience qu'on est mieux à la campagne dans ces temps-ci qu'en ville. Toutes les nouvelles politiques glissent plus doucement sur notre esprit, et j'ose même dire sur notre

1. Sienne, *ibid.*, I, 150. Même suscription qu'à la lettre 308. Date de l'autographe : 15 novembre. La date 1806 est fournie par la nouvelle de son retour de Piémont, par la nouvelle de la campagne de Prusse et par la lettre à G. del Taja. — L'original a appartenu à M. Vivarelli de Sienne. Dans le même recueil, il y en a une autre copie incomplète jusqu'à : « *C'est bien dommage, car il n'existe...* »

âme. Le grand air, la belle nature distraient des opérations des hommes, on est plus recueilli pour lire et étudier avec attention. J'ai passé un mois près de Turin, sur une colline qui dominait la vallée d'Ivrea et était dominée par les grandes Alpes qui circondoient[1] 50 milles de pays tout autour; quand le temps était beau, on voyait Turin qui était à 24 milles, Milan à 28. C'est une situation magique, et, sur la plate-forme de cette colline, il y avait un château où quarante maîtres pouvaient loger, et qui était entouré de beaux jardins avec des allées superbes. Le maître du logis avait quatre-vingts ans, mais sa tête était saine, à la surdité près; notre Abbé, son frère, a soixante-dix ans et le fils soixante. Vous connaissez l'héritier de cette respectable famille, qui est un imbécile; c'est bien dommage, car [il] n'existe plus de nobles de cette trempe pour l'honneur et la probité. Quoique je menais une vie bien différente de celle à laquelle je suis accoutumée, puisque je dînais à une heure et demie, cependant j'étais bien contente de vivre au milieu de personnes si respectables et qui pensaient si bien[2]. C'est une jouissance pour un cœur honnête que de pouvoir estimer ce qui nous entourne[3]. J'ai passé huit jours à Turin, pays très malheureux et très opprimé, et qui le sent vivement. J'ai été quinze jours à la campagne auprès de Bologne, chez M. Lambertini, au milieu des prairies et entourée d'arbres. Le pays est charmant. Dans cet endroit, je menais une vie toute différente : la maîtresse de la maison ne se levait qu'à midi, et, avant qu'elle ne fût sortie de son lit, j'avais déjà lu deux ou trois heures, visité Bologne qui était à un *miglio*, et [j'étais] revenue. Elle jouait toute la soirée jusqu'à deux heures, mais j'allais à[4] me coucher à onze. J'y ai quasi

1. Italianisme déjà noté : *circondare*, entourer.
2. C'est-à-dire qui étaient gallophobes et antiimpérialistes.
3. Influence du mot italien : *intorno*.
4. Italianisme.

tout relu l'*Esprit des lois*, où il y a des morceaux très applicables au moment présent, mais où n'en trouve-t-on pas? Les Bolonais ont changé de façon de penser, mais trop tard. Je leur ai dit (*sic*), et ils méritent leur sort. Ils se plaignaient du Pape qui ne leur demandait pas d'argent; à présent ils doivent payer comme de raison, parce que les charges doivent être réparties sur tous les pays. J'ai revu avec plaisir les ouvrages des peintres de l'école bolonaise; il y a des choses magnifiques, et même la première école des Francia et Tibaldi est admirable. J'ai su à mon arrivée tous les *hurlements* de M. D.[1]. Je n'ai pas d'autre chose à dire, sinon que c'est un reptile qui veut abattre un éléphant. Cet homme, que la passion aveugle et rend bête, a travaillé sourdement pour empêcher que le mausolée de Canova soit placé à Santa Croce[2]. Pour moi, cela m'est égal : je le mettrai ou au Dôme, ou à la Rotonda de Rome, ou au Dôme de Milan, ou à Sainte-Geneviève[3] de Paris; quelqu'un sera bien aise de l'avoir. Je ne conçois pas comment il est assez bête pour croire que ses clameurs peuvent obscurcir une réputation établie, quand on se rappelle l'histoire du Tasso, de Milton et de l'*Athalie* de Racine. Le temps, mon cher Chevalier, remet chaque chose à sa place. Il est possible que les Satires ne soient pas bonnes? Elles sont au moins originales. L'auteur m'a dit mille fois : « Quand elles paraîtront, tout le monde sera contre; mais le temps leur rendra justice, et je dis la vérité sans crainte. » Quand les *Tragédies* ont paru, mon

1. Une note au crayon dans l'original donne en toutes lettres le nom du hurleur : D'Elci Angiolo il Satirico.

2. Grâce à l'intervention de Mozzi, la comtesse d'Albany obtint de la régente Marie-Louise la permission de placer le tombeau d'Alfieri à Santa Croce, malgré « quella malnata gente che tanto anela le vendette da volerle sfogare fin coll' inanimate spoglie ». (Zobi IX, 541.) La « malnata gente » est, comme on sait, d'Elci. La comtesse parle de cette opposition dans une lettre à Foscolo. (Edition Traversi, p. 130.)

3. Aujourd'hui le Panthéon.

cher Chevalier, tout le monde en *a dit pis que pendre*, et M. D. a écrit contre; et bien les *Tragédies* ont eu vingt-deux éditions, et le buste de l'auteur est placé partout où il y a un théâtre, et je l'ai vu à Bologne et à Milan. Je ne concevais pas ce que vous vouliez dire, quand vous m'avez écrit que M. D., par égard *pour lui et pour moi*, ne venait pas chez moi. Je ne lui ai jamais dit de venir, et je l'ai toujours méprisé comme il méritait; mais depuis mon retour ici, j'ai appris toutes ses menées ridicules, dont je me moque. C'est tout comme Cesarotti, qui veut refaire l'*Iliade*. J'ai remarqué que la passion dominante des Italiens, et surtout des Toscans, est l'envie; mais (*sic*) si au moins cela les engageait à se distinguer! mais pas du tout; ils veulent avoir de la réputation sans se donner la peine de l'acquérir. *Basta!*

Parlez-moi de vous. Avez-vous profité de la belle saison? Comment se porte votre amie? et notre ami? Parlez-lui de moi. Vous avez vu que nous avons deviné l'année passée que le roi de Prusse ne ferait pas la guerre pour la faire cette année mal à propos; mais je crois que c'est la *même main*[1] qui l'a dirigé alors et à présent pour son profit. Vous m'entendez! Nous en verrons encore bien d'autres. *On dit* que Murat sera roi de Pologne, le roi de Hollande roi de Prusse et Jérôme roi de Hollande.

Avez-vous vu M. de Vargas? On m'a dit qu'il avait été à Livourne. Où est-il allé? J'ai trouvé un beau sonnet et une lettre de M. Chiaromanni, à laquelle je réponds. Je vous prie de le remercier pour moi. Adieu, mon Chevalier, continuez-moi votre intérêt et comptez à jamais sur le mien pour la vie. Si vous voulez vous consoler des malheurs de l'Italie, lisez les temps de Charles-Quint et de François Ier, et vous verrez qu'ils étaient encore plus malheureux. Pendant mon voyage, je me suis occupée de

1. Napoléon probablement.

l'histoire de ce beau pays, qui a toujours été la proie des puissances qui l'ont *voulu prendre*. Mille choses à l'aimable Caroline.

XX (310).

A Alessandro Cerretani [1].

(17 janvier 1807.)

Excuses sur sa lenteur à répondre. — L'apathie intellectuelle de la Comtesse. — Dangers des correspondances. — M. de Vargas. — La marquise de Prié. — Un projet peu pratique de M. de Vargas. — Napoléon moins dangereux qu'une comète. — La mécanique céleste de Laplace. — Montesquieu et Machiavel. — Les Russes et leur stratégie. — Les satires lues et non imprimées de d'Elci.

Le 17 janvier 1807.

Je vous dois, Monsieur le Chevalier, une réponse depuis un siècle, et je vous en demande pardon; ma paresse est cause de mon silence. Je ne puis quasi plus me résoudre à écrire. Je prends un livre, et, une page après l'autre, le temps se passe sans que je l'aie pu laisser. J'ai pris aujourd'hui mon grand parti, vous ayant promis, la semaine passée, par la lettre de l'archiprêtre, de vous remercier de votre aimable souvenir, que j'estime autant que vous le méritez. Je vous dirai aussi que je vis dans une espèce d'apathie ou, pour dire mieux, de stupeur de tout ce qui accable l'Europe, que je ne me sens plus la force de me remuer pour ainsi dire. Je trouve qu'on est devenu si bête partout, que chacun hâte sa ruine, et je n'excepte personne. Vous m'entendez : car on nous a même ôté la consolation de pouvoir s'épancher dans le sein des amis absents et même présents.

1. Sienne, *ibid.*, I, 113. Même suscription qu'à la lettre 304. L'autographe est daté.

A propos d'amis, je n'ai plus entendu parler de M. de Vargas; je ne sais ce qu'il est devenu. A mon retour[1] [le 10 novembre[2]], j'ai trouvé une lettre de lui du mois de septembre, de Livourne, qui m'annonçait son arrivée à Florence. Je ne sais s'il y est venu. Dites-moi s'il est encore à Livourne. Je n'ai pas osé lui écrire comme il venait de Sardaigne, et qu'à présent on est si rigoureux sur toutes les correspondances avec les pays en guerre. Je n'ai pas voulu qu'on crût que j'avais des rapports avec ce pays-là. Personne ne veut se trouver dans le cas de la M. de P.[3], et quoique je ne soie pas sujette, on peut toujours recevoir un mauvais compliment. Il me paraît que cette entreprise que M. de V.[4] veut faire des mines est un projet très difficile à exécuter, et qui sera bien coûteux et ne rendra pas la dépense qu'il exigera : au reste, cela le regarde. Quand on n'a pas de fortune, on s'attache à tout pour se tirer d'affaire. Il est fâcheux de devoir combattre avec le besoin. J'ignore ses affaires, je ne parle que d'après les on-dits.

Vous avez bien raison de vivre à la campagne le plus que vous pouvez; on y oublie les événements fâcheux en s'occupant uniquement de la nature et en regardant le monde et le ciel en bloc. Ils sont bien peu de chose, comparé au système général, et à l'effet d'une comète, si elle touchait notre Globe. Vous savez que M. de La Place prétend que chaque étoile est un soleil qui a son système comme celui que nous connaissons, qu'il a ses planètes par conséquent qui tournent autour de lui. Il a déjà commencé à le démontrer dans son *Mécanisme du ciel* (*sic*).

1. De sa visite à Caluso et à Lambertini de Bologne.
2. Cette date est en surcharge dans le texte original.
3. Les initiales seulement dans le texte. Il s'agit de la marquise de Prié, noble piémontaise, dont, pour des imprudences de parole, Napoléon ordonna la détention au château de Pignerol et qui y fut effectivement enfermée.
4. Vargas.

Il faudra quelques siècles pour arriver à faire l'histoire de tous ces luminaires. Il n'y a pas de science qui élève autant l'esprit que l'étude de l'astronomie, et dans ce moment elle console.

Je relis Montesquieu et Machiavel avec grand plaisir. Ces gens-là en savaient plus que nos modernes docteurs. Je crois que l'historien florentin est le bréviaire du nouveau conquérant; ce n'est pas dans les Français qu'il a appris à si bien connaître les hommes. Dans ce moment, nous vivons dans une grande stagnation d'événements. Les Russes ont mis un grand espace de pays dévasté entre eux et les Français et se sont concentrés sur leur territoire. La saison, le manque de vivres, les maladies ne sont pas favorables aux armées conquérantes, mais la fortune qui les favorise toujours saura les secourir. La paix serait *desiderable*[1]; mais on ne l'aura pas encore, car elle ne convient guère à qui ne se contente que de la part du loup.

M. Delci le satirique lit ses productions à Rome. Sa satire *Sur la Religion*, comme de raison, a fait fortune; les autres n'ont pas plu. Je voudrais les voir imprimées pour les juger, car en les entendant lire on en perd la moitié. Nos *Posthumes* sont toujours sous le séquestre et ne se vendent pas moins, mais nous empêchent de continuer à imprimer : on va publier deux volumes qui le sont déjà. Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne pour la vie. Mille choses à l'ami malade, à l'aimable Caroline et à son mari que je révère.

1. Italianisme : *desiderabile*.

XXI (311).

A Alessandro Cerretani[1].

(28 février 1807.)

La vie rurale. — Caton l'Ancien. — Avantages et profits. — Inconvénients pour la Comtesse. — Reprise de l'impression des *Opere Postume*. — Le *Virgile* d'Alfieri. — Le diplomate Lucchesini devenu philosophe. — L'armée prussienne à Kœnigsberg. — Les Russes dans les Dardanelles. — Nouvelles familières de sa société.

28 février.

Je veux vous distraire, Monsieur le Chevalier, de vos occupations rurales en venant me rappeler à votre souvenir et vous remerciant de votre très aimable lettre. Je suis toujours charmée de recevoir de vos nouvelles, mais je vous prie de ne pas vous gêner ni interrompre vos utiles affaires pour moi. Vous êtes très louable de vous occuper de cette besogne, qui était aussi celle de Caton l'Ancien, qui a même écrit sur la *Cultivation*[2]. Il prétendait qu'il n'y avait qu'un sot qui n'augmentait pas sa fortune en s'occupant d'améliorer ses terres. Je suis persuadée qu'on trouve du plaisir en voyant les ouvrages de la campagne. J'avoue à ma honte que cela m'a toujours ennuyée, et probablement parce que, n'ayant pas d'enfant, je trouve que ce serait perdre mon temps que de travailler pour des gens qui ne m'intéressent pas. Je me dis toujours : « Il me faut si peu de pain et si peu de tout, que j'en trouverai toujours assez pour moi. » Ces occupations

1. Sienne, *ibid.*, I, 114. Même suscription que la lettre 292. Date de l'autographe : 28 février ; les nouvelles politiques fixent l'année 1807, comme l'a vu Conradini.

2. *Sic.* Ital. : *coltivazione*.

m'enlèvent du temps à mes livres, pour lesquels j'ai une grande passion, et c'est une passion insatiable. Vous trouverez ma bibliothèque bien augmentée.

A propos des livres, nous avons recommencé à imprimer le reste des *Posthumes*, et on recommencera à vendre publiquement les premiers, car on n'a jamais cessé de le faire secrètement. J'espère que dans quatre mois tout sera fini. Je vous prie de dire à notre archiprêtre, en lui faisant mes compliments, qu'un de ces jours je lui envoierai (*sic*) le *Virgile*. La critique pourra de nouveau exercer son talent. Connaissez-vous la (*sic*) mémoire de De Careille sur les tragédies en réponse à Carmignani[1]? Le *Virgile* n'a pas été limé, et l'auteur voulait le repasser entièrement, mais le destin l'en a empêché, malheureusement pour les ouvrages et encore plus pour moi.

Nous avons eu ici un passage d'ex-ministre. M. Lucchesini, que j'ai vu, ainsi que Angiolini[2], qui [a] aussi joué son petit rôlet. Il paraît qu'à présent il a adopté celui de philosophe, quoique dans chaque mot qu'il dit il perce une vanité puérile qui dévoile l'homme. Lucchesini est intéressant à entendre. Il arrivait de Konigsberg, où il avoit (*sic*) au Roi de Prusse une armée de 60.000 hommes qui s'unissait avec les Russes. Il dit que tous les pays qu'il a passés sont dévastés, et la disette est extrême. Depuis quelques jours, on dit que les Russes, arrivés dans les Dardanelles, ont forcé les Turcs à faire la paix en

1. Carmignani, professeur à l'Université de Pise, a composé une *Dissertazione accademica sulle Tragedie di V. Alfieri*. La même année, De Coureil publia en réponse une *Apologia delle Tragedie di V. A*. G. Salvatore De Coureil, d'origine française, mais élevé à Pise, eut une grande part dans les querelles littéraires de ce temps, et critiqua avec sévérité *Il Giorno* de Parini e le *Bardo* de Monti. Monti l'a pris à partie dans sa troisième lettre sur le « Cavallo alato d'Arsinoe ». Masi (*Nuovi Studi e ritratti*, II, 261, Bologne 1894) dit qu'il laissa inédite une *Storia della mia vita* dont le manuscrit existe encore chez ses descendants.

2. Ces deux personnages sont bien connus.

les menaçant de les bombarder s'ils ne l'acceptaient pas. C'était les Français qui avaient obligé les Musulmans à déclarer la guerre, et cette nation est ballottée par ces deux puissances, qui finiront par la chasser de l'Europe.

Je suis étonnée que M. de Vargas ne préfère pas de (*sic*) s'établir à Naples, et je suis étonnée qu'on le laisse si longtemps à Livourne, vu la sévérité avec lesquels (*sic*) on agit contre tout ce qu'on appelle ennemis. Adieu, mon cher Chevalier, continuez à être heureux, vous le méritez par votre façon de penser raisonnable. Conservez-moi votre amitié et comptez à jamais sur la mienne. Mille choses aimables à l'aimable Caroline et à son excellent mari. Dites-lui que son ami le sénateur[1], *vieux enfant,* est plus fou qu'à l'ordinaire; il est amoureux de Mme Nencini[2] et lui donne des fêtes, tandis que sa femme est confinée dans sa chambre. Il y a des gens à qui la tête ne vieillit jamais.

Le signor Spanocchi aussi se plie en arrière pour ne pas se courber et ne pas montrer soixante-dix ans. Je ne conçois pas en vérité comment on peut être si *faible de tête.*

1. Mot en surcharge.
2. Eleonora Nencini, une des trois *prêtresses des Grâces* de Foscolo.

XXII (312).

A Alessandro Cerretani[1].

(3 mars 1807.)

Mort de l'archiprêtre Luti. — Éloge de l'archiprêtre. — Charme de la société de Sienne. — Regrets d'Alfieri. — Comment est mort Luti. — Les *Opere Postume*. — *Le malheur des malheurs*.

3 février (mars).

J'avais déjà, mon cher Chevalier, envoyé ma dernière lettre à la poste, lorsque j'ai reçu la vôtre, qui m'annonçait la perte de notre ami[2]. Il est bien heureux d'être délivré de ce monde, où il n'était plus bien. Je ne plains jamais ceux qui s'en vont, mais ceux qui restent privés des personnes qu'ils chérissaient. C'est donc vous et moi qui sommes à plaindre! Il a été bien heureux de trouver des amis comme vous et votre respectable amie. Je me regarderais aussi comme bien heureuse de vivre dans la

1. Sienne, *ibid.*, I, 115. Même suscription que la lettre 292. Date de l'autographe, 3 février. Lapsus évident pour *mars*. La date est 1807, fixée par la mort de l'archiprêtre survenue le 25 février 1807.

2. Ansano Luti mourut le 25 février 1807. Anton Francesco Bandini lui consacre la notice nécrologique suivante dans son *Diario senese* (Sienne, *Bibl. civ.*, D. III, 23, a. c. 27 v°) 1807, febbraio 25. « In quest oggi è passato agli eterni riposi il nob. e reverendissimo Sig. Ansano Luti, Arciprete giubbilato della Metropolitana di Siena, e Provveditore dell' Università, e Rettore della Casa della Misericordia, detta la Sapienza, e del suo Collegio; ha finito la sua vita, ma nella repubblicà letteraria viverà sempre per essere stato uomo dotto e versato in molte scienze; la sua età era sopra i 65 anni. È vissuto per due anni in casa accidentato. Il suo erede per il fide commesso è il sig. Giovanni Macinelli, per il libero la sua governante figlio e marito di essa sig. Giuseppe Tanini. Le funzioni si fanno alla Metropolitana, ed alla cura di S. Salvadore in S. Agostino. È stato tumulato al Campo Santo a sterro nel Poggio al Cardinale e si è portato con sè le armi della famiglia Nuti (*sic*) per essere l'ultimo di essa. »

même ville que vous et de cultiver l'amitié de deux personnes qui en connaissent aussi bien les devoirs. J'ose me flatter que, vu votre indulgence pour moi, votre amie me l'accorderait aussi, et je tâcherais de la mériter. C'est à ce bon archiprêtre que je dois de vous avoir connu; c'est lui qui m'a procuré l'intérêt que vous prenez à moi; veuillez donc bien me le conserver pour l'amour de lui, et vous trouverez toujours en moi un cœur capable d'apprécier vos excellentes qualités. L'archiprêtre était le dernier d'une société de gens de mérite, dont (*sic*) l'ami que je pleure se rappelait toujours avec plaisir. Il m'a souvent dit qu'il n'avait jamais trouvé nulle part une réunion de personnes plus aimables et plus instruites et plus selon son cœur et son esprit. Il le dit dans sa *Vie*. Dites-moi, je vous prie, si l'archiprêtre est mort tranquillement, car il m'a paru qu'il n'était pas très *ferme dans ses principes;* il était combattu. J'avoue que je ne conçois pas, quand on a réfléchi, comment on peut *douter* un moment. Je m'imagine qu'il vous aura laissé les *Posthumes* que je lui ai envoyées; si vous me permettez, je continuerai à vous envoyer la suite qui va paraître. Veuillez bien les recevoir de la main de l'amitié et remplacer celui qui n'existe plus. C'est lui qui a formé ce lien entre nous; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le cultiver : comptez donc à jamais sur les sentiments d'intérêt et d'estime que vous m'avez inspirés, et disposez de moi dans toutes les occasions. Armez-vous de courage; vous avez une amie qui doit vous tenir lieu de tout : ainsi vous ne pouvez pas être malheureux. Le malheur des malheurs, c'est de perdre celui ou celles[1] pour qui on vit uniquement! Alors la vie est un fardeau, et si on la supporte, c'est qu'on ne peut pas faire autrement. Chacun est retenu dans ce monde par un devoir ou un autre, et souvent le

1. *Sic.* C'est assurément une faute d'orthographe.

manque de courage se *masque* de ce prétexte. Les lettres distraient et *si tira avanti* un jour après l'autre jusqu'à ce qu'on arrive à la fin de sa carrière, comme tout le monde. Adieu, mon cher Chevalier, vivez heureux et longtemps pour votre amie, et dites-moi souvent que vous vous intéressez à moi autant que je le fais à vous.

XXIII (313).

A Alessandro Cerretani[1].

(24 mars 1807.)

L'épitaphe de Luti. — Tranquillité de sa mort. — Fréquents suicides. — Les frères Sacco. — L'irréligion et le suicide. — La bataille d'Eylau. — César Berthier à Florence. — Prise de Kœnigsberg. — Craintes d'un débarquement anglo-russe à Terracine. — L'empereur du Nord et l'empereur du Midi. — Prise de Constantinople, nouvelle de mer.

24 mars.

Je vous remercie, mon cher Chevalier, de m'avoir envoyé l'épitaphe de ce bon Archiprêtre. Je suis charmée qu'il n'a pas été tourmenté dans ses derniers moments par des craintes inutiles : il a très bien fait, et c'est un devoir que de se conformer aux lois communes. Je suis persuadée que vous sentez un vide par la perte de cet honnête homme, et que les soins que vous lui donniez vous avaient doublement attaché à lui. Il est cependant bien heureux d'être débarrassé de ce monde, car ses souffrances devaient surpasser le peu de plaisir qu'il avait à vivre. Il est vrai que la nature répugne à sa destruction; c'est une loi bien sage et bien nécessaire; sans cela, tous les malheureux

1. Sienne, *ibid.*, I, 116. Même suscription qu'à la lettre 292. Date de l'autographe : 24 mars. La date 1807 est assurée par l'allusion à la bataille d'Eylau et à l'épitaphe de Luti.

se détruiraient. — Ici le suicide n'est pas rare; en voici trois ou quatre depuis l'année passée. Deux frères, fils d'un peintre nommé Sacco, se sont tués aux Cascine; le second a voulu honorer l'anniversaire de son frère en se tuant aussi. Je crois que le manque de religion et l'excès des vices sans aucune morale est la cause de cette folie. Les gens du peuple privés de religion sont des monstres d'une nouvelle espèce; ils se croient tout permis parce qu'ils n'ont plus peur du diable.

Vous voulez savoir qui sont les vainqueurs de la bataille du 8 février[1]? Savez-vous bien qu'il n'est pas permis de dire que *c'est les Russes?* Et vous autres, à Sienne, on vous accuse de vous réjouir de ce qu'on croit les Français battus. Je vous dirai franchement que je crois — et d'après le dit du général César Berthier, qui est passé ici il y a deux jours, ayant quitté l'armée le 15 février, et a dit — que la perte des deux côtés a été effroyable et sans aucune conclusion. On écrit de Milan qu'il y a encore eu trois autres affaires, et que les Français ont pris Königsberg; mais jusqu'à présent cela n'est pas officiel. Quant à la paix avec les Turcs, on ne sait rien de positif : on craint un débarquement anglo-russe à Terracina, et les Français y forment un camp. On dit que Napoléon veut que l'Autriche se déclare, et je dis qu'elle se déclarera pour lui, craignant encore plus les Russes. On parle de paix, et en vérité ces deux empereurs du Nord et du Midi ne peuvent guère se détrôner et ne feront que détruire du monde inutilement. On prétend que la bataille du 8 a coûté plus de quarante mille hommes, sans compter les blessés. Et pour quoi? Les hommes sont bêtes! Ils sont nés pour être esclaves! J'en suis tous les jours plus convaincue.

Les lettres de Livourne d'aujourd'hui disent que les

1. La bataille d'Eylau (8 février 1807) très sanglante, non décisive, mais que l'on compte en général comme une victoire de Napoléon.

Anglo-Russes ont pris Constantinople; c'est une nouvelle de mer. Mais je sais qu'il était entouré de beaucoup de vaisseaux de ces deux nations. Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien et continuez-moi votre amitié.

XXIV (314).

A Alessandro Cerretani[1].

(18 avril 1807.)

Continuation des *Opere Postume*. — Les *Comédies*. — *Virgile* ébauché. — Hésitations de la comtesse à le publier. — Les Anglais sous Constantinople. — Sébastiani et le Divan. — Les Français en Pologne. — *Troupeaux d'Autrichiens, barbares sans officiers*. — M. de Vargas à Florence. — Nomination du capitaine de la garde.

Le 18 avril.

Je suis charmée, mon cher Chevalier, d'avoir pu faire quelque chose qui vous ait été agréable. Je continuerai à vous envoyer les *Œuvres posthumes* quand elles paraîtront. J'espère que bientôt M. Piatti[2] donnera le premier tome des *Comédies*. Quant au *Virgile*[3], l'auteur devait le repasser tout entier; ainsi, on ne peut guère juger de ce qu'il aurait été, car une nouvelle correction aurait rendu le style beaucoup plus élégant, et il me l'a dit cent fois. Il m'avait même dit que s'il ne pouvait pas y réussir, il l'aurait jeté aux flammes. J'ai été un moment indécise si je le ferais imprimer; mais j'ai pensé que même si cet

1. Sienne, *ibid.*, I, 117. Même suscription qu'à la lettre 295. Date de l'autographe : 18 avril. Les nouvelles politiques fixent la date 1807.
2. L'éditeur des *Opere postume*.
3. Cette publication, si elle n'a pas servi la gloire d'Alfieri, sert les lettres par les observations auxquelles elle prête, comme l'a dit Foscolo, dans son bel article : *Caro et Alfieri traducteurs de Virgile* (*Prose Letterarie*, II). Monti, dans une lettre à Mustoxidi, l'appelle un *sacrilège poétique*.

ouvrage n'était pas parfait, il ne ferait aucun tort à [la réputation de][1] l'auteur et pouvait servir à en faire un meilleur; et d'après cette idée j'ai donné à la presse tout ce qu'il avait laissé imparfait, qui sont comme les ébauches des peintres et ne laissent pas que d'intéresser les gens de l'art. Si l'auteur n'avait jamais rien écrit, ç'aurait été une sottise de le faire débuter par des ouvrages non achevés; mais sa réputation permet et autorise à publier tout ce qu'il a fait et laissé.

Vous savez qu'on dit que la paix n'est pas faite avec les Turcs, malgré que les Anglais sont allés sous les murs de Constantinople. On dit que le Divan, inspiré par M. Sébastiani, a résisté aux propositions des insulaires, et qu'ils sont sortis du Canal. Jusqu'à présent, on n'a pu rien vérifier; on n'a aucunes nouvelles sûres de Constantinople ni de Vienne. Il paraît qu'en Pologne les Français ont plutôt reculé qu'avancé, que le Grand Roi (*sic*) a fait des propositions de paix non acceptables, et que les Barbares Russes les inquiètent souvent. La campagne de l'année passée a un peu gâté les Français. Ils s'étaient accoutumés à chasser devant eux *des troupeaux d'Autrichiens,* et les Barbares du Nord, *sans officiers*, se battent, attendent les coups de fusils et les rendent. Nous verrons comment tout cela finira! Ces plaines de Pologne ont enseveli et enseveliront encore bien des individus!

J'ai vu M. de Vargas, qui a été ici deux ou trois jours *bien affairés*. Je l'ai trouvé bien engraissé, et je n'ai pas trop deviné *à quel saint il est voué*. Je crois que ce sera à celui qui lui fera faire fortune, *soit dit entre nous;* car avec vous je me permets de penser tout haut, comptant sur votre honnêteté et votre discrétion. C'est un homme d'esprit qui annonce une grande finesse dans les traits de son visage, qui inspire de la défiance. Il n'y a pas de

1. En surcharge dans le texte.

doute que les gens d'esprit et d'activité se tirent *toujours d'affaire* dans ce bas monde. Il est malheureux d'avoir besoin de ces ressources, ou d'avoir mangé celles qu'on[1] avait. Personne n'a jamais pu découvrir qui il était? Ce qu'il est sûrement, c'est d'être un homme d'esprit. On n'a pas encore nommé le capitaine de la garde; j'espère toujours que ce sera le (*sic*) M. Spanocchi, ce qui me ferait *grand plaisir,* car je l'aime et le révère, et j'aime Caroline. Dites [le] leur de ma part en leur faisant mes compliments. Continuez à me donner de vos nouvelles et à me conserver votre intérêt : comptez sur le mien pour la vie.

XXV (315).

A Alessandro Cerretani[2].

(17 mai 1807.)

Cerretani à Volterra. — La vie sédentaire. — Nécessité de changer d'air. — L'influence du physique sur le moral. — Exceptions. — Pope. — Projet de voyage à Lucques. — L'Académie de Lucques et les *Tragédies* d'Alfieri. — Les critiques et les auteurs. — L'opinion des Français sur l'Italie. — Rome et Paris. — Instabilité des empires. — Un mot de Massillon. — M. d'Aubusson La Feuillade à Florence.

Le 17 mai.

Je savais, mon cher Chevalier, que vous aviez fait ce petit voyage de Voltaire (*sic*)[3], que j'ai envie aussi depuis longtemps de mettre à exécution, et ce que vous m'en dites excite encore davantage ma curiosité. C'est une des villes de (*sic*) plus anciennes et de (*sic*) plus curieuses de

1. Prem. réd. : Celles que nous avions.
2. Sienne, *ibid.*, I, 107. Même suscription qu'à la lettre 292. Date de l'autographe : 17 mai. La nouvelle de l'arrivée de M. d'Aubusson précise l'année 1807.
3. *Sic*, pour *Volterra.*

la Toscane. Je suis persuadée que cette course vous aura fait du bien à la santé et à celle de votre amie. Quand on mène une vie sédentaire, on a besoin (*sic*) temps en temps de se secouer en voiture et de changer d'air pour renouveler les idées et donner une nouvelle élasticité à la machine; car nos facultés intellectuelles sont terriblement dépendantes de notre physique. On voit cependant des esprits supérieurs dans des corps faibles. Pope est un de ces exemples; il a passé sa vie à être malade, né malsain et augmentant sa mauvaise santé par une gourmandise bien vile pour un homme de son mérite. Mais il y a des êtres privilégiés de la nature; et nous, qui volons terre à terre, nous avons besoin de nous conserver en santé. J'ai le projet aussi pour cela de faire une petite course cet été, soit chez le marquis Santini pour voir sa belle campagne et les bains de Lucques, soit dans quelque autre endroit. Vous êtes bien bon de vous occuper de ce que disent les Français sur l'Italie; leurs paroles n'ôtent rien du mérite de Rome, pas plus que l'Académie de Lucques, qui demain doit décider du mérite et de l'influence que les *Tragédies* de cet ami que je pleure ont eue en Italie sur l'opinion et les mœurs. Vous savez aussi bien que moi que le C[ardinal] de Richelieu, ennemi de Corneille, fit décrier *Le Cid* par l'Académie française; que la tragédie est admirée et l'Académie en conserve la honte. La *Crusca* a bafoué le poème du Tasse, qui est resté l'admiration du monde et de tous ceux qui l'entendent. Je ris de toutes ces sottes prétentions. *La vérité est une* et inaltérable; le temps lui rend justice, et il ne dépend de personne de l'empêcher. Rome sera toujours un objet de vénération pour les savants, pour les gens qui pensent et pour les dévots. Paris plaira aux fous et aux insensés, et quant à ses bâtiments, excepté deux ou trois, le reste est aussi colifichets que tout ce que fait cette nation qui bâtit sur le sable; car même toutes les conquêtes qui font

le malheur du genre humain ne sont pas plus stables que celles de Charlemagne, qui en a vu la ruine avant sa mort, et Louis XIV et Charles-Quint[1]. C'est le sort de tous les conquérants. Massillon le prédicateur dit bien : « *Je ne souhaite pas d'autre mal à ceux qui les admirent que de les avoir pour Rois.* » Ce qui prouve que la France, après la mort de Louis XIV, en avait assez. Malheureusement pour nous que nous ne verrons peut-être pas la chute de cet édifice de carton[2] ! Il est vrai que depuis vingt ans les événements se précipitent, et que nous avons fait un cours de gouvernement[3] en peu de temps. Le ministre de France est remplacé par M. d'Aubuisson (*sic*) de La Feuillade[4], grand seigneur, riche, mais qui fera comme les autres, parce que, mis la casaque, ils doivent obéir au Capitaine[5]. J'ai eu des nouvelles de M. de Vargas, qui reste encore en Sardaigne[6] et puis va en Espagne. Mille choses à la cousine Claire, dont j'aime le naturel; je plains son mari. Adieu; conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne.

1. La phrase n'est évidemment pas claire; Mme d'Albany a été trahie par sa plume. Cependant on comprend bien le sens général du développement.

2. Mme d'Albany eut le bonheur, huit ans plus tard, d'assister à l'écroulement définitif de cet *édifice de carton.*

3. L'expression est assez pittoresque.

4. Le ministre de France Artaud fut remplacé, au milieu de septembre 1806, par M. d'Aubusson La Feuillade, comme plénipotentiaire à la cour d'Etrurie. (Covoni, *op. laud.*, p. 190 et suiv.)

5. Allusion à quelque ancien proverbe. *La casaque* qui fait figure ici est la casaque d'uniforme du soldat nouvel enrôlé qui doit obéir à son capitaine.

6. On peut déduire des lettres précédentes qu'il y est retourné pour s'occuper d'exploitations minières.

XXVI (316).

A Alessandro Cerretani[1].

(22 mai 1807.)

Occupations rurales de Cerretani. — Inutilité de ces travaux pour la comtesse. — La *luminara* de Pise. — La bibliothèque préférable à tous les plaisirs. — Montaigne et Charron. — Rulhière et *L'Anarchie de Pologne*. — La guerre de Pologne. — Les Anglais devant Constantinople. — Campagne décisive en Pologne. — M. de Vargas. — L'amie de l'archiprêtre. — Éloge de Luti par Vargas. — La différence d'éducation et les classes sociales. — *Corinne*.

22 mai.

J'ai toujours, mon cher Chevalier, un grand plaisir à recevoir de vos nouvelles et l'assurance de votre intérêt pour moi; j'en ai aussi à vous renouveler celui que je vous conserve. Vous faites très bien de vous occuper de l'amélioration des terres de votre famille; c'est une occupation utile et intéressante, et qui a été celle de beaucoup de grands hommes de l'antiquité. Quand on a des enfants et des neveux à qui laisser son bien, on a du plaisir à leur remettre des terres en bon état. Quand on est seul dans ce monde, comme moi, ce serait un embarras qui m'ennuierait à l'excès.

Vous avez bien raison de croire que je n'ai pas été à Pise : j'avais vu cette fête en 1775 et je n'ai pas été tentée de la revoir[2]. D'ailleurs, je n'aime pas les foules et tous ces amusements bruyants. Je ne suis plus curieuse de rien voir. Il y a cependant des femmes ici aussi âgées que moi qui y sont allées, mais elles n'ont pas le même goût que

1. Sienne, *ibid.*, I, 100. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 22 mai. Les nouvelles littéraires (surtout la publication de *Corinne*) déterminent l'année 1807.
2. La *Luminara*.

moi. J'avoue que, lorsque je suis dans ma bibliothèque, j'oublie tous les amusements du vulgaire, et qu'un bon livre me tient lieu de beaucoup de choses. Je me garderais bien de faire un pareil aveu à un autre qu'à vous, qui avez le même goût; je serais accusée de pédanterie. Je ne me lasse jamais de lire et relire notre cher Montaigne. Je lui fais cependant depuis quelque temps infidélité pour Charron, dont il parle souvent, que j'ai voulu connaître, mais (*sic*) ne vaut pas l'autre. Montaigne est un ouvrage unique; aucune autre nation [n']en a un pareil!

Il vient de paraître une *Histoire de l'Anarchie de Pologne* par M. de Rhulière[1], que j'ai beaucoup connu. C'était un homme de beaucoup d'esprit. Depuis qu'on parle tant de Pologne, je me suis mise à relire son histoire, ainsi que celle de Charles XII (qui, pour (*sic*) parenthèse, ressemble beaucoup à notre héros[2]), qui a eu beaucoup à faire avec les Polonais au commencement du siècle[3]. Nous sommes dans l'ignorance de ce qui s'y passe à présent. On s'attend à une bataille, car les deux empereurs y ont rassemblé toutes leurs forces. Je suis persuadée que la Suède fera la paix, les gazettes françaises font son éloge. Les Anglais ont fait une sottise devant Constantinople[4]. Tous les amiraux veulent imiter Nelson, mais n'ont pas la prudence qu'il unissait à la hardiesse.

Je suis persuadée que cette campagne sera décisive. Le Grand Roi veut seul continuer la guerre, son conseil était pour faire la paix; apparemment qu'il est inspiré

1. Claude de Rulhière, historien et poète (1731-91). Son *Histoire de l'Anarchie de Pologne* parut en 1807.

2. Napoléon.

3. *Sic*, pour dix-huitième siècle. M[me] d'Albany oublie qu'elle écrit en 1807.

4. Allusion à l'envoi de la flotte anglaise devant Constantinople pour obliger le sultan à abandonner l'alliance française. Cette démonstration de l'amiral Duckworth resta inutile grâce à l'énergie de l'ambassadeur Sébastiani.

par son génie, qui lui assure la conquête du monde; mais après cela sera-t-il content et restera-t-il tranquille? C'est un problème que l'expérience [de l'histoire][1] peut facilement résoudre.

J'ai peu vu M. de Vargas pendant son séjour ici, et depuis son départ je n'en ai plus entendu parler. Il est livré aux grandes aventures! L'amie de l'archiprêtre ignore certainement qu'on ne fait passer personne à la postérité s'il n'y a pas travaillé lui-même; et beaucoup moins peut donner l'immortalité une personne qui n'a aucune réputation comme M. de Vargas[2]. On parlera un jour ou deux de notre pauvre ami, et puis (excepté ceux qui l'ont aimé) on l'oubliera. Les gens qui ne laissent rien après eux qui les tire du néant y retombent. J'ai cru que cette femme s'était brouillée avec notre ami, quand il eut son attaque d'apoplexie, par jalousie de sa nièce? Sa reconnaissance lui fait honneur! Elle est extraordinaire dans une femme de cette classe. J'avoue cependant que je n'ai pas conçu comment notre ami avait pu passer sa vie avec une femme dont l'éducation était si éloignée de la sienne. C'est en cela seul que je mets la différence des classes; car une personne qui a reçu les mêmes principes, qui a la même façon de penser, qu'elle soit née noble ou non, c'est indifférent; mais quand on diffère autant, comme entre une personne du peuple et nous, il n'y a plus de rapport; elle ne vous entend pas. *Basta!* On voit de tout dans ce monde, et on ne doit s'étonner de rien! Il vient de paraître l'ouvrage de Mme de Staël sur l'Italie[3]. Je suis curieuse de le voir, car elle a plus cherché à se montrer qu'à regarder. D'abord que je

1. En surcharge.
2. Allusion à un projet d'Eloge ou de Notice demandé à M. de Vargas par l'amie de Luti, mais qui ne paraît pas avoir été imprimé ni même écrit.
3. *Corinne*, ou *De l'Italie*.

l'aurai lu, je vous en parlerai. Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien, continuez à me conserver votre amitié, et comptez toujours sur la mienne. Mille choses à l'aimable Caroline. — J'espère que votre amie se porte bien.

XXVII (317).

A Alessandro Cerretani [1].

(18 juillet 1807.)

Grandes chaleurs à Florence. — Visite du conseiller Signorini. — L'amie de Cerretani. — « *L'autre danger.* » — Femmes mariées et jeunes filles à Florence. — L'entrevue de Tilsitt. — Union contre les Turcs. — *Combien tout cela durera?* — Indifférence politique. — Craintes d'un retour des Français sur l'Italie. — Le roi de Sardaigne. — Nouvelles intimes.

18 juillet.

La grande chaleur, mon cher Chevalier, m'a empêchée de vous répondre plus tôt; elle me rend incapable de tout. Je me suis cependant armée de courage pour vous remercier de votre aimable souvenir, qui me flatte toujours. Le conseiller Signorini m'a donné des nouvelles de votre santé. Je le vois quelquefois; c'est un homme d'esprit et de mérite. Je conçois que votre amie, qui a de grandes filles dont elle s'occupe, ne se soucie pas que vous soyez toujours en société avec elles. Les jeunes personnes en Italie sont trop susceptibles, et votre morale doit vous faire éviter toutes les occasions de faire bavarder le public malicieux. Dans ce pays, on est aussi indulgent pour les femmes mariées qu'excessivement sévère pour les filles, et ce devrait être le contraire, puisque les femmes appartiennent à leur mari. Chaque pays a sa manière de penser et ses usages!

1. Sienne, *ibid.*, I, 101. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 18 juillet. L'allusion à l'entrevue des deux empereurs fixe l'année 1807.

Nous voici donc à la paix! Les empereurs se sont vus et embrassés, et je ne doute pas que les Turcs ne payent les pots cassés, et peut-être quelque autre aussi[1]. Je ne serais pas étonnée de voir réaliser le premier projet, de n'avoir que deux empires, un du Nord et un autre du Midi. Il faut s'attendre à tout, car tout se réalise avec le temps. Combien tout cela durera, il est difficile à prédire[2]. Charlemagne a vu avant de mourir sa grandeur diminuer, et ce qui est arrivé une fois peut se répéter, car toutes les scènes du monde ne sont que des répétitions continuelles. Si l'ambitieux qui veut tout envahir se contentait de gouverner doucement, il serait égal que ce fût lui ou un autre, puisque les hommes ont prouvé qu'ils sont indignes de la liberté; mais c'est qu'il veut regarder tous les biens de chaque pays où il commande comme lui appartenant et les propriétaires comme ses facteurs[3], et c'est un peu dur!

Je ne doute pas que, d'abord que les affaires du Nord seront arrangées, [il] ne vienne achever celles de l'Italie, et que la Toscane et l'État du Pape ne se ressentent de *sa main bienfaisante*. Au moins sa (*sic*) code sera la règle de tous les États.

Je n'ai plus entendu parler de M. de Vargas. N.....[4] avez-vous quelque chose? Je m'imagine que le Prince[5], chez qui il demeure, sera réduit à son île.

Mille choses à la *signora* Caroline; je suis fâchée qu'elle soit restée si peu à Florence. Voyez-vous la *signora* Magiotta[6]? Adieu, mon cher Chevalier, continuez-moi votre amitié et comptez sur la mienne pour la vie.

1. L'entrevue de Tilsitt (8 juillet 1807). Les prévisions de Mme d'Albany sont assez justes, puisque la paix de Tilsitt fut dirigée contre la Turquie et contre l'Angleterre.
2. Italianisme.
3. Ital. : *Fattore*, fermier, régisseur.
4. Il y a ici un trou dans le manuscrit.
5. Le roi de Sardaigne.
6. Quirina Mocenni Maggiotti.

Dans peu je vous envoierai les deux tomes des *Comédies;* nous imprimons la *Vie,* et j'espère que dans trois mois tout sera fini.

Adieu; portez-vous bien.

XXVIII (318).

A Alessandro Cerretani[1].

(15 septembre 1807.)

Grandes chaleurs prolongées à Florence. — Bains de rivière. — Mme de Staël et *Corinne.* — Jugement sur *Corinne :* vérité des types nationaux. — La langue maternelle toujours préférée. — Richesse de la littérature italienne. — Médiocrité des historiens italiens. — Hume et Robertson. — Supériorité des Anglais en histoire. — Les traductions du latin en italien. — Aristote : son influence sur Machiavel et Montesquieu. — La durée de la paix. — La poésie de Vittorio Quirina Maggiotti à la campagne. — Nouvelles diverses.

15 septembre.

La grande chaleur, mon cher Chevalier, et mille petites occupations m'ont empêchée de répondre à votre dernière lettre aussitôt que j'aurais voulu. Je vous suis toujours reconnaissante de votre aimable souvenir. J'espère que l'extrême chaleur de l'été n'a pas nui à votre santé; la mienne, moyennant *des bains de rivière,* s'est conservée bonne. Vous voulez savoir mon avis sur la *Corinne* de Mme de Staël : je la regarde comme son meilleur ouvrage. Il y a des détails charmants, de jolies descriptions; elle y peint très bien les Italiens, les Français et les Anglais. Elle se trompe souvent, dans le cours du voyage d'Italie, sur les objets d'art, mais ce n'est pas un *voyage* qu'elle

1. Sienne, *ibid.*, I, 102. Même suscription qu'à la lettre 295. La mention de *Corinne*, parue en 1807 et ici lue dans sa nouveauté, fixe l'année 1807.

veut faire ; le voyage n'est que le prétexte. L'ensemble du livre n'est pas digéré ; mais, malgré cela, cet ouvrage est intéressant.

Je conçois que vous préférez le livre en italien que dans aucune autre langue ; on aime toujours mieux celle de son pays, on la sait mieux, *on la sent même,* ce qui n'arrive jamais dans celles qu'on apprend. Je m'en aperçois tous les jours. La littérature italienne a des chefs-d'œuvre que n'ont pas les autres ; mais je ne suis pas (*sic*) votre avis sur l'histoire ; excepté Machiavel, je trouve tous les historiens italiens longs, diffus, s'occupant de petites choses, sans avoir jamais une réflexion philosophique. Ils s'amusent, comme dans tout ce qu'on écrit en prose, à faire des descriptions hors de propos. Je trouve que dans les langues modernes il n'y a que les Anglais qui ont su écrire l'histoire et l'ont osé écrire comme elle doit l'être, sans flatter aucune puissance. L'*Histoire d'Angleterre* de Hume est digne de Tite-Live ; celle de *Charles-Quint* par Robertson est admirable. Les Français n'ont que des historiens adulateurs qui rendent compte des dits et gestes de leurs princes et de leurs ministres. Les Italiens sont naturellement verbeux et poétiques, et il n'y a pas de langue qui pourrait être plus laconique que l'italienne si on savait s'en servir. Quand ils traduisent du latin, ils ne cherchent pas à imiter le style de l'original, mais seulement la pensée qu'ils noient dans une mer de paroles, excepté cependant Davanzati, qui, à force d'être laconique, n'est pas compris. Je connais peu les œuvres d'Algarotti, mais on m'a dit que son italien n'est pas pur, non plus que la prose de Cesarotti.

Je trouve que, lorsqu'on a bien lu les anciens, on voit que les modernes les ont pillés. Je lis à présent la *Politique* d'Aristote, et certainement Machiavel et Montesquieu l'ont mise à contribution. A propos de politique (dont je ne m'occupe que le soir, quand on vient me raconter les

commérages des gazettes, que je ne lis jamais), on dit que la paix ne durera pas; mais je ne sais pas qui pourra guerroyer, car tout le monde est vaincu. Il faut se résigner et laisser faire ceux qui sont les maîtres du monde. Je m'occupe de mes livres, qui augmentent tous les jours. Depuis la visite de M. de Vargas à Florence, je n'ai plus entendu parler de lui; il m'a négligée; je l'aime autant, car je ne me soucie guère des correspondances *de Sardaigne*, dans un moment où tout est suspect.

J'ai vu la *posesie* (*sic*) de Mocenni[1]. Il veut embrasser trop de choses à ce que je crains. Il y a le proverbe qui dit : « *Chi troppo abbraccia niente stringe.* » Sa sœur[2] va à la campagne, ce qui sera un *vuide* pour le bon général qui a été très content de son séjour de Sienne. Ansani[3] s'est distingué; la vanité a remporté la victoire sur l'avarice; il fera jeûner des années ses enfants pour regagner son argent. L'affaire de Bianchi est ridicule d'autant plus qu'à présent on n'y regarde pas de si près. Mille choses aimables à la Caroline. Conservez-moi votre amitié et comptez toujours sur la mienne.

1. Vittorio Mocenni, filleul d'Alfieri. Cf., *ibid.*, série II, l. 288, lettre à V. M., du 25 août 1807. Il s'agit ici d'une ode lue par ce jeune médecin à l'Académie de Sienne.
2. Quirina Mocenni Maggiotti.
3. *Sic*, pour Ansano Mocenni.

XXIX (319).

A Alessandro Cerretani[1].

(16 novembre 1807.)

Une erreur de date. — Cerretani berger. — Désastres des « pasteurs ». — Discussion sur l'histoire. — Historiens italiens, anglais et français. — Les romans de Mme de Genlis : leurs mérites. — L'opération de Copenhague. — Les Bragance au Brésil. — Vargas en Sardaigne. — La reine d'Étrurie à Milan. — Vente des collections de la villa Borghèse-Pinciana à Napoléon.

Mardi, 16 9bre (*sic*).

J'ignore, mon cher Chevalier, si vous vous étiez trompé en datant votre lettre du 7[2] octobre, ou si vous l'avez écrite le 7 novembre. De toutes les manières, elle a mis grand temps en chemin, car je viens de la recevoir dans ce moment, et je m'empresse de vous en remercier. Vous êtes très heureux d'être devenu berger, et surtout si vous ne trouvez pas des loups qui viennent s'emparer de votre bergerie, comme il arrive à d'autres pasteurs qui perdent leur troupeau, ou au moins une partie en attendant qu'on les dépouille du reste. C'est une manière très efficace pour faire faire *ce qu'on veut;* il y a cependant des choses auxquelles il faut sacrifier les biens de ce monde si on veut faire son devoir. — On serait trop heureux de trouver une bergerie et même un état moins noble, où on n'entendrait pas parler *des Butors*[3] qui renversent tout sans

1. Sienne, *ibid.*, I, 103. Même suscription qu'à la lettre 292. Date de l'autographe : mardi 16 novembre. Les nouvelles du bombardement de Copenhague et de la vente des collections Borghèse fixent l'année 1807.

2. Il y a ici les chiffres 6 et 7 écrits l'un sur l'autre; 7 semble avoir été la correction.

3. Souligné dans l'original.

faire le bonheur de personne. Je voudrais bien aussi pouvoir causer avec vous quelques heures toutes les semaines; j'aimerais mieux que ce fût tous les jours. Je suis persuadée que nous serions souvent du même avis, soit en politique qu'en littérature (*sic*).

Si vous comptez parmi l'Italienne celle des Latins, je suis aussi de votre avis, car il n'y a jamais eu de meilleurs historiens que Tite-Live; il est digne du peuple dont il écrit les hauts faits. Les Italiens modernes se ressentent de leur décadence; en écrivant l'histoire, ils sont diffus et peu philosophiques. Les Anglais seuls, vu leur gouvernement, ont pu l'écrire véridiquement et avec liberté. Vous avez bien raison : les livres modernes français sont au-dessous du médiocre. Les auteurs ne pensent qu'au moment et ne font que des livres de circonstance. Je déteste comme vous les romans; je ne les ai jamais aimés, ils m'ennuient, car c'est une répétition continuelle. Ceux de Mme de Genlis m'intéressent quelquefois, parce qu'elle y peint le monde, la cour d'autrefois et le cœur humain admirablement bien. Mme de Staël est trop exaltée; elle a cependant plus d'originalité que l'autre.

L'opération de Copenhagen[1] est une suite de tout le reste. Les Anglais ont joué au plus vite; s'il (*sic*) ne prennent pas la flotte, *on la prenait,* et il faut empêcher son ennemi de vous faire du mal. La famille de Portugal, qui est froissée entre les deux puissances guerroyantes, a décidé d'abandonner le pays pour sauver le Brésil, qui aurait été pris par les Anglais, si elle avait cédé à la volonté des Français; et comme le Portugal ne peut pas exister sans ce pays qui lui donne de l'argent, elle a préféré d'y aller vivre tranquillement[2].

Je n'ai pas entendu parler de M. de Vargas, et je ne

1. Le bombardement de Copenhague par les Anglais eut lieu les 2, 3 et 4 septembre 1807.

2. La famille royale de Portugal passa au Brésil en novembre 1807.

me soucie pas trop de recevoir des lettres de l'*isle* qu'il habite; elle est regardée avec méfiance. Je crois que ce M[onsieu]r travaille davantage à se procurer de la fortune qu'à toute autre chose.

Vous aurez su que la Reine[1] devait aller à Milan voir l'Empereur, qui ne viendra, à ce qu'on dit, que lorsque les affaires d'Italie seront arrangées. Le P[rince] Borghèse a vendu les belles choses que renferme la villa Pinciana pour dix millions de livres de France à son beau-frère. Si son père, qui avait passé sa vie à les arranger, pouvait relever la tête, il serait bien étonné de voir déjà tout cela détruit[2]. Voilà pourquoi c'est une folie de compter que rien puisse durer et de faire des collections, à moins que cela vous amuse. Au reste, si le père Borghèse avait mieux élevé son fils, il aurait su apprécier les choses de ce monde. Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne pour la vie. Dites, je vous prie, à l'aimable Caroline combien je prends part à la perte qu'elle a faite.

Adieu. Donnez-moi de vos nouvelles, elles me font grand plaisir.

1. La reine d'Etrurie.

2. Camillo Borghèse, prince de Sulmona et de Rossano, et mari de Pauline Bonaparte, fut contraint, en 1807, par son tout-puissant beau-frère, à lui céder sa collection moyennant 3 millions comptant, l'abbaye de Lucedio, en Piémont, estimée 4 millions, et 300.000 livres de rente, en tout 14 millions. Le musée de la villa Borghèse fut emporté aussitôt en France et l'emballage en commença dès le 10 novembre. A Rome, cette vente et cette exportation causèrent beaucoup d'émotion, de tapage, et firent même craindre quelque émeute. En 1815, une grande partie des trésors d'art de la villa Borghèse lui furent restitués. (Cf. Silvagni, *Corte di Roma*, II, p. 568.)

XXX (320).

A Alessandro Cerretani[1].

(1er décembre 1807.)

Communauté de sentiments et d'idées entre Cerretani et la comtesse. — Sa connaissance du monde. — Alfieri observateur du cœur humain. — La Toscane *province*. — Agrandissements de la République italique. — Le bonheur de l'unité. — Un corps de nation. — Prochain départ de la reine d'Étrurie. — Affaires d'Espagne. — L'étude du grec. — Traductions françaises du théâtre grec. — Voyage de Pausanias. — Retraite de la Reine. — Pensées de Marc-Aurèle. — Serristori fou mélancolique.

1er décembre.

Je viens, mon cher Chevalier, de recevoir votre lettre du 30, et je m'empresse de vous en remercier. Je suis plus que persuadée que nos façons de penser se rapprocheraient fort, et vous m'humiliez en me nommant savante. Je m'aperçois tous les jours davantage que je ne sais rien de tout. Je connais un peu le monde pour y avoir vécu, l'avoir toujours observé et avoir eu le bonheur de jouir de la société d'un homme comme il y en a peu, et qui était un grand observateur et *indagatore* du cœur humain, et qui avait la bonté de me communiquer ses observations et de former mon esprit. Malheureusement il n'était pas digne du sien, mon cœur seul le méritait. Je n'ai que du bon sens et du jugement, ce qui est plus utile aux femmes que le brillant, et ces deux qualités contribuent davantage à leur bonheur et à celui des autres avec lesquels (*sic*) elles vivent. Je plains *ce pays* s'il devient province, comme on dit que l'Empereur a annoncé qu'il

1. Sienne, *ibid.*, I, 104. Même suscription que la lettre 292. Date de l'autographe : 1er décembre. Les nouvelles d'Espagne et d'Étrurie permettent de fixer la date de 1807.

voulait agrandir l'Italique jusqu'à onze millions. Ce serait un bonheur que les Italiens fissent un corps de nation, et puis on verra avec le temps ce qu'ils deviendront; mais j'ai de la peine à croire qu'on veullent (*sic*) les réunir. Ce serait une nouvelle politique qui leur serait trop utile. Le temps fera le reste, surtout si on les rend martiales (*sic*). On ignore quand la Reine[1] partira. Elle attend, à ce qu'on dit, un courrier de son père[2], qui est lui-même au milieu des embarras que sa faiblesse lui a procurés en élevant au-dessus de lui le P[rince] de la Paix[3]. On dit que c'est lui qui accuse le P[rince] des Asturies[4] d'avoir voulu détrôner le Roi son père. Que de vilaines choses on entend et on voit dans ce monde! Je voudrais trouver un endroit pour m'y retirer et ne plus m'occuper que de mes livres. Vous avez tort de ne pas vous donner l'occupation du grec : les traductions latines du Théâtre grec valent mieux que celles du P. Brumoi[5], qui ne sont que des extraits. Il y en a à présent en français qui sont meilleures. *Echile* (*sic*) a été traduit par M. Du Theil; *Sophocle* par M. de Rochefort, et *Euripide* par M. Prévot, ce qui forme un corps de dix volumes, et il renferme aussi l'extrait du P. Brumoi. Le Théâtre grec a aussi été traduit en italien, pas très mal, par différents auteurs. Mariotti a traduit *Echile,* Jacomelli[6] *Sophocle* et Carmeli

1. La reine régente, Marie-Louise.
2. Charles IV, roi d'Espagne.
3. Le célèbre Manuel Godoï, duc d'Alcudia et prince de la Paix, favori de la reine et du roi, et ministre tout-puissant.
4. Ferdinand, qui fut plus tard Ferdinand VII.
5. Le jésuite Pierre Brumoy (1688-1742), auteur du *Théâtre des Grecs*. Le théâtre d'Eschyle, traduit par La Porte du Theil, est compris dans le recueil de Brumoy. La traduction en prose du théâtre de Sophocle, par Guillaume du Bois de Rochefort, parut à Paris en 1788, celle du théâtre d'Euripide, par Prévost Pierre de Genève, à Paris en 1782.
6. Michele-Angelo Carmeli, de Cassello di Cittadella en Padouan, publia les tragédies d'Euripide à Padoue (1743-54). Michele-Angelo Giacomelli, de Pistoja.

Euripide, à ce que je crois. Celles traduites par le C[omte] Alfieri sont exactes.

Je suis à présent occupée à me promener en Grèce avec Pausanias, et je vois que ces Messieurs étaient tout aussi superstitieux que nous et croyaient aussi facilement. Le peuple est partout le même, et on entend par *peuple* tout ce qui ne pense pas; vous jugez que le nombre en est grand.

[Si] la Reine aurait fait ce qu'elle aurait voulu, il convenait davantage qu'elle fût en Portugal auprès de ses parents, qui bientôt passeront plus loin aussi. Vous savez qu'il y a longtemps que je l'ai dit. Armons-nous de courage : c'est à présent le moment de recueillir ce que nous avons semé. La philosophie est une grande ressource. Connaissez-vous les réflexions de l'empereur Marc-Antonin[1]? Elles méritent d'être lues; elles élèvent et fortifient l'âme. Adieu, portez-vous bien; donnez-moi de vos nouvelles et comptez sur mon tendre intérêt. Mille choses à la *S[ignora]* Carolina : je crains bien qu'elle ne viendra plus ici. J'aime et j'estime son excellent mari. Dites-lui (*sic*) de ma part, et que Seristoris a donné dans la folie mélancolique.

1. Plus connues sous le nom de *Pensées de Marc-Aurèle.*

XXXI (321).

A Alessandro Cerretani[1].

(2 janvier 1808.)

Auteurs originaux et traductions. — Les livres de morale et les passions. — Les pacifiques Toscans. — Les troupes toscanes et la vie de soldat. — Projet d'un grand royaume d'Italie. — Rénovation de l'Italie guerrière. Les deux empereurs. — L'Autriche dans une souricière. — Mme d'Albany pensionnée par l'Angleterre, autrefois par la France. — Mort d'Alfieri : désespoir continu. — Jalousie satisfaite des Siennois contre les Florentins. — Florence, ville d'étrangers. — Le royaume d'Oporto.

2 janvier 1808.

Vous avez bien raison, mon cher Chevalier, qu'on ne peut pas juger des auteurs originaux par les traductions. Je m'en aperçois tous les jours dans les langues que j'entends, et ce doit être cent fois pis dans les langues mortes. Je crois cependant que l'italien, cette belle langue qui se prête à toutes les formes, pourrait rendre le grec beaucoup mieux qu'aucune autre. On dit que l'allemand a aussi cet avantage; elle a des tournures grecques.

Je crois, comme votre ami, que tous les livres de morale et de philosophie n'ont empêché personne de se livrer à la violence de leur passion (*sic*) quand elles sont véhémentes; mais ils retiennent quelquefois les faibles de tomber tout à fait. Il faut cependant avouer qu'une bonne éducation fondée sur la morale et la religion bien enseignée peut empêcher les jeunes gens de se déshonorer; ce qui peut encore davantage, ce sont de bonnes lois qui punissent les crimes et dévouent au mépris public les

1. Sienne, *ibid.*, I, 151. L'autographe a fait partie de la collection Vivarelli à Sienne. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 2 janvier 1808.

individus qui les commettent. Les hommes se laissent conduire par la crainte, et la peur les rend souples comme un gant; nous en sommes témoins. A présent, les Toscans n'aiment pas à se battre et à faire la guerre; quand ils y seront obligés, ils seront comme les Italiques et les Français. Les troupes vont déjà commencer à essayer de la vie de soldat; les fantassins sont partis pour Mantoue et les dragons vont à Novarre. Tous les officiers pleurent leurs foyers[1].

Vous savez que l'Empereur a dit aux députés qu'il était Italien et qu'il allait faire un grand royaume de l'Italie; qu'il voulait [la] régénérer et l'empêcher d'être toujours envahie. Nous verrons. Il n'y a pas de doute que, si l'Italie devient guerrière, elle donnera la loi avec le temps, comme elle a déjà fait jadis. On parle de prendre le Turc et de le partager avec la Russie. Si on y réussit, chose dont je ne doute pas, l'Empereur d'Autriche sera entouré comme dans une souricière. On veut aller aussi vaincre les Anglais aux Indes. A propos de ce pays-là, le Roi[2] m'a donné la moitié de la pension qu'il faisait à mon beau-frère le Cardinal-Duc, c'est-à-dire seize cents livres sterlings, ce qui fait plus de six mille écus de ce pays. Vous voyez que me voilà très riche, et beaucoup plus que je n'ai besoin, vu mes goûts. Le Roi de France me traitait encore mieux, car il me donnait dix mille écus

1. Dans les derniers jours de 1807, la régente Marie-Louise avait été informée de la suppression du royaume d'Etrurie et de la réunion de la Toscane à la France. Elle délia ses sujets du serment de fidélité, et quitta Florence le 10 décembre 1807. Peu après arriva à Florence M. d'Auchy, conseiller d'État et intendant du Trésor dans les départements français d'Italie. Le 8 janvier 1808 eut lieu la cérémonie de la prestation des nouveaux serments. Presque aussitôt fut mise en vigueur la loi sur la conscription, et les pacifiques Toscans furent astreints au service militaire. La consternation fut générale à la publication de cette ordonnance. (Zobi, *op. laud.*, IX, 647-660.)

2. Georges III

de ce pays[1]. Je suis très contente; je le serais davantage si je n'avais pas perdu tout le bonheur de ma vie, et la perte de cette personne chérie a empoisonné tout ce qui peut m'arriver d'agréable; je le regrette dans tous les instants de la journée, et, encore plus, quand j'éprouve quelque événement heureux. Quand j'ai du chagrin, je me dis : « *Au moins il ne le sent pas.* » Vous ne pouvez pas concevoir quel vide laisse dans l'âme une si grande perte; on voit toutes les choses de ce monde d'un autre œil. Je puis vous assurer que je ne crains plus rien; aussi on est bien tranquille quand on n'a plus à craindre que pour soi. Vos compatriotes jouissent donc de voir les Florentins devenus « *province* » comme eux ; c'est une jouissance qui n'est pas noble, ni d'une âme généreuse. Je crains qu'ils en souffriront plus que Florence, qui aura toujours des étrangers, et je ne doute pas que le vice-roi ne vienne y passer l'été[2]. Le pays est beau; les campagnes sont belles et riantes et bonnes, car les maisons sont agréables.

Je vous souhaite la bonne année, et je désire qu'elle soit aussi heureuse que vous le méritez; votre excellente philosophie contribue à votre bonheur.

Mille choses aimables à la *Signora* Carolina et à son digne mari; dites-lui que Serristoris a sa folie mélancolique; il ne voit plus personne et se croit ruiné. Il a voulu se raccommoder avec son frère, qui a fait le cruel.

Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien, et comptez sur ma tendre amitié et conservez-moi la vôtre.

On n'aura l'organisation de la Toscane qu'après le retour de Napoléon à Paris.

1. Dutens, *op. laud.*, II, ch. XII, p. 247, parlant du temps où il connut Mme d'Albany, dit qu'ayant réclamé à la cour de France une pension jadis offerte à son mari lors de son mariage, « elle en avait reçu une pension annuelle de 6.000 livres. Le Pape lui en donnait 25.000 ».

2. Il semble que Florence attire les étrangers surtout l'hiver.

La Reine le sera de Porte[1], petite ville grande comme Pistoja; elle aura du vin et peu d'argent, car même tout le Portugal sans le Brésil serait misérable.

XXXII (322).

A Alessandro Cerretani[2].

(2 février.)

Nouveau régime, même administration. — Le temps viendra. — Un sénateur siennois. — Le jeune Strozzi. — Lettres ouvertes par la police. — Prudence épistolaire. — Une réponse de Platon à Denys. — Indifférence du lettré pour la politique. — *Corinne*, de Staël. — Mme de Genlis et *Le Siège de La Rochelle*. — Leur rivalité littéraire. — Napoléon en Espagne. — Attaque de Gibraltar. — L'édition des *Postume* retardée.

2 février.

Nous ne sommes pas, mon cher Chevalier, plus avancés que le premier jour : on administre *al solito,* je m'imagine, jusqu'à ce que l'administrateur se soit mis au courant de l'état de ce pays et de ce qu'il peut supporter. Le temps viendra où tout sera mis au jour. Vous avez vu que votre compatriote (qui n'est pas venu chez moi ni sa femme non plus, et que je n'ai pas été chercher parce qu'elle est trop jeune pour moi) est retourné [dans] sa *sénatorerie*[3], et je crois qu'il n'y a pas pensé : ce sont des places qui ne se donnent que pour récompense de services rendus. Ils ont été tous les deux très bien traités dans la société, vu les politesses qu'ils avaient faites au

1. Napoléon avait laissé espérer à la reine régente d'Etrurie, en compensation de la perte de la Toscane, la constitution d'un royaume d'Oporto, formé d'une portion du Portugal. Mais il n'en fit rien.

2. Sienne, *ibid.*, I, 139. *Suscription :* « A Monsieur | Monsieur le chevalier Alexandre Cerretani Bandinelli, à Sienne. » Date de l'autographe : 2 février. Les nouvelles du séjour de Mme de Staël à Vienne et du roman de Mme de Genlis précisent l'année 1808.

3. Mme d'Albany écrit *sénatorie*.

général Colli, et puis la femme est jolie et douce. Il paraît qu'elle a une excellente conduite. Je vois souvent M. Strozzi, qui aime beaucoup votre patrie : c'est un jeune homme instruit, et qui pense bien.

On parle un peu de paix dans les gazettes, mais j'en doute. Hier on a ouvert, pendant plusieurs heures, toutes les lettres venant de Rome. Prenez garde à ce que vous écrivez ici sur le prochain ! Nous serons privés même de penser avec nos amis. Au reste, vous connaissez comme je pense sur le monde et ses péripéties. Je ne me mêle de rien, mais aussi personne ne peut enchaîner mon âme ni mes sentiments ; c'est une consolation. Je me rappelle toujours de (*sic*) la réponse de Platon à Denis, qui lui reprochait de parler contre lui dans l'Académie et qui lui répondit : « Nous nous occupons de choses plus sublimes, et nous n'avons pas le temps de penser à vous. » Il n'y a pas de doute que celui qui ne s'occupe que de sciences et de littérature trouve tous les événements politiques bien petits et n'y voit qu'une répétition du passé, car il n'y a qu'un certain nombre de choses qui arrivent dans ce monde et se répètent sous différentes formes et nuances.

La *Corinne* a des moments agréables : l'auteur est à Vienne ; elle se plaignait d'être mal logée. Un de ses amis lui répondit : *Corinne est toujours au Capitole*. Elle est fort fêtée dans cette capitale, où l'esprit n'est pas ce qui brille le plus.

Mme de Genlis a donné un nouveau roman qui se nomme *Le Siège de La Rochelle, la conscience ou le malheur*. Le siège arrive à la fin du livre. Cet ouvrage est très dévot : c'est le triomphe de la vertu religieuse. Cette femme est l'antagoniste de l'autre, qui [*est*] toute mondaine et philosophe. On dit que Mme de Staël nous promet un autre roman, et Mme de Genlis aussi, qui se nommera : *Le Fils naturel*. Ces dames ont des imaginations inépuisables.

Les lettres de Paris d'aujourd'hui ont des lueurs de paix.

Nous allons perdre le général Reille, qui sera très regretté, parce qu'il est excellent, et nous aurons le général Fiorelli, Corse, qui sera commandant de la place. M. Dauchi est celui qui gouverne; il est bon et loyal. Vous avez aussi un petit représentant.

Je suis toujours très occupée de mes livres, qui augmentent tous les jours.

On dit que l'Empereur va aller en Espagne et attaquer Gibraltar. C'est une entreprise difficile; mais rien ne lui résiste. Cependant, ce roc est sourcilleux et raboteux et bien armé.

D'abord que Piatti produira nos *Posthumes*, vous les aurez; mais il a été malade et veut achever son édition, car il en fait une à meilleur marché. Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié, et comptez sur la mienne pour la vie.

XXXIII (323).

A Alessandro Cerretani[1].

(19 mars 1808.)

Rhume grave de la comtesse. — Lamentations générales. — Mécontentement et effroi des Toscans. — Leur légèreté en politique. — Suspension des pensions et salaires de cour : crise économique. — Lectures politiques. — Éloge de Machiavel. — *La République* de Platon. — Dans sa bibliothèque. — Projet de lire Cicéron. — La vraie grandeur humaine. — Rome et le Pape. — Lucien Bonaparte. — L'Empereur en Espagne. — Bruit d'expédition en Afrique. — Les *Barbares insulaires*. — La Saint-Joseph, fête de l'Impératrice. — Fin de l'impression des *Postume*. — La nouvelle noblesse.

Le 19 mars.

Ce n'est pas, mon cher Chevalier, par négligence, et encore moins par oubli, que j'ai été si longtemps sans

1. Sienne, *ibid.*, I, 40. Suscription : al signor cavalier Alessandro Cerretani Bandinelli a Siena. Date de l'autographe : 19 mars; les nouvelles politiques précisent l'année 1808.

vous répondre; mais un gros rhume qui m'a tourmentée m'a ôté toute possibilité d'unir deux idées. Je connais votre indulgence pour mes productions, dans lesquelles vous ne devez lire que les sentiments d'amitié que vous m'avez inspirés; mais encore ne faut-il pas ennuyer ses amis. Il a fait un si grand froid et si continu, que j'en ai souffert malgré la force de ma poitrine; car il y avait vingt ans que je n'avais eu un rhume en forme. Je suis mieux, et d'abord j'ai pris la plume pour vous réitérer tout l'intérêt que vous méritez et vous remercier du vôtre pour moi. Je crois que vous êtes plus heureux à la campagne que nous à la ville, dans ce moment où on n'entend que des lamentations générales sur ce qui arrive et ce qu'on prévoit pour l'avenir. L'imagination toscane leur fait voir les choses encore plus noires (non pas que je les voie couleur de rose). Les Florentins qui ont entendu parler depuis vingt ans des malheurs de tout le globe n'ont jamais cru que le débordement arriverait jusqu'à eux; il est difficile cependant, quand un torrent déborde, de calculer jusqu'où il peut arriver, et il faut s'attendre à être submergé comme les autres; mais cette nation ne veut pas prévoir les maux pour ne pas s'affliger : elle ressemble en cela aux Français qui sont terrassés quand le malheur les accable. Vous ne pouvez pas vous imaginer de (*sic*) l'état de ce pays; la plupart vivaient de pensions et de salaires de la Cour, et tout cela est suspendu pour un mois; et comme tout ce monde mangeait au jour la journée sans jamais penser au lendemain, ils se trouvent sans pain. L'Administrateur est un homme bon et humain, qui fait ce qu'il peut pour adoucir ce passage d'un ancien gouvernement à un nouvel ordre de choses.

Je viens de relire Machiavel, Montesquieu, *La Tiranide*[1], que vous devez connaître aussi, et qui est une pein-

1. Ouvrage d'Alfieri, *Della tirannide, libri due* (Kehl).

ture d'un mauvais gouvernement. Je lis à présent les *Discours sur les gouvernements* de Sidney[1]; je n'ai jamais rien lu de plus fort et de plus raisonné. Il a été républicain du temps de Cromwell et a eu la tête tranchée par Charles II, malgré l'amnistie qui lui avait permis de retourner en Angleterre.

Je trouve comme vous que Machiavel connaissait bien les hommes. On lui fait un crime d'avoir fait son *Prince,* parce qu'il a enseigné l'art de la tyrannie; mais en retournant la médaille, il a enseigné aux peuples à connaître la tyrannie. Ses *Discours sur Tite-Live* sont admirables. Il a cependant puisé, ainsi que Montesquieu, dans la *Politique* d'Aristote (que je viens de lire aussi); une partie de son *Prince* est pris là-dedans. J'ai lu aussi *La République* de Platon, où il y a le portrait de chaque gouvernement et ses abus; il y a ceux de la tyrannie, et le portrait du tyran vous le croiriez calqué... — Je vous prie de lire ou relire ces ouvrages, qui m'ont fait un grand plaisir. Je suis à présent à la fin de mon cours de politique, et je vais commencer toutes les œuvres de Cicéron, et je les lirai selon qu'elles se présenteront dans sa *Vie* par Middleton. Lire, étudier est la seule distraction et consolation qu'on a dans ce moment. J'oublie tout quand je suis au milieu de ma bibliothèque, entourée de ces grands hommes, qui doivent bien rire de voir accorder le nom de *grand* à des pygmées. Il n'y a de grand dans ce monde que celui qui augmente les connaissances utiles de ses semblables et contribue à les rendre meilleurs et plus heureux. Je méprise celui qui croit acquérir de la gloire en foulant aux pieds tous les principes, et croit que la force seule peut l'immortaliser. L'impartiale postérité met

1. Sidney Godolphin, décapité en 1683 comme conspirateur par ordre de Charles II. (Cf. Macaulay, *Histoire d'Angleterre,* I, chap. II.)

chacun à sa place ! C'est la consolation de celui qui souffre.

Rome est *al solito*. Le Pape y commande le civil. Lucien[1] lui témoigne respect et intérêt, et lui a donné cent vingt-cinq mille écus pour ses besoins. L'Empereur va en Espagne, où il a déjà cent cinquante mille hommes[2]. On dit que c'est pour *aguerniser*[3] le pays ; d'autres que c'est pour aller en Afrique attaquer les puissances corsaires. On parle du projet de prendre l'Inde par terre, puisque ces Barbares insulaires ne veulent pas se soumettre. — Toute la colonie, qui est allée avec la Reine, revient le premier de mai ; on ne sait si elle aura un morceau de Portugal[4]. — On attend le préfet ; vous avez déjà le vôtre[5]. Il y a grande fête aujourd'hui pour la Joséphine Im[pératrice][6].

Adieu, mon cher ami ; comptez sur mon amitié comme je compte sur la vôtre. Mille choses à l'aimable Caroline. Continuez à vous occuper, mais distrayez-vous quelquefois pour me donner de vos nouvelles, qui me font grand plaisir. Avouez que je suis à la hauteur (*sic*) et que mon style est digne des circonstances.

Nous avons fini d'imprimer depuis le premier décembre[7], et Piatti, par ses *traineries,* n'a pas encore publié ; d'abord que les volumes paraîtront, vous les aurez.

1. Lucien Bonaparte vivait en disgrâce et retiré dans sa terre de Canino, que Pie VII avait érigée pour lui en principauté.

2. Napoléon part le 2 avril 1808 pour l'Espagne. Son voyage avait pour but l'abdication de Charles IV

3. *Sic.* Ce mot, imaginé par Mme d'Albany, signifie sans doute *mettre garnison*, sous l'influence de l'italien *guernire.*

4. Beaucoup de Toscans, fonctionnaires de la cour d'Etrurie, avaient accompagné leur ex-reine jusqu'en Espagne.

5. M. d'Auchy nomma préfet à Sienne Gandolphe, à Florence Révilly, à Livourne le baron Capelle. La Toscane avait été divisée en trois départements par le décret du 18 février 1808. (Zobi, *op. laud.*, IX, 670.)

6. Le 19 mars, saint Joseph, était la fête de l'Impératrice.

7. La publication des *Opere postume* avait commencé dès 1804 et l'abbé de Caluso vint à Florence pour donner à ce sujet des conseils à Mme d'Albany. (Cf. la lettre de Mme d'Albany à d'Ansse de Villoison, 9 décembre 1803, Teza, *op. laud.*, 565.)

L'Empereur va, dit-on, rétablir une nouvelle noblesse en France. Tous les enfants des Maréchaux seront nobles, ainsi que ceux des légionnaires.

XXXIV (324).

A Alessandro Cerretani[1].

(9 avril 1808.)

Sincérité de ses lettres. — Aucune vanité de style. — Soumission des Florentins aux règles générales de l'Empire. — Maintien des Universités dans leurs villes. — Abdication du roi d'Espagne. — Révolution espagnole. — Dépossession du Pape. — Miollis, gouverneur du *Pontificio.* — La nouvelle noblesse. — L'amalgame. — Le duc de Parme Cambacérès. — La *Vie de Fénelon.* — Ouvrages et traductions historiques. — Apoplexie de Spannochi.

9 avril.

Mes lettres, mon cher Chevalier, ne méritent pas toutes les louanges que vous leur donnez; elles n'ont pas d'autre mérite que de vous témoigner sincèrement les sentiments que vos bonnes qualités m'ont inspirés. Je vous communique mes idées comme elles se présentent à mon esprit, sans art et sans prétention : ainsi, trêve de compliments. Je n'ai jamais eu la vanité de briller par mon style; je n'ai même pas la patience de le soigner, ce qui est un tort; mais vous me le pardonnez, et cela me suffit.

Je ne crois pas que toute la cour que peuvent faire les Florentins puisse changer le système adopté pour les différentes villes de la Toscane. Les ordres viennent d'en haut, et celui qui représente *Giove Massimo* a peu de pouvoir : il doit toujours écrire dans l'empyrée pour se régler en conséquence. Je suis persuadée que les Univer-

1. Sienne, *ibid*, I, 138. Même suscription qu'à la lettre 323. Date de l'autographe, 9 avril. Les nouvelles d'Espagne fixent l'année 1808.

sités resteront où elles sont. Au reste, je l'ignore, car je ne sais pas grand'chose, ne voyant aucun des *faiseurs* et tachant de vivre pour moi et mes livres. Ce n'est pas qu'on [n']apprenne toujours malgré soi tout ce qui se passe, même dans les pays lointains. Vous aurez su que le roi d'Espagne a abdiqué en faveur de ce fils si coupable il y a trois mois, et qui a écrit si bêtement à son père[1]. Le P[rince] de la Paix a été trouvé dans une *soffitta*[2]; on lui a repris ses biens[3]. On écrivait, le 15, d'Arajuez (*sic*) que la famille royale faisait ses paquets, et je croyais qu'elle allait suivre l'exemple *du voisin*[4], et deux jours après on entend tout ce remue-ménage. Il paraît que c'est le parti du P[rince] des Asturies qui a fait ce coup, croyant peut-être sauver le tout; mais je doute que *Giove Massimo* se contente de cela. Nous verrons? On dit aussi que le Pape n'est plus l'évêque de Rome[5], et que Miollis est gouverneur de l'ex-pays *Pontificio,* avec le titre de comte. Vous aurez vu qu'une nouvelle noblesse va remplacer l'ancienne. On dit cependant qu'il y aura de l'ancienne amalgamée avec l'alliage (*sic*)[6]. Il était impossible qu'une monarchie puisse exister sans des gradins (*sic*) qui montent au trône. — Cambacérès est Duc de Parme. Probablement nous aurons aussi notre Duc ou notre Prince avec le temps; en attendant, cette ville souffre, car beaucoup de monde n'est pas payé et a besoin d'argent.

1. En mars 1808, Charles IV, roi d'Espagne, abdique en faveur de son fils Ferdinand; en mai, il abdique de nouveau en faveur de « son ami » Napoléon.

2. *Soffitta* = mansarde ou grenier, soupente.

3. Dans l'émeute d'Aranjuez, Godoi perdit tous ses biens et réussit à grand'peine à sauver sa vie. Il vécut ensuite dans une profonde obscurité et ne mourut qu'en 1852, à Paris.

4. Passer en Amérique comme la famille royale de Portugal.

5. Rome fut réunie à la France et occupée par Miollis le 2 février 1808.

6. Mme d'Albany veut dire *avec la nouvelle;* c'est le mélange des deux noblesses qui produit l'alliage.

Je viens de recevoir la *Vie de Fénelon* par l'ancien évêque d'Alais, qui est chantée par les journaux[1]. Elle est en trois volumes, dans le goût de celle de Cicéron par Middleton; mais quelle différence! Elle est bien écrite, mais un peu trop longue. L'auteur, que j'ai connu, a beaucoup d'esprit. On vient aussi de traduire la vie de Léon X en français[2]. On peut à présent, à très bon marché, avoir très vite les livres nouveaux par la poste. C'est un petit dédommagement de tant d'autres maux.

Le pauvre Spannochi a eu une attaque d'apoplexie, qu'il croit une attaque de nerfs. Il a tâché de prolonger sa jeunesse le plus longtemps qu'il a pu. — Si vous voyez le *C[avaliere] Signorini,* dites-lui mille choses de ma part. C'est un homme aimable et spirituel, et qui a une tête forte; il voit les choses pour ce qu'elles sont dans ce monde.

Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne pour la vie. Mille choses à la Caroline.

1. M de Bausset publia l'*Histoire de Fénelon,* à Versailles 1808. 3 vol. in-8°.

2. *The life and pontificate of Léon X*, de Roscoe, fut traduite en français et publiée à Paris en 1808 par P.-F. Henry. Mme d'Albany avait reçu Roscoe dans ses *converzazioni*.

XXXV (325).

A Alessandro Cerretani[1].

(20 mai 1808.)

Relâchement de sa correspondance. — Excuses. — La tragédie d'Espagne. — Massacre de Madrid. — Les princes, « *vrais crétins* ». — Lucien Bonaparte incognito à Florence. — Ses collections de tableaux. — Vargas et le marquis Strozzi. — Le palazzo Strozzi. — Annonce d'une visite impériale. — Misère des ex-employés toscans. — La *Vie de Fénelon*. — Bossuet et Fénelon. — Le *Vieux des sept montagnes*. — Charlemagne, Napoléon et l'Église.

Le 20 mai.

Il y a des siècles, mon cher Chevalier, que je n'ai eu le plaisir de vous renouveler les assurances de mon amitié. Je ne vous ai cependant pas oublié ; mais d'un jour à l'autre j'ai remis à vous écrire. J'espère que vous vous portez bien, et que vous continuez à vous occuper philosophiquement de vos livres et de la campagne, ce qui vaut mille fois mieux que toutes les affaires politiques qui deviennent tous les jours plus noires et plus tristes. Vous avez lu la tragédie d'Espagne, le massacre arrivé à Madrid et la conduite des deux Rois père et fils, tout cela pour et contre le P[rince] de la Paix[2]. Quelles gens,

1. Sienne, *ibid.*, I. 141, *Suscription* : A monsieur | Monsieur Alexandre Cerettani, à Sienne. Date de l'autographe, « 20 mai ». Les nouvelles de l'Espagne fixent l'année 1808.

2. Les péripéties de cette « tragédie d'Espagne » sont connues . la conspiration de l'Escorial, les sollicitations adressées à Napoléon à la fois par Ferdinand et Charles IV, l'émeute d'Aranjuez (18 mars) qui faillit coûter la vie à Godoi, la déchéance du favori, l'abdication de Charles IV signée, puis retirée (25 mars), le départ du fils, puis du père pour Bayonne où les avait convoqués l'Empereur, l'émeute du 2 mai à Madrid contre les Français, vigoureusement réprimée par Murat. A la suite de ces faits, les monarques espagnols durent, le 10 mai, abandonner leur couronne que Napoléon donna, le 15 juin, à son frère Joseph.

grand Dieu ! Les princes sont de vrais crétins[1]; ce sont des masses de chair sans âme et sans sentiments !

Vous n'avez eu que la fumée du rôti, et nous en jouissons. Je parle de Lucien[2], qui est ici jusqu'à ce qu'il aille à Livourne prendre les bains. Il ne voit personne, et fait dire à qui le voulait voir d'aller chez lui, et a nommé les personnes qu'il désirait recevoir. A présent, il s'est mis dans la retraite de nouveau et vit dans sa famille. Il achète beaucoup de tableaux anciens et se connaît en beaux-arts. On dit qu'il parle bien et annonce de l'esprit. Savez-vous que M. de Vargas est ici, que je ne le vois pas? Il n'est pas venu chez moi après m'avoir écrit pendant des années. Il va cependant dans le monde. C'est un homme singulier. Écrit-il encore à votre amie? Il voit beaucoup le M[arquis] Strozzi, qui est un jeune homme qui a des connaissances et même de l'esprit. Il s'occupe à faire un beau jardin à son palais, fameux pour les conversations qu'on y faisait du temps de Machiavel et de Rucellaï.

On nous annonce l'Empereur dans deux mois. Il faut espérer qu'il sera le réparateur des torts et *rendra du pain*[3] à ceux qui sont réduits à le mendier après avoir vécu dans l'aisance. Il y a une quantité d'employés qui sont réduits à l'aumône.

Je m'occupe toujours de mes livres, plus des anciens que des modernes, car ce qui paraît à présent ne vaut pas grand'chose. Je viens de finir une *Vie de Fénelon*[4] en trois gros volumes, où le quiétisme est longuement épuisé. On y voit que le grand Bossuet n'était pas exempt des passions qui dominent les courtisans et les prêtres,

1. L'expression est un peu vive, mais dans le cas présent ne paraît pas trop sévère.
2. Lucien Bonaparte, qui se faisait volontiers appeler « le sénateur Lucien ».
3. Souligné dans l'original.
4. Celle de M. de Bausset, qu'elle a déjà signalée.

et, sous le prétexte de la Religion, persécutait Fénelon dont il était jaloux. C'est un vilain animal que l'homme! Ceux à quatre pieds, quand ils se sont rassasiés, dorment et se tranquillisent; l'homme, au contraire, a persécuté pour s'élever au-dessus de son semblable.

Je lis l'*Histoire de l'Astronomie* de M. Bailly[1], qui est très intéressante, et que tout le monde peut entendre.

Je ne vous parle pas du *Vieux des sept montagnes*[2] : vous en savez autant que moi. On le dépouille des dons de Charlemagne, n'ayant pas rempli ses intentions; il y a justement mille ans que ce prince régnait et qu'il dotait l'Église. Eh bien! d'autres temps, d'autres mœurs! On la met tout nue, ne conservant que son habit nuptial. Elle n'existera que par elle-même, sans aucun accessoire[3].

Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre intérêt et comptez sur le mien pour la vie. Mille choses aimables à Caroline et à son mari.

1. *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, par Jean-Sylvain Bailly (1775-1785, Paris), [V. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. X.]
2. Expression familière à Mme d'Albany pour désigner le Pape.
3. Allusion à la spoliation de Pie VII, dépouillé en ce moment par Napoléon du pouvoir temporel.

XXXVI (326).

A Alessandro Cerretani[1].

(24 juin 1808.)

Indépendance de Cerretani. — Croyance aux prédictions à Sienne. — Sagesse politique dans l'abstention. — La véritable gloire : Washington. — Prodigalités et charités de Lucien Bonaparte. — Changements de souverains. — Conséquences de la réunion à l'Empire pour l'originalité de la Toscane. — Tout finit. — Comparaison du temps présent et de la Réforme. — L'Europe et l'Amérique. — Les nations et les parties du monde dans l'histoire. — Le rôle des États-Unis. — L'imagination de Mme d'Albany.

24 juin.

Je vous remercie de votre aimable souvenir, mon cher Chevalier. Je suis toujours charmée de recevoir de vos nouvelles et d'apprendre que vous vous portiez bien, et que vous continuez à vous nourrir l'âme et à la fortifier contre les bourrasques du moment. — Je trouve que vous avez bien fait de conserver votre liberté : il faut avoir le moins à faire qu'on peut avec de certaines gens. Pour moi, je désire même de ne pas les voir; mais cela m'est souvent impossible.

Je trouve qu'on est bien arriéré chez vous si on croit dans les prédictions; je m'imagine qu'il y aura eu des gens qui y auront trouvé leur intérêt; d'autres qui, se sentant coupables, craignent la *vengeance* qui peut prendre différents aspects : vous m'entendez. Les vainqueurs ne sont pas toujours aussi tranquilles que nous, qui ne nous occupons que de nos livres et de notre intérieur. Tout est compensé dans ce monde. La soi-disant gloire est bien entourée d'épines! Je ne l'envie pas! La vérita-

1. Sienne, *ibid.*, I, 142. Même suscription qu'à la lettre 322. Date de l'autographe : 24 juin. Les nouvelles politiques et celles de Lucien fixent l'année 1808.

ble gloire est digne d'envie, parce qu'elle consiste à rendre les hommes qui dépendent de nous heureux, à les bien gouverner, à les rendre meilleurs; mais elle est *rare, rare*. Waschinton (*sic*) est le seul parmi les modernes qui l'a acquise. Il a rendu la liberté à son pays et l'a servi tant qu'il a eu besoin de lui, et quand ses ennemis lui ont reproché de perpétuer la présidence en lui, il a abandonné la place. C'est vraiment de la vertu, et de la vertu digne des beaux temps de Rome. Personne ne pourra obscurcir sa mémoire, et tous les conquérants du monde sont des pygmées à côté de lui. La vérité est une, et on finit toujours par lui rendre hommage.

Le Sénateur Lucien est toujours ici; on dit qu'il ira en Corse, mais j'en doute. Il prodigue l'argent ici en tableaux et en charités de toute espèce. Je ne l'ai vu que passer; sa femme a été belle. On dit qu'il a de l'esprit et de la simplicité et du caractère.

Vous n'aurez pas été étonné de tous les événements arrivés dans les mois passés. On dit que le roi de Naples sera roi des Espagnes[1], et celui de Hollande le remplacera[2]. Ce pays ici (*sic*), devenu *province,* perdra de son originalité; car il faut avouer que la Toscane se distinguait dans toute l'Italie. Elle formait depuis des siècles un pays indépendant des autres; ses lois se distinguaient ainsi que ses établissements et l'esprit de ses habitants, qui ont toujours montré plus de génie que tout le reste de l'Italie. Ah! il est dur de vivre dans ce moment! On nous détache de ce monde avant le temps! Je m'en veux d'être aussi peu insensible et de ne me pas convaincre que tout finit dans ce monde, le bien comme le mal. N'avons-nous pas lu le sort de la Grèce? Mais pourquoi les hommes sont-ils des animaux si inquiets et d'autres

1. Joseph avait été *promu* et proclamé roi d'Espagne le 15 juin 1808.
2. Le successeur de Joseph fut Joachim Murat *(Re Gioacchino).*

si tolérants? J'ai reçu la *Vie de Léon X,* traduite en français; le temps de la Réforme était aussi bien pénible. Toutes les nouveautés causent des bouleversements qui font des malheureux. Tout s'arrange avec le temps et se classe plus ou moins bien, et on finit par s'accoutumer à tout. Je ne doute pas que l'Europe se dépeuplera au dépend[1] de l'Amérique, comme l'a prédit l'abbé Reinal (*sic*). Nous avons vu que l'Asie a été la première à jouer son rôle; avant elle l'Afrique, car l'Égypte a été la mère de toutes; et puis l'Europe, et à présent c'est le tour du Nouveau-Monde. Je suis persuadée que son rôle sera moins brillant que n'a été le nôtre, et nous verrons qu'il sera peut-être plus raisonnable, à en juger par les Provinces-Unies[2], qui ont commencé par établir un gouvernement sage. Il profitera de notre expérience et de nos sottises. Prenez tout cela comme un déraisonnement, si cela vous plaît, ou comme un égarement de l'imagination. Je me permets de vous dire ce qui me passe par la tête, bien sûre que vous ne vous moquerez pas de moi et que vous ne les communiquez à personne. Conservez-moi votre indulgence et votre amitié, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Mille compliments à l'aimable Caroline.

1. Elle veut dire : *au profit.*
2. Lisez : *les Etats-Unis.*

XXXVII (327).

A Alessandro Cerretani[1].

(23 juillet 1808.)

Les pensions civiles et militaires d'Étrurie. — Le mystérieux Vargas. — Suppositions et révélations sur son origine. — Bizarreries de ce personnage. — Ses besoins d'argent. — Roscoë. — *Vie de Léon X :* Alexandre VI. — César Borgia et Machiavel. — Le général Menou à Florence : ses bonnes intentions. — La *grande machine.* — Lecture de Cicéron et de Plutarque. — Regrets de son ignorance du grec. — L'éducation des femmes.

23 juillet.

J'ai reçu, mon cher Chevalier, votre lettre du 11. Je suis fâchée de ne pouvoir vous rien dire de positif sur la pension de Monsieur votre oncle : je crois cependant que les militaires auront trois mille livres de France (cinq cents écus). Quant à M. de Vargas, j'ai domandé[2] à plusieurs personnes de quoi on l'accusait et on n'a pas su me répondre. Il va chez peu de personnes. Je ne sais si je vous ai dit que un Danois m'avait dit qu'il était fils d'un ministre d'Espagne à Copenhague : j'ignore s'il est légitime ou bâtard. Il est certain que le mystère de son origine est bien extraordinaire ! Connaît-on qui est cet ennemi qui le persécute? Je sais que M. de Schoubart, ministre de Danemark à Naples, qui est à Pise, en dit du bien. Je sais aussi qu'il a écrit plusieurs lettres à une personne, qu'elles n'étaient jamais de même caractère, et qu'elles étaient comme des contre-preuves (*sic*). Il y a de l'extraordinaire dans toutes ses actions. C'est cependant un homme qui a reçu une éducation très recherchée, et qui sait beaucoup

1. Sienne, *ibid.*, I, 143. Même suscription qu'à la lettre 322. Date de l'autographe : 23 juillet. Les nouvelles politiques précisent l'année 1808.
2. Ital. : *domandare.*

et plusieurs langues. Il a de l'esprit et a l'air embarrassé et jamais d'aplomb dans le monde. Je ne l'ai vu que deux ou trois fois. Il y a deux ans, quand je revins de Piémont, il trouva chez moi la Magiotti, et je crois que cette raison lui déplut, car il y a des affaires d'argent qui ne sont pas délicates entre eux. Je crains que le *besoin* ne l'ait quelques fois fait sortir des limites de la stricte honnêteté. C'est dommage! Et il est bien malheureux de n'avoir pas de quoi satisfaire les premiers besoins de la vie. Je plains ces personnes! Il me paraît qu'il vaudrait mieux faire un métier, et quand on en a un, comme il l'avait à Naples, s'en contenter.

Connaissez-vous la *Vie de Léon X,* qui vient d'être traduite de l'anglais en français? Elle est bien intéressante. On y voit l'expédition de Charles VIII, et on y voit que les Français ont toujours été de même et les Italiens aussi. Ils désiraient les Français, espérant le mieux, et après les avoir eus, en étaient bientôt fatigués. Ce César Borgia aussi y joue un vilain rôle; cependant l'auteur *Roscoë* veut excuser le pape Alexandre VI et critique Machiavel, qu'il accuse d'avoir eu part dans le complot que César Borgia avait fait et a exécuté contre ses généraux, Gravina, etc. Commines y est souvent cité; il a été témoin oculaire de toute l'expédition de Charles VIII et Louis XII.

Nous avons le G[énéral] Menou[1], que j'ai déjà vu plusieurs fois. Il a tout le ton de l'ancien régime. Il désire et veut faire le bien autant qu'il sera possible. Il ne peut qu'adoucir ce qui aura été trop sévère. Argent et hommes sont les deux points principaux sur lesquels il n'y a pas à décliner. Il est bien juste de contribuer aux rouages de la grande machine. C'est dommage qu'il n'y a rien de

1. Abdallah Menou fut envoyé comme gouverneur général à Florence en 1808 : Zobi (*op. laud.*, IX, 678) l'appelle *uomo rotto, avido, licenzioso.* Il avait un conseil composé de MM. d'Auchy, de Chaban, de Gerando et Janet, dont le secrétaire était Cesare Balbo.

durable dans ce monde; et plus la machine est compliquée, plus elle est facile à se déranger. Il suffit de lire l'histoire pour en être convaincu, et vous qui la connaissez mieux que moi, vous devez en être persuadé.

Continuez à vous nourrir l'âme par la lecture : c'est le moment de recueillir le profit. C'est une distraction utile, et qui apprend à supporter les contrariétés de la vie. Je lis toujours Cicéron et Plutarque; ce dernier est rempli d'Homère; il doit être bien intéressant en grec. Je regrette bien de ne pas savoir cette langue; on pourrait puiser à la source des anciens; il faut se contenter de voir ces grands auteurs contrefaits dans nos langues modernes. Si nous étions bien élevés, on pourrait nous rendre de grands services. Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié; donnez-moi de vos nouvelles, et comptez sur mon tendre intérêt et ma discrétion sur ce que vous m'écrivez, comme je compte sur la vôtre.

XXXVIII (328).

A Alessandro Cerretani[1].

(24 septembre 1808.)

Relâchement de sa correspondance. — Recommandation à M. de Forbin. — Restauration des académies *del Cimento* et *della Crusca*. — Organisation à la française. — L'Empereur et l'Ambassadeur d'Autriche. — Récit d'Angiolini. — Craintes nouvelles de guerre. — Napoléon et Alexandre Ier à Erfurth. — Les livres et la campagne. — Roscoë. — Élisa, gouvernante de la Toscane. — Voyage d'Élisa à Bologne. — Résistance de Pie VII. — Instabilité des empires : exemples historiques.

24 7bre (*sic*).

Que direz-vous, mon cher Chevalier, de ma paresse et d'avoir retardé si longtemps à répondre à votre dernière

1. Sienne, *ibid.*, I, 144. Même suscription que la lettre 322. Date de l'autographe : 24 septembre. La mention de l'entrevue d'Erfurth assure la date de l'année 1808.

lettre? Je suis fâchée de n'avoir pas pu réussir à ce que vous désiriez; mais je sais qu'on laisse au maire à se choisir ses secrétaires. Je ne manquerai pas de vous recommander à M. de Chaban, qui est mon ami, quand il ira à Sienne. C'est lui qui est à la tête de tous les établissements des arts et des sciences. Vous savez qu'on va rétablir les académies du *Cimento* et de la *Crusca*[1]. Je crois qu'on va faire une affiliation de l'Institut de Paris, car tout doit être comme la capitale. Rien n'est bon s'il n'est à la française. Tout le monde doit avoir la même organisation pour être parfait. Il y en a, comme vous savez, qui n'en veulent pas et qui s'avisent d'avoir une volonté déterminée; jusqu'à présent, cela leur réussit; peut-être ne pourront-ils pas toujours résister. Il est vrai que la volonté est générale, à ce qu'il paraît! et il y a une volonté bien déterminée de les vaincre; mais cette volonté doit être exécutée par d'autres, qui n'agissent pas pour eux-mêmes, comme ceux qui se défendent. Angiolini est ici et a dit que l'Empereur a apostrophé à son cercle l'Ambassadeur d'Autriche, et lui a dit : « *Votre maître veut la guerre, et je ne la veux pas; mais, s'il la veut, je la ferai.* » Pour moi, je crois que dans ce moment aucun des deux la veut, et pour des raisons différentes; mais dans six mois on la voudra, et le plus faible, qui est l'Allemand, en sera la dupe. Je crois que l'Autrichien ne se met qu'en mesure et n'a pas envie de guerroyer. Napoléon est allé à Veimar[2] rencontrer l'Empereur russe, à ce qu'on dit; car vous savez que je ne sais que ce que

1. Un décret de la Giunta du 2 septembre 1808 réorganisa les corps académiques de Toscane en les fondant en un seul, divisé en trois classes : *Società del Cimento*, *Società della Crusca*, *Società del Disegno*. Leurs présidents furent respectivement Fossombroni, l'abbé Lanzi et Puccini. Fabre était secrétaire de la troisième classe. Giulio Mozzi était président de la réunion des trois classes.

2. *Sic.* L'entrevue d'Erfuhrt le 27 septembre 1808. Les deux empereurs passèrent deux jours ensemble à Weimar.

j'entends, ne me mêlant de rien et ne m'occupant guère de la politique. Je suis comme vous : mes livres font mon unique occupation. Vous avez plus que moi de veiller à la cultivation de vos champs; vous ressemblez à Caton l'Ancien, qui aimait la campagne, et il en faisait son principal but.

Je viens de finir la *Vie de Léon X,* qui est bien intéressante parce qu'elle fait connaître le siècle de ce protecteur des lettres, ce qui était son seul mérite, car il a été un assez mauvais Pape comme chef de l'Église. Cette vie ne vaut cependant pas celle de Laurent le Magnifique[1]. L'auteur a mieux réussi dans la première.

Nous allons tous commencer à être en pleine jouissance des nouvelles lois. On dit qu'au mois de janvier la P[rincesse] de Lucques[2] sera gouvernante de la Toscane et souveraine de ses États. Sa présence donnera une cour à Florence. Elle a été ici dans le plus grand incognito pendant quelques jours, attendant sa sœur, qu'elle a dû après aller voir à Bologne, ayant pris l'autre côté pour aller à Rome et à Naples. *Le vieux des Montagnes*[3] continue dans les mêmes principes, rien ne l'ébranle dans les résolutions qu'il a prises. Je suis curieuse de voir la fin de bien des fers au feu! Chaque chose a son temps! Rien n'est durable dans ce monde, et surtout rien n'est stable. En lisant l'histoire on en est convaincu. On est heureux quarante ans comme Louis XIV, et puis la médaille change. Charles-Quint aussi a vu baisser sa fortune. Je lisais hier la *Vie de Démétrius,* qui a été roi à Athènes, qui a été si heureux pendant vingt-quatre ans, et puis a fini malheureusement. Ce sont de terribles exemples! Quelquefois, tout ce qu'on croit faire pour éviter son malheur sont

1. Du même Roscoë.
2. Elisa Bonaparte, femme du Corse Felice Baciocchi, princesse de Lucques et de Piombino, puis grande-duchesse de Toscane.
3. Autre pseudonyme familier de Pie VII.

autant de pas qui nous y précipitent. Quand on va terre à terre, on ne craint rien, on est au-dessus même des grands malheurs, et personne, aussi puissant qu'il soit, [ne] peut nous ôter ce que nous avons appris. Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie. Je salue l'aimable Caroline. Je n'ai plus entendu parler de M. de Vargas et de son procès.

XXXIX (329).

A Alessandro Cerretani[1].

(28 octobre 1808.)

Difficulté d'avoir une pension. — Les revenus toscans et la caisse impériale. — La *Vita* et les *Comédies* d'Alfieri. — Le style d'Alfieri dans la *Vita*. — Invention verbale d'Alfieri. — Mépris des Cruscanti. — Vargas : révélations de Frederika Brün. — Le Congrès et la paix générale. — L'armée de Portugal. — L'Université de Pise et le Lycée de Sienne. — Une demoiselle à marier.

28 8bre (*sic*).

J'ai reçu, mon cher Chevalier, vos lettres du 10 et du 17; je voudrais pouvoir satisfaire vos désirs, mais vous n'ignorez pas que *ces messieurs* n'aiment pas à donner, et s'il n'y a pas des mesures générales pour pensionner les femmes des employés, ils ne feront pas d'exception. Je ne puis pas vous flatter sur cela, malgré le désir que j'ai d'être utile à cette pauvre famille. On n'arrache rien de ces messieurs, qui croient que tous les revenus de ce pays doivent contribuer au bonheur du Patron et de son pays. Le système de gouverner est bien changé; tout le monde

1. Sienne, *ibid.*, I, 145. Même suscription qu'à la lettre 295. Date de l'autographe : 28 octobre. L'allusion au Congrès (d'Erfurth) fixe l'année 1808.

cultive et travaille pour un seul but, et tout doit finir dans ce gouffre. Je ne suis pas consolante, mais je suis vraie; vous connaissez mon caractère, qui dit toujours la vérité. Je suis charmée que *La Vie*[1] vous a plu; il paraît que les *Comédies* n'ont pas eu le même succès; il y a beaucoup d'esprit dans ces six pièces et une grande richesse de langue. L'auteur a toujours eu le but de ranimer la nation italienne en la faisant penser. La vie même apprend à connaître le cœur humain, et on voit qu'il a beaucoup lu Montaigne. Il paraît que cet ouvrage est fort admiré, surtout pour le style, et l'auteur a créé des paroles, ne cherchant pas l'approbation des *Cruscanti,* qui, dans ce moment, sont rares; car, en vérité, on écrit bien mal. Le temps placera chacun à sa place, et je crains que les *Cruscanti* resteront dans l'oubli. Je ne conçois pas comment une nation qui a l'imagination aussi vive que l'italienne peut quelquefois être aussi pédante et aussi platement pédante.

Je suis charmée que M. de Vargas se soit dépêtré de son[2].... Madame Brün[3], Danoise, que j'ai vue ici, m'a dit que M. de Vargas était du pays d'Holstein, appartenant au Danemark. Il a cherché à être employé à Naples tout nouvellement, à ce qu'on m'a dit, et il y a été.

On ignore ce qui a occasionnné l'auguste congrès[4], ni ce qui en résultera : on prétend la paix générale. Ainsi soit-il. Si on fait la paix avec l'Angleterre, on voit pourquoi. N'importe, nous en jouirons.

Dans les *Moniteurs,* vous aurez vu que l'armée du Portugal a capitulé. Je suis curieuse de voir la fin de cette grande tragédie espagnole. On s'occupe des règlements

1. D'Alfieri.
2. Mot à peu près illisible que l'on peut, d'après le sens, lire *procès* (cf. la lettre précédente).
3. Frederika Brün, poétesse danoise, amie de Mme d'Albany. (Cf. *Portefeuille de Mme d'Albany*, p. 42-43; 49-50.)
4. L'entrevue d'Erfurth.

de l'Université de Pise; vous aurez à Sienne un Lycée, à ce qu'il paraît. Quand on ira chez vous, j'aurai soin de vous recommander. Je désirerais que vous n'eussiez pas besoin de cela ni d'autres choses; que vous puissiez vivre libre et indépendant; c'est ce que je souhaite à tous mes amis, et comme vous avez la bonté de vous dire du nombre, je fais des vœux pour que vous ne (*sic*) regardiez le monde et ses changements de scène avec indifférence, sans y être intéressé. Comptez toujours sur mon amitié, comme je compte sur la vôtre.

Auriez-vous à Sienne un bon parti pour une demoiselle bien élevée, noble, et qui a dix ou douze mille écus de dot? J'en ai une que je voudrais marier; elle n'est pas jolie, mais elle n'a rien de défectueux; elle est grande et droite. Veuillez bien vous occuper de cela. A Florence, personne ne veut épouser.

XL (330).

A Alessandro Cerretani[1].

(24 décembre 1808.)

Rhume de la Comtesse, retard de sa correspondance. — Ipéca et guérison. L'expérience de la solitude. — Lectures historiques. — Caractère indépendant du peuple espagnol. — Difficultés de la conquête française. — Mystère et misère de M. de Vargas. — Nouvelles mondaines et familières. — Les portraits de F.-X. Fabre. — Les comédies d'Alfieri. — La princesse de Lucques (Élisa) à Florence. — Mme d'Albany à *la lucarne*.

24 10bre (*sic*).

Deux grands mois, mon cher Chevalier, que j'ai passés, tourmentée par un gros rhume, m'a empeché (*sic*) de vous

1. Sienne, *ibid.*, I, 146. Même suscription que la lettre 340. Date de l'autographe : 24 décembre. Les nouvelles d'Espagne et d'Elisa fixent l'année 1808.

écrire. J'avais un dégoût pour toute espèce d'occupation, ce qui est une vraie preuve que je me porte mal, car j'aime par-dessus tout à m'occuper. J'avais un ennui et une mélancolie qui me rendaient tout insupportable. Je crois que c'était un rhume d'humeur, dont je suis guérie avec de l'ipécacuana et du kermès. Je me porte bien, et j'ai repris mes livres avec grand plaisir, ayant dû m'en abstenir pendant plusieurs semaines. J'ai vu par expérience cependant que je pouvais très bien aussi vivre seule, et ne pas lire et ne pas m'ennuyer. Je repasse ce que j'ai lu; je compare avec le temps présent les temps passés, et je ne suis plus étonnée que les vieux puissent vivre seuls. J'ai lu autrefois Tite-Live et je compte le relire comme j'ai fait des historiens grecs Hérodote et Thucydide. Il est certain que le peuple espagnol a toujours conservé son caractère indépendant et brut. Je crois qu'ils sont bien loin d'être subjugués, quoique Madrid soit pris; il en a coûté beaucoup de monde pour y arriver, et plusieurs batailles données, quoi qu'en disent les bulletins. Mais dans tous les temps les vainqueurs se sont toujours vantés de ne pas perdre d'hommes. Il y a un vieux proverbe qui dit qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

Je plains fort M. de Vargas de se trouver si malheureux. Je ne conçois pas pourquoi il n'est pas resté au service de Naples, ou bien en Sardaigne. Toute sa conduite est énigmatique! Quel qu'il soit, il est malheureux! Il y a ici une C[omtesse] Bagnesi qui s'intéresse à lui; elle est de Modène, et elle est venue chercher un héritage à Florence. M. et Mme Brancadoro, qui n'ont *pas inventé la poudre,* ont réussi dans leur entreprise. Il est drôle que le mari s'intéresse à l'amant de sa femme. Elle le colore du titre de *cousin.* On dit qu'il y a dans cette affaire de la jalousie et de la vengeance de rivale, ce qui n'est pas très beau. Je vous souhaite, mon cher Chevalier, une bonne année, santé et tranquillité; continuez-moi votre

amitié et comptez sur la mienne. M. Fabre vous présente ses hommages; il fait force portraits; l'hiver, on ne peut pas entreprendre autre chose. Je crois, comme vous, que les premières comédies ne pourront pas se jouer; mais il y a beaucoup d'esprit et le génie en est nouveau, et tous les gouvernements sont mis en ridicule. Il y a aussi une richesse de langue très étonnante pour le temps présent, où on écrit si mal. Malheureusement, on écrira toujours pis, grâce aux Barbares qui infectent la belle langue toscane.

On parle toujours de la P[rincesse] de Lucques pour gouvernante; d'autres fois on annonce une prolongation de la Giunta. Pour moi, cela m'est égal, *je suis à la lucarne* à voir passer la lanterne magique. Je ris des vainqueurs et des vaincus et de la folie des hommes, qui se tourmentent inutilement quand la vie est si courte, et qu'ils bâtissent dans le sable croyant le faire sur le roc. Adieu, portez-vous [bien] et comptez à jamais dans mon amitié.

XLI (331).

A Alessandro Cerretani[1].

(28 mars 1809.)

Guérison complète de la comtesse. — Étude de Cicéron. — Plutarque. — Middleton et Morabin. — L'astronomie. — Prudence nécessaire dans les lettres : le cabinet noir. — Nouveau régime en Toscane : la grande duchesse Élisa. — Voyage de l'archevêque de Sienne à Paris. — Nouvelles politiques contradictoires des gazettes. — Siège de Saragosse. — Sauvagerie humaine. — Nouvelles particulières.

Le 28 mars.

Je vous remercie, mon cher Chevalier, de votre intérêt pour moi : ma santé est bien rétablie, et je me porte à

1. Sienne, *ibid.*, I, 148. Même suscription que la lettre 322. Date de l'autographe : 28 mars. La nouvelle de l'arrivée imminente d'Élisa fixe l'année 1809.

merveille. Je m'occupe du matin au soir de mes livres. Je suis avec Cicéron encore pour longtemps. J'ai lu sa *Vie* par Middleton, Plutarque, et à présent par Morabin[1], qui [ne] le déifie pas autant que les premiers. Ce grand homme a eu ses faiblesses! cela console le vulgaire d'en avoir aussi. Quant à moi, je suis toujours fâchée d'en trouver dans ces grands modèles de vertus. L'*Histoire* de M. Bailly[2] vous intéressera : il vulgarise une science si difficile et la rend intéressante aux ignorants. Je ne puis vous dire combien mes livres me deviennent plus chers tous les jours, comme ils me rendent indépendante. J'y apprends à voir le monde pour ce qu'il est et à m'armer de courage contre tous les événements, car il faut toujours être préparée à tout. A présent plus que jamais! Vous m'entendez! Il est plus que prudent de ne pas ouvrir son âme, car les lettres se perdent, et on se fait de mauvaises affaires sans le vouloir. On peut mal interpréter la chose du monde la plus innocente, et qui n'a aucun rapport au gouvernement, car je vous avoue que je laisse aller le monde comme il veut, sans m'en embarrasser; mais on peut avoir des ennemis *sans le savoir* qui veulent vous faire du mal, sans qu'on en ait jamais fait à personne. Il y a des gens qui voient avec envie un être indépendant et qui ne veut rien que vivre tranquillement sans s'occuper des autres. *Basta!* A bon entendeur peu de paroles.

Tout le monde est dans l'agitation[3], tout le monde espère ou désire dans le nouvel ordre de choses, et c'est tout naturel; beaucoup de gens malheureux espèrent du soulagement. Il n'y a pas de doute que la nouvelle cour ranimera la ville et fera du bien à la multitude. Comment

1. *Histoire de Cicéron*, par Jacques Morabin. Paris, 1745.
2. L'*Histoire de l'astronomie* dont elle a parlé ci-dessus.
3. On est à l'avant-veille de l'arrivée de la nouvelle souveraine. La grande duchesse Elisa arriva à Florence le 1er avril 1809.

fera votre vieux prélat avec sa faible santé pour se transporter à Paris? Il est vrai que le *légat a latere* était encore plus malingre et *tira avanti*. On se trouve souvent plus de force qu'on croit, et l'occasion le prouve. L'homme est fort et le courage lui double ses forces physiques.

Nous devions avoir le Prince[1] pour prendre le commandement des troupes, mais on dit qu'il a changé d'avis. On promet la Princesse pour le 5 ou le 10. Quant à la guerre, je ne lis jamais les gazettes, et on me dit qu'elles sont intermittentes : un jour la paix et l'autre la guerre. Je désire cependant qu'elle n'ait pas lieu; nous avons eu assez de ce fléau. — L'Espagne se ressouviendra longtemps de sa résistance, et le siège de Saragosse fait horreur. Les hommes sont pis que les animaux les plus sauvages, car ils en ont toute la cruauté guidée par les raffinements de l'esprit. L'homme est un animal inquiet! Je ne sais si dans les autres planètes ils ressemblent aux habitants de la nôtre! Je les plains! On aurait pu nous faire plus parfaits, moins sujets aux passions : on en serait plus heureux, quoi qu'en dise Pangloss, que le tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Ne viendrez-vous donc jamais faire une course à Florence? C'est alors que nous épuiserons tous les sujets de discours possible! Je plains M. de Vargas : il devrait prendre un parti quelconque. Adieu, mon cher Chevalier, conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne pour la vie. Je salue l'aimable Caroline et son mari. Que fait Chiaromanni?

Vous ne me dites pas si vous avez conservé votre place à l'Université avec les émoluments?

1. Felice Bacciocchi.

XLII (332).

A Alessandro Cerretani[1].

(8 avril 1809.)

Difficultés d'une correspondance sincère. — Enquête sur Vargas. — Ambitions et intrigues de ce personnage. — Vargas et Teresa. — Ses lettres « extraordinaires » à la comtesse. — Le monde et les vieilles femmes. — Lectures et vie de salon. — Prévision d'une agression impériale contre le Pape. — Manque de nouvelles littéraires.

Le 8 avril.

J'aurais mieux fait, mon cher Chevalier, de vous avoir écrit par la cousine Claire : j'aurais pu vous parler plus franchement sur plusieurs choses qui pourraient vous intéresser et qu'on n'ose pas faire par la poste, puisque on dit que les *curieux* lisent les lettres. Ma prudence me le défend pour vous, car pour moi je ne crains rien; je n'ai plus rien à espérer, ni à craindre dans ce monde. Je ne m'occupe donc que de passer le reste de ma carrière le moins mal possible, et je ne trouve rien de mieux que mes livres.

Les recherches qui ont été faites pour le C[omte] de V[argas] par le gouvernement ont été demandées par une personne qui m'en avait demandé aussi, et à qui j'avais conseillé de ne pas s'adresser à Sienne parce que je savais qu'on ignorait qui il était. Cette personne n'a pas voulu me croire et a chargé le gouvernement de prendre des informations qui ont été inutiles, comme elle m'a avoué après.

Je suis curieuse de voir si le C[omte] de V[argas] entrera à présent au service du nouveau souverain : il a quitté le service de l'ancien parce qu'on lui a fait tort,

1. Sienne, *ibid.*, I, 106. Même suscription que la lettre 295. Date de l'autographe : 8 avril. La mention des projets sur Rome permet de fixer l'année 1809.

qu'on a fait un avancement qui le laissait en arrière. On m'a dit qu'il ait (*sic*) vécu avec des femmes, à qui il a inspiré de l'amour. Je sais qu'il s'est brouillé avec la Moceni et qu'il m'en a écrit du mal dans le temps, ce qui m'avait refroidi pour lui et m'avait fait cesser de lui écrire. Dans la circonstance malheureuse[1] pour moi, il m'a témoigné la part qu'il y prenait, et je lui ai répondu, mais ses lettres m'ont paru un peu extraordinaires. Mais je suis un peu trop vieille, et je connais trop le monde pour me laisser prendre à l'hameçon. D'ailleurs, les termes de ses phrases pouvaient se prendre dans deux sens. Je me permets de vous parler franchement, me fiant à votre discrétion et à votre honnêteté, et je vous prie de brûler ma lettre. Cet homme a une manière de se faire connaître comme très sensible et ayant éprouvé des malheurs du cœur. C'est le véritable chemin pour arriver à l'âme d'une femme sensible, qui ne connaît pas le monde et qui a de l'amour-propre. Mais je sais qu'à cinquante ans, on n'inspire plus aucun sentiment; on est toléré dans le monde si on est bonne et indulgente et qu'on n'ennuie pas les autres. D'après ce principe, vous voyez, mon cher Chevalier, il est difficile de m'en faire accroire. Outre cela, j'ai le bonheur que tous mes sentiments et toutes mes idées sont tournés *au passé* et à une forte occupation, à laquelle je passe huit ou dix heures de la journée et j'en donne peu à la société, et ordinairement je suis si fatiguée, que je m'en occupe assez médiocrement. Dites mille choses aimables à la voyageuse : faites-vous raconter son embarras quand il entra chez elle une femme qui ne devait pas s'y trouver. Il n'y a plus rien de nouveau en littérature; tous les esprits sont tournés à la politique. On attend dans peu le Roi des rois, qui doit passer à Florence pour aller à Rome débusquer le Pape en reconnaissance de son

1. La mort d'Alfieri.

voyage[1]. On dit qu'il prendra la haute juridiction de Rome. Il faut s'attendre à tout. Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien, ne m'oubliez pas et comptez sur mon tendre intérêt. Mille choses à l'Archiprêtre[2].

XLIII (333).

A Alessandro Cerretani[3].

(17 juin 1809.)

Un nouveau roman de Mme de Genlis. — *Mémoires de Dangeau* et *Histoire de Richelieu.* — Entrée de la Grande Duchesse. — Illuminations et régates. — Ce qu'en diront les gazettes. — Le monument d'Alfieri à Sainte-Croix. — Cicéron : *De Divinatione.*

17 juin.

J'ai reçu, Monsieur le Chevalier, votre lettre et le livre que vous m'avez envoyé, qui ne doit pas vous avoir plu, car c'est un des ouvrages les plus médiocres de Mme de Genlis. Il est certain qu'aucune tête au monde ne peut suffire à inventer toujours de nouveaux romans quand on en a déjà tant produit. Il serait temps pour elle de faire *punto* ou de changer de genre. On dit qu'elle devait écrire la vie du Cardinal de Richelieu : peut-être dans cette nouvelle carrière de l'histoire acquerra-t-elle une nouvelle réputation. On dit aussi qu'elle a fait une compilation des *Mémoires de Dangeau*[4], qu'elle a réduit cent volumes en

1. Pie VII fut arrêté le 6 juillet 1809.
2. Il semble bien que cette dernière phrase vise le chanoine Luti. Celui-ci étant mort le 25 février 1807, la présente lettre ne saurait être de 1809. Il faudrait peut-être la dater du 8 avril 1805. A ce moment, il était question d'un voyage de Napoléon à Florence ; voir les *Lettres de la comtesse d'Albany*, 2me série, p. 166. Pie VII retournait à peine de son voyage en France. — V. L. B.
3. Sienne, *ibid.*, I, 107. Même suscription qu'à la lettre 322. Date de l'autographe : 17 juin. L'entrée d'Elisa à Florence garantit l'année 1809.
4. V. Sainte-Beuve, *Caus. du lundi*, t. XI.

huit in-octavo. Cet homme était valet de chambre de Louis XIV, et il a écrit ce qu'il a vu, et dont il a été témoin.

Nous avons reçu hier Madame la G[rande] Duchesse avec tout l'éclat possible, et certainement Florence ne cède plus aux autres villes du Grand Duché. Il y a eu une grande illumination, de la porte del Prato, ou plutôt de Perettola, au Palais Corsini. Le Lung'Arno était illuminé magnifiquement, ainsi que les ponts, ce qui faisait un très beau coup d'œil[1]. Il y a eu une espèce de régate et un feu d'artifice, et la Princesse a vu tout cela du Palais Corsini. Je m'imagine que la gazette vous apprendra toutes nos magnificences avec emphase et détails. Il faudra en déduire les accessoires, car les gazettes mettent toujours du poétique dans toutes les descriptions. Grâce à Dieu, je n'en lis aucune et je m'en trouve bien, car on se tourmente l'esprit à deviner l'avenir et à tirer des conséquences qui, pour l'ordinaire, sont toujours faussées par les événements. Il y a tant de combinaisons qui les dérangent, qu'on ne peut pas tirer des horoscopes. J'ai vu le G[énéral] Spanochi, que j'ai trouvé en bonne santé et mieux que je ne l'avais laissé. C'est un excellent homme, que j'aime et que j'estime de tout mon cœur. Je vous prie de dire mille choses de ma part à sa femme.

Nous avons eu chaud, mais le temps s'est rafraîchi, et nous avons le climat de la saison.

On travaille à placer la base du monument[2], et on creuse à Sainte-Croix. Je voudrais que tout fût déjà fini; j'en serais plus libre et plus indépendante, et j'aurais rempli ma tâche dans ce bas-monde, dont le séjour est devenu bien pénible pour les personnes qui pensent.

Je lis à présent le livre *De la Divination,* de Cicéron;

1. Mme d'Albany a pu en être témoin de son salon du Lung'Arno.
2. Le monument de Canova à Sainte-Croix fut inauguré en 1810.

on ne sait, au moins au commencement, s'il y croit ou non. Il me paraîtrait singulier qu'il pût y croire? Mais les grands hommes quelquefois tiennent à l'humanité par quelques faiblesses, ce qui console le vulgaire. Pour moi, je voudrais que tous les grands hommes n'en eussent aucune.

Adieu, portez-vous bien et conservez-moi votre amitié. Comptez sur la mienne.

XLIV (334).

A Alessandro Cerretani[1].

(29 janvier 1811.)

Interruption de la correspondance pendant le séjour de la comtesse à Paris. — Bonne santé de Cerretani. — La comtesse reprend sa vie ordinaire. — Gibbon et Sénèque. — Un philosophe à la cour d'un tyran.

29 janvier.

J'ai reçu, mon cher Monsieur, avec reconnaissance les marques de votre souvenir. Je n'ai eu aucune des lettres que vous m'avez écrites à Paris; celle que vous aviez donnée à un de vos compatriotes aurait pu me parvenir sans qu'il fût obligé de venir me voir; il pouvait la mettre à la petite poste; apparemment qu'il n'en savait pas jusque-là.

Je suis charmée que vous soyez en bonne santé; j'ai vu la *S*[*ignora*] Caroline, qui m'a donné de vos nouvelles; elle est toujours aimable, et sa fille est bien placée.

Je me suis remise à ma vie ordinaire, que je n'avais pas tout à fait abandonnée à Paris; je n'ai jamais négligé mes livres, qui sont la base de mes occupations et de mes amusements. Il faut retourner aux anciens, car les moder-

1. Sienne, *ibid.*, I, 128. Même suscription que la lettre 304. Date de l'autographe : 29 janvier. Les allusions à son retour de Paris, à la difficulté de vivre chez un tyran permettent de placer cette lettre en 1811.

nes ont négligé la littérature; elle n'est guère encouragée. Je lis Gibbon, que je ne connaissais pas et qui me charme. Je lis aussi les lettres de Sénèque, qui peuvent être maniérées en latin, mais sont remplies de pensées bien philosophiques; elles fortifient l'âme : on est seulement fâché que l'auteur ne pratiquait pas ce qu'il connaissait si bien. Il est mort avec courage; mais pouvait-il faire autrement? Et puis il était vieux, et la vie dans un tel temps et sous un tel maître ne pouvait guère être précieuse. Il a vécu à la cour d'un Néron; c'est une terrible tâche pour un philosophe, surtout s'il n'avait pas oublié le dit de Pompée, que « lorsqu'on met les pieds sur la terre d'un tyran on devient esclave »; bien plus encore à sa cour [1], où il faut approuver ce qu'on méprise dans le fond du cœur.

Adieu, Monsieur, conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne.

XLV (335).

A Alessandro Cerretani [2].

(11 février 1811.)

Bouquet et *panpepato*. — Les nouvelles charges communales. — Guerre contre l'Autriche retardée. — Fin annoncée des affaires d'Espagne. — Mme de Genlis et *Le Fils naturel*. — Décadence de la littérature française. — Voyage en Palestine de Chateaubriand. — Voyage en Amérique de Humboldt. — Nouvelles diverses.

11 février.

Ce ne peut être que vous, mon cher Chevalier, qui m'ait (*sic*) envoyé le plus beau *panpepato* que j'aie vu de ma vie. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je le

1. Allusion possible à des confidences de sa sœur, Mme d'Arberg, dame du palais.

2. Sienne, *ibid.*, I, 147. Suscription : « Al signor cavaliere Alessandro Cerretani Bandinelli a Siena. » Date de l'autographe : 11 février. L'allusion à la prochaine publication de l'*Itinéraire* fixe l'année 1811.

mangerai à votre honneur et gloire. C'est quasi dommage de gâter ce beau bouquet; on regrette de le déranger. Recevez de nouveau mes remerciements pour cette marque de votre souvenir.

Vous savez que c'est la commune qui est chargée de payer le Lycée et l'Université. A Florence, elle a à sa charge l'Académie, l'Hospitale, le Lycée et la Galerie, sans compter les Bibliothèques. Il a fallu réformer et diminuer beaucoup de places. Donner est à charge, recevoir et prendre est chose agréable.

On parlait de la guerre; mais je viens de recevoir une lettre de Paris qui me dit qu'elle n'aura pas lieu avec la maison d'Autriche *à présent;* je n'ai jamais cru pour *le moment*. Nous verrons dans la suite. On dit que les affaires d'Espagne sont finies. Il faut le croire, puisqu'on nous l'assure, et j'en suis bien aise : ce sera autant de malheureux de moins. Je désirerais que la paix générale puisse avoir lieu; nous en serions moins malheureux.

Je mène ma vie ordinaire avec mes livres. Mme de Genlis vient de donner un nouveau roman : *Le Fils naturel,* qui n'est pas très moral; il y a de jolis détails, *al solito* une grande connaissance du cœur humain, du monde et de la société. Il me paraît que la littérature française n'est pas brillante pour le moment. Il ne paraît plus rien qui sorte du commun. Tous les pays en sont à peu près au même point.

M. de Chateaubriand va nous donner un voyage de Palestine et Grèce à sa façon, car il a galoppé ces pays. Le *Voyage en Amérique* de M. Humboldt est savant pour l'histoire naturelle, la botanique et l'astronomie. Avez-vous jamais lu l'histoire de cette science de M. Bailly? Sans être astronome, on la comprend et elle ravit. Je vous le recommande; elle est écrite avec clarté, élégance et pureté. Adieu, mon cher Chevalier, portez-vous bien; ma santé s'est rétablie avec la douceur du climat.

Je viens d'apprendre par votre dernière lettre que c'est à vous que j'ai l'obligation du beau *Panpepato,* dont je vous remercie de tout mon cœur; cette marque de votre amitié me flatte.

Les pays autrichiens, à ce qu'il paraît, ne jouiront pas encore du bonheur d'être régénérés, à moins que pour avoir la paix ils n'aient consenti à se mettre à l'unisson des autres, ce qui ne m'étonnerait pas. Le temps nous l'apprendra. M. de Vargas est-il toujours à Sienne?

Adieu, portez-vous bien et conservez-moi votre amitié. Je la mérite pour celle que je vous ai vouée.

XLVI (336).

A Alessandro Cerretani [1].

(23 mars 1811.)

Difficultés des correspondances en Toscane. — Instabilité des gouvernements — Mort prématurée de M. Gori. — Bonnes représentations à Florence des tragédies d'Alfieri. — Succès de la *Mirra.* — La *Polissena* de Nicolini. — Vargas en Danemark.

23 mars.

J'ai reçu, Monsieur le Chevalier, votre lettre du 19. Je vous remercie de votre aimable souvenir. Je vous prie de croire que je ne vous ai pas oublié non plus; mais il est si difficile à présent de pouvoir écrire! Il faut s'alambiquer l'esprit pour ne rien dire de ce qui vient si naturellement sous la plume. On a du regret de faire payer un port à un ami pour lui dire qu'il a fait froid. — *Basta!* Nous verrons la fin, car rien n'est durable dans ce monde, et ni

1. Sienne, *ibid.*, I, 134. Même suscription qu'à la lettre 304. Date de l'autographe : 23 mars. La date est probablement 1811, date de la publication de la *Polissena.* La lettre est sûrement antérieure à la fin de l'Empire.

nous non plus. Je le vois par la perte qu'on a faite de M. Gori à un âge aussi précoce. C'est une grande perte pour sa famille et pour ses amis. Je les plains de tout mon cœur. Il n'y a de malheurs réels que ceux du cœur.

Nous avons eu une bonne compagnie de comédiens qui a représenté les tragédies du C[omte] Alfieri parfaitement bien, surtout la *Mirra,* qui a eu un grand succès. Je n'ai jamais vu jouer la tragédie et la comédie italienne aussi bien, car j'y ai assisté aussi d'après leur réputation. — Je suis persuadée que dans quelques années l'Italie aura un bon théâtre, si on continue comme on a commencé.

La tragédie de M. Nicolini a eu ici un grand succès, et elle a du mérite. Il en écrit d'autres, qui probablement seront meilleures[1].

Portez-vous bien et comptez à jamais sur l'intérêt que vous méritez.

M. de Vargas est devenu chambellan en Danemark et fera son chemin.

XLVII (337).

A Alessandro Cerretani[2].

(4 avril 1811.)

Passage de Mme d'Albany à Sienne. — Son voyage à Naples. — Voleurs et tremblements de terre. — Naples terre promise. — Sa préférence pour Rome. — Le bonheur dans l'indifférence.

4 avril.

J'ai eu du regret, Monsieur le Chevalier, de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir à mon passage à Sienne. J'étais

1. La *Polissena*, couronnée par l'Académie florentine et publiée en 1811.

2. Sienne, *ibid.*, I, 129. Suscription : « A Monsieur | Monsieur Alexandre Cerretani. » Date de l'autographe : 4 avril. La mention de son retour à Naples fixe l'année 1811.

si fatiguée de la route, du cahotement, des pierres à la descente et à la montée de Radicofani que, à peine avoir soupé (*sic*), je me suis couchée. Je vous croyais à la campagne. Je vous remercie de votre aimable souvenir. J'ai fait un voyage assez agréable, à la peur près des voleurs et du tremblement de terre, qui a un peu troublé le plaisir que j'avais à voir et admirer les beautés de l'art et de la nature. Naples est une vraie terre promise, mais les hommes font peu de chose pour l'améliorer. Peut-être que la nouvelle colonie sera pour elle comme ont été les Israélites pour ce pays de l'Orient; en attendant, je préfère Rome et j'aime, malgré sa misère, d'y vivre dans ses siècles passés et d'oublier le présent qui n'est pas toujours agréable. Il est vrai que le temps des Romains corrompus n'était pas non plus tout plaisir et les Marius, les Sylla et compagnie n'étaient pas des êtres bien aimables. Il faut tâcher de s'envelopper dans son manteau de philosophie et de prendre le temps comme il vient. L'homme seul ne craint pas grand chose; on craint pour ses amis et ses parents, et plus on a de biens et plus on a peur. C'est un bonheur, dans de certains temps, de ne tenir à rien! Conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne.

Mes compliments aux *Conjugi* Spanocchi.

XLVIII (338).

A Alessandro Cerretani[1].

(18 septembre 1812.)

Catastrophes terrestres et universelles. — Le monde change peu : les découvertes scientifiques. — *Sapientum templa serena.* — Un bon préfet malade. — Sénèque et saint Jean Chrysostome. — Mlle Chigi à marier. — Recueils épistolaires récemment parus. — Allusion à la marche sur Moscou.

18 7bre (*sic*).

J'ai reçu, mon cher Monsieur, votre lettre du 14, pleine de philosophie et de saines réflexions. Vous avez bien raison de regarder ce qui arrive comme peu de chose, quand on le compare au grand système du monde. Il est vrai aussi que tout change et prend d'autres formes; mais dans le fond tout se répète, car je trouve peu de variété; il y a des teintes différentes selon les mœurs du temps, mais le fond est de même. On fait quelques découvertes dans les sciences tous les siècles, et encore faut-il un temps infini pour observer si on a deviné et pour perfectionner ce qu'on a découvert. C'est une grande consolation pour l'homme raisonnable que de se livrer aux observations et d'étudier les causes et les effets de tout ce qui arrive. On se trouve bien supérieur au vulgaire quand on sait se contenter de ces plaisirs de l'esprit et de l'âme. Vous êtes du petit nombre de ces élus et vous devez jouir de vous trouver hors de la foule du peuple oisive et trompée.

Je suis fâchée que votre Préfet soit si malade, puisqu'il

1. Sienne, *ibid.*, I, 132. Même suscription qu'à la lettre 322. Date de l'autographe : 18 septembre. L'allusion à la campagne de Russie permet de placer cette lettre en 1812.

mérite d'être aimé. S'il était mauvais, il se porterait bien. Je ne puis que m'irriter de cette injustice du sort! Je ne suis pas encore assez philosophe sur de certains points.

Sénèque, dans son traité *De la Providence,* cherche aussi à nous persuader que l'homme probe a besoin d'être éprouvé par le malheur. Que saint Chrysostome nous dise cela, c'est son métier; il nous console même en nous assurant que Dieu favorise ses élus en les rendant malheureux dans ce monde. — Il me paraît qu'il serait plus persuasif que les honnêtes gens fussent heureux.

Je ne croyais pas que la jeune Chigi fût déjà en âge de se marier. Je savais que la mère était revenue sur le continent et qu'elle ne voulait pas retourner avec son mari, qui l'aurait reprise.

Je vis *al solito* avec mes livres, dans lesquels je trouve une source inépuisable de consolations et de plaisirs. C'est la seule occupation des temps présents; c'était celle de Cicéron. Plusieurs recueils de lettres ont paru, qui ont occupé le public. J'en ai lu une partie dans des moments perdus, et au lieu de commérer (*sic*) sur la chronique scandaleuse, elles renfermaient aussi celle de leur temps. Quelles sont vos études? Êtes-vous avec les Grecs ou les Romains?

Je ne sais si la M. P. (*sic*) est enfin arrivée à Paris, ou si elle est restée embourbée en chemin? Si elle avait dû aller à Moscou, elle n'aurait pas été aussi promptement que les armées. Adieu, portez-vous bien, et conservez-moi votre intérêt et comptez sur le mien. M. Fabre vous salue.

XLIX (339).

A Alessandro Cerretani[1].

(Après juin 1815.)

L'Université de Sienne. — Départ des Français, signal de l'âge d'or. — Nouveau mécontentement. — Bonaparte relégué. — Réceptions de Mme d'Albany : les bals du samedi. — La colonie siennoise de Florence.

Le 14.

J'ai reçu, mon cher Monsieur, votre aimable lettre, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je fais aussi des vœux bien sincères pour votre bonheur. Je suis charmée d'entendre qu'on est content chez vous des choix de l'Université. Vous savez que ce n'est plus la mode de l'être; il faut qu'on se plaigne toujours. On a cru qu'au départ des Français[2] on n'aurait qu'à ouvrir la bouche pour recevoir *des grives toutes rôties*. Les hommes sont vils et sots; heureux qui n'a rien à faire avec eux et ne les voit que comme *des marionnettes*. Pour moi, depuis que le Buonaparte est relégué dans son île[3], je ne m'occupe plus du tout de la politique. Je sais d'avance que tout le

1. Sienne, *ibid.*, I, 135. Même suscription qu'à la lettre 304. Date de l'autographe : 14. Aucun passage de cette lettre ne permet de préciser la date du mois et de l'année. La *relégation* de Napoléon fait penser qu'il est déjà à Sainte-Hélène, et que c'est un fait récent. L'année pourrait donc être 1815, et la lettre postérieure à *juin* 1815. La mention des *bals* fait du reste penser que la lettre est écrite au moins à l'automne de 1815.

2. L'évacuation définitive de la Toscane par les Français, après la chute de Napoléon, eut lieu le 23 février 1814.

3. L'expression *relégué* s'applique plutôt à Sainte-Hélène qu'à l'île d'Elbe. C'est ce qui nous porte à dater cette lettre de 1815, quoique l'allusion au départ des Français fasse hésiter à la placer en 1814.

monde se plaindra. Je suis avec mes livres le plus que je puis, et surtout avec les auteurs anciens.

Je vois beaucoup de monde le soir parce qu'il y a beaucoup d'étrangers. Je fais même danser tous les samedis les jolies demoiselles qui sont ici. Mme Bianchi m'a favorisée; elle est aimable et a un très bon ton. Son frère aussi est bien. Veuillez bien leur faire mes compliments.

Il y a beaucoup de Siennoises mariées ici qui vivent entre elles.

M. Fabre vous remercie de votre aimable souvenir, et moi je vous prie de me conserver votre intérêt et de croire au mien pour la vie.

L (340).

A Alessandro Cerretani[1].

(9 janvier 1816.)

Souhaits et remerciements. — Le goût de l'occupation. — La *Vie de Bossuet* par M. de Bausset. — Vie sociale brillante à Florence. — L'*Isolano* et les Anglais. — Travaux et achats de Fabre.

Le 9 janvier.

J'ai reçu, mon cher Monsieur, les marques de votre souvenir au commencement de cette année, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je fais aussi pour vous des vœux bien sincères pour votre bonheur. La philosophie dont vous êtes doué contribue à vous rendre heureux, et de plus le goût de l'occupation n'est pas un petit moyen. Je renoncerais plutôt à ma fortune qu'à ce goût que j'ai

1. Sienne, *ibid.*, I, 137. Même suscription que la lettre 304. Date de l'autographe : 9 janvier. La date 1816 est fournie par les allusions à Sainte-Hélène et à la publication encore récente du *Bossuet* de M. de Bausset.

le bonheur d'avoir aussi à l'excès. Je rentre toujours chez moi avec plaisir, et je quitte toujours à regret mon chez moi où j'ai un entretien avec les pensées de gens qui n'ont pas d'égales dans ce monde, car à présent on ne produit plus rien d'intéressant. Il vient cependant de paraître la *Vie de Bossuet*[1], faite à l'imitation de celle de Cicéron par Middleton, en citant les morceaux de ses ouvrages, ce qui la rend très intéressante, car Bossuet a été, comme Cicéron, un grand orateur. Il a été un orateur sacré, mais il traitait des sujets si augustes, qu'il emporte l'admiration pour la manière dont il savait les faire valoir. — S'il avait vécu du temps des Pères de l'Église, il aurait été un des plus distingués.

Il paraît aussi beaucoup de brochures de circonstance souvent médiocres.

Vous savez, pour parler de choses plus vulgaires, que Florence est très brillant, que les ministres étrangers rivalisent pour l'amuser. Cela ne change rien à ma manière de vivre, et je ris de la folie du monde et même de ceux qui croient gouverner les hommes et qui la plupart du temps sont entraînés par les autres et par les circonstances. Pourvu que l'*Isolano*[2] reste dans son exil, le reste m'est égal. Je me fie aux Anglais et à l'intérêt qu'ils ont de le conserver loin de l'Europe.

Portez-vous bien, continuez à me conserver votre intérêt, et comptez sur le mien pour la vie. M. Fabre vous remercie de votre aimable souvenir. Il travaille et achète de beaux tableaux.

1. L'*Histoire de Bossuet* par M. de Bausset parut à Paris en 1814.
2. Napoléon à Sainte-Hélène.

LI (341).

A Alessandro Cerretani[1].

(29 août 1816.)

Renoncement à la politique. — Sottise et gaspillage. — Les Français et l'ancien régime. — Manque de récoltes et misère générale. — Les étrangers à Florence. — Mort du docteur Fabre, frère du peintre.

Le 29.

J'ai reçu, Monsieur le Chevalier, votre lettre toute politique. Je vous avoue franchement que j'ai renoncé à ce thème, et que je ne m'occupe plus des folies des puissants. L'expérience, le malheur, n'a corrigé personne. Je tâche de ne m'occuper que de moi et de ma santé, car le reste me met en colère. — On est plus bête qu'on n'a jamais été, on dépense plus d'argent que jamais, on est retombé dans les mêmes préjugés et les mêmes erreurs : donc, les hommes sont faits pour être esclaves et contents, ou au moins le souffrir. Les Français désirent l'ancien régime pour pouvoir se venger et épuiser l'État. On ne peut avoir que pitié du genre humain. Ne croyez pas que la capitale soit plus heureuse que la province. On a renfermé les pauvres, et il y en a d'autres qui, de temps en temps, promènent les rues. Il faut cependant dire aussi, pour le revers de la médaille, que depuis deux ans on manque de toutes les récoltes[2], et qu'il faut acheter du grain et du vin. On dirait que Dieu a dit : « *Vous vous plaignez de la guerre, eh bien! je la ferai finir; mais vous aurez la famine, car vous méritez d'être châtiés.* » Ce monde est

1. Sienne, *ibid.*, I, 136. Même suscription qu'à la lettre 295. Date de l'autographe : le 29. La mort du docteur Fabre fixe positivement le mois et l'année à août 1816.

2. Sous l'influence de l'italien *raccolta*, elle écrit *raccoltes*.

une vallée de larmes et n'est qu'un passage à un meilleur. Avouez que je prêche bien!

Nous avons dans cette vallée beaucoup d'étrangers de tous les pays, qui apportent de l'argent et peu d'amabilité; peut-être qu'en vieillissant suis-je plus difficile.

Je mène ma vie ordinaire : la matinée est pour moi et le soir pour le public. Mille compliments aux *Conjugi* Spanocchi et à l'aimable nièce, dont je vois le frère ici très souvent. — Portez-vous bien, et comptez sur mon intérêt pour vous.

M. Fabre vous salue; il a eu le malheur de perdre son frère, que je regrette aussi comme un ami de dix-sept ans. Il est fâcheux de voir disparaître ses contemporains; on finit par rester seule au milieu de gens qui ne vous entendent plus.

Conservez-moi votre amitié et comptez sur la mienne.

LII (342).

A Alessandro Cerretani[1].

(22 septembre 1816.)

Recommandation pour le secrétaire d'Alfieri, Tassi. — Vie brillante à Florence. — Retraite et tranquillité de la comtesse. — Le monde rentre dans sa niche. — L'ex-grand homme. — Voyage à Livourne.

Le 22 7bre (*sic*).

Je suis charmée, mon cher Chevalier, d'avoir cette occasion de me rappeler à votre souvenir, et je vous recom-

1. Sienne, *ibid.*, I, 129. Même suscription que la lettre 323. Date de l'autographe : 22 septembre. La mention du grand-duc restauré et le souhait que l'*ex-grand homme* ne trouble plus l'Europe situent cette lettre après la chute de l'Empire, et si l'on compte les treize ans de services rendus par Tassi à la comtesse depuis la mort d'Alfieri (1803), on est amené à la placer en 1816.

mande le porteur de cette lettre, M. Tassi (avec sa femme), lequel est bibliothécaire du Grand-Duc, et qui a été auparavant secrétaire du comte Alfieri. C'est un jeune homme rempli de connaissances en bibliomanie. Il va à Sienne pour voir la ville et ce qu'il y a de beau. Je connais votre goût pour tout ce qui est rare chez vous, et c'est pour cela que je vous prie de diriger M. Tassi, auquel je m'intéresse beaucoup, et dont j'ai à me louer depuis treize ans.

M. Cicciaporci m'a donné de vos nouvelles, et que vous vous portiez bien. Notre ville est devenue très brillante; on y danse souvent. Vous imaginez bien que cela ne change rien à ma manière de vivre, qui convient à mon esprit et à ma santé, qui est toujours bonne. Je passe mon temps avec mes livres, avec les anciens; car il ne paraît plus rien de nouveau qui mérite la peine d'être lu. Les gazettes même bientôt seront insipides après que tout le monde sera rentré dans sa niche. J'espère que l'*ex-grand homme* ne donnera plus de nouvelles scènes à l'Europe, et que nous végèterons tranquillement.

Mes compliments, je vous prie, *alla Signora* Carolina; j'ai eu bien du regret de ne l'avoir pas trouvée à Livourne. Je n'ai vu son mari qu'une fois pendant tout mon séjour. Saluez Mme Bianchi, qui me plaît beaucoup. Portez-vous bien, mon cher Chevalier, et comptez à jamais sur les sentiments qui vous sont dus.

LIII (343).

A Alessandro Cerretani[1].

(12 juin 1818.)

Allusion à une voyageuse mystique. — La piété extravagante. — Les miracles et l'esprit de parti. — Passage du roi d'Espagne à Florence et à Sienne. — Un régiment napolitain à Florence.

12 juin.

J'ai reçu, Monsieur le Chevalier, votre lettre du 22. Je vous remercie de votre souvenir. Je suis aussi de votre avis sur *la Dame* qui enfin s'est acheminée pour Paris. Je crains que ce sont les personnes qui l'entourent qui la rendent aussi exagérée. La vraie piété n'exige pas autant d'extravagances. Je conçois qu'il est fâcheux de se séparer de ceux qu'on aime, et surtout de ne pouvoir veiller sur eux; mais que faire contre la force? Ces têtes exaltées attendent toujours *des miracles,* comme jadis du temps des martyrs. Nous ne les savons que par ouï-dire, et j'ai bien peur qu'il y en a beaucoup que l'esprit de parti a publiés, si nous devons en juger pour ceux qu'on prétend nous persuader à présent. Il y a une chose sûre qu'on dit « se soumettre à la volonté de Dieu », qui paraît positive dans ce moment, et la vraie piété exige le sacrifice de la nôtre et des personnes qui nous sont les plus chères.

Les dévots arrangent tout à leur manière, et la dévotion est une passion comme une autre. Elle ne connaît pas la raison qui devrait la diriger, et les prêtres aiment à exalter le cœur et la tête de leurs prosélytes.

1. Sienne, *ibid.*, II, 131. Suscription : « A Monsieur | Monsieur Alexandre Cerettani à Sienne. » Date de l'autographe : 12 juin. La mention du voyage du roi d'Espagne à Naples précise l'année 1818.

On attend aujourd'hui le roi d'Espagne avec la famille. Il sera dimanche chez vous.

Adieu, Monsieur le Chevalier, portez-vous bien et comptez à jamais sur les sentiments d'intérêt que vous m'avez inspirés.

Le dernier régiment napolitain ne s'est pas trop bien conduit à Florence.

LIV (344).

A Alessandro Cerretani[1].

(1er mai 1820.)

Cerretani à l'Université. — Quirina Maggiotti à Sienne. — Les tragédies d'Alfieri à Sienne. — Goût d'Alfieri pour la société siennoise. — Compagnies dramatiques. — Ginguené.

Le 31 avril (*sic*).

Je vous remercie, mon cher Chevalier, de votre aimable souvenir. Je suis toujours charmée de recevoir de vos nouvelles. Je sais que vous êtes occupé pour l'Université; ainsi je dois vous savoir d'autant plus de gré quand vous trouvez le moment de vous occuper de moi. La *S*[*ignora*] Magiotta (*sic*) est allée assister au mariage de la fille de votre amie avec son cousin. On dit qu'ils se sont choisis; il faut espérer qu'ils seront heureux, chose difficile dans le sacré lien du mariage! Je trouve que c'est déjà beaucoup quand on n'est pas malheureux, car il y a encore de la différence avec le bonheur.

Les Siennois doivent aimer, plus que les autres peuples d'Italie, les tragédies du *C*[*omte*] Alfieri, puisque une partie ont été composées dans leur patrie, et ce sont même

1. Sienne, *ibid.*, I, 130. Même suscription qu'à la lettre 304. Date de l'autographe : 31 avril. La mention de l'*Histoire* de Ginguené précise l'année 1820.

les meilleures. L'auteur avait un grand attachement pour Sienne; il prétendait y avoir trouvé meilleure compagnie que dans aucun autre endroit qu'il avait habité.

On me dit que la compagnie de société est assez bonne; celle qui joue ici sur le théâtre est détestable, et on ne donne que des bêtises modernes; on n'ose plus donner les tragédies qui plaisent dans votre ville.

Il vient de paraître un ouvrage français qui est l'*Histoire de la littérature italienne,* et qui est très bon. Il est composé par M. Ginguené, dont vous aurez vu le nom dans la *Vie* du *C*[*omte*] Alfieri[1].

Portez-vous bien, conservez-moi votre intérêt et comptez sur le mien pour la vie.

1. L'*Histoire de la Littérature italienne,* imprimée par Giusti à Milan, commença à paraître en 1820.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

I. Lettres à Teresa Regoli Mocenni et au chanoine Luti (1797-1802).
II. Lettres à l'archiprêtre Luti et à Vittorio Mocenni (1802-1809).
III. Lettres à Alessandro Cerretani (1803-1820).

A

B

C

H

I

M

Q

R

S

T

TABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

12

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 1084

